





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les
mœurs, les usages du tems, les circonstances
particulières & relatives, & les personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

JUILLET, 1776. ¹ PREMIER VOLUME.

A PARIS,

209675
4. 3. 27

AU BUREAU, rue du Four-Saint-Honoré,
près S. Eustache, pour Paris:

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE,
Imprimeur-Libraire de l'Académie Française,
rue S. Severin, pour la Province.



Avec Approbation, & Privilège du Roi.

A V I S.

*L*A Bibliothèque universelle des Romans ;
ouvrage périodique , est composée de 16 volumes
in-12 par année , dont le prix , rendus francs de
port par la poste , est , à Paris , de 24 liv.
Et en Province , de 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet
1775.

On peut s'abonner en tout temps au Bureau ,
rue du Four S. Honoré , & chez DEMONVILLE ,
Imprimeur-Libraire , rue S. Severin,

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'af-
franchir le port de leurs lettres d'avis , & de
leur argent.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JUILLET 1776. PREMIER VOLUME.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS GRECS , LATINS , ESPAGNOLS , &c.

A V A N T - P R O P O S .

DEPUIS un an que les Romans Grecs & Latins occupent cette Classe, nous avons fait connoître les principaux. Nous serions obligés aujourd'hui d'en extraire de moins intéressans , si nous voulions donner la

A iij

suite des Romans de ce genre. Nous avons donc cru devoir nous rapprocher des temps plus modernes , & faire voyager nos Lecteurs dans l'Europe Romancière. Nous avons annoncé notre résolution, nous l'avons motivée ; & il nous a paru que déjà l'on nous sçavoit gré de la peine presque infinie que nous allions prendre. Nous nous proposons donc d'extraire tour-à-tour des Romans de toutes les Nations. Ces Extraits seront précédés de quelques réflexions sur le génie & le caractère de la Nation dont nous reproduirons l'Ouvrage. La réunion de toutes ces réflexions formera un petit traité de l'esprit romancier de chaque peuple , & une petite Géographie littéraire, du moins quant aux ouvrages de ce genre ; mais ce genre tout frivole qu'il est , caractérise peut-être mieux l'esprit de chaque Nation qu'aucun autre. Un Auteur de Roman se livre à son imagination ; il n'est point gêné par l'exactitude des faits , & par la sévérité des règles. En composant il est à son aise , & se montre tel qu'il est ; d'ailleurs, il cherche à plaire à ses compatriotes pour qui il écrit ; il s'attache à émouvoir leur cœur , & à amuser leur esprit : pour y réussir , il

faîsit le ton du jour , les mœurs du temps , & même la philosophie à la mode.

Après avoir justifié notre intention , nous allons dire un mot de notre plan. Nous croyons devoir suivre un ordre dans l'usage de nos richesses , c'est-à-dire , assigner un rang à chaque Nation , en employant leurs productions. Cet ordre nous est inspiré par la justice. Nous pensons que les Espagnols doivent avoir le pas sur tous les autres peuples étrangers , par le caractère , par l'abondance , & par l'ancienneté de leurs fictions ; c'est aussi par un Roman Espagnol que va commencer la chaîne que nous nous promettons de former.

Une Nation naturellement fière , mais très-courageuse ; galante & voluptueuse , mais disposée à la jalousie ; qui habite un climat brûlant , dont l'ardeur donne plus d'activité à ses qualités estimables , & plus de force à ses passions ; une pareille Nation paroît faite pour fournir au genre romanesque plus de Héros & d'Auteurs qu'aucune autre. Aussi la Nation Espagnole a-t-elle profité , à cet égard , de tous ses avantages. Si elle n'a pas inventé tous les genres de Roman , elle les a tous perfectionnés , & s'est exercé dans tous avec le

plus grand succès. Sa langue lui est favorable ; elle est noble , sonore , & se prête facilement aux inflexions qui expriment la tendresse. Aussi la Poésie Espagnole , soit héroïque , soit galante , n'a pas besoin de chercher ses expressions hors du langage ordinaire.

Nous avons déjà dit que c'étoit aux François qu'il falloit laisser l'invention des Romans de Chevalerie ; l'Angleterre même les a connus avant l'Espagne ; nous en donnons pour preuve les Romans du Roi Artus & de la Table-Ronde , ainsi que ceux de Charlemagne & des douze Pairs de France. Mais l'Histoire des Amadis nous vient presque toute d'Espagne ; du moins , si elle a été écrite originairement dans notre langue , les Manuscrits en sont-ils perdus ; & tous les volumes que nous en avons en François , sont-ils traduits de l'Espagnol. L'Histoire d'Amadis n'est qu'en cette langue ; celles d'Esplandian , du Chevalier du Soleil , de Don Floris , de Don Bellianis , de Primaléon , de deux Palmerins , d'Olivier de Castille , & de Tyran le Blanc , sont tirées de l'Espagnol. Il existe plusieurs autres Romans de ce genre , en cette langue , qui ne sont point traduits ; tels que

l'Histoire de Don Policifne de Boèce, celle de Don Claribalte, celle de Tablante de Ricamonte, celle de Don Olivante de Laura, celle de Clamades & de Clarmonte, &c. &c. &c.

L'Histoire d'Espagne fournit tant d'époques intéressantes, & dont les circonstances peuvent être si aisément ornées des grâces de la fiction, qu'elle ne pouvoit manquer de produire beaucoup de Romans Historiques. Nos François ont beaucoup puisé dans cette source, mais les Auteurs Nationaux en ont tiré, de même, des sujets intéressants; tels sont l'Histoire du fameux Cid Ruydias *; l'Histoire des sept Infants de l'illustre Maison de Lara, qui n'est pas moins curieuse; celle du Comte Enrique de Castro; celle de l'Empereur Clarimondo, dont on prétend faire descendre les Rois de Portugal; enfin, l'Histoire galante des

* On fait que cet Ouvrage a donné naissance à cette fameuse Tragédie de Corneille, qui a fait époque au Théâtre François. L'Auteur du Roman est Diégo Ximenès Ayllon; & la première édition est de 1568.

querelles des Zégris & des Abencerrages, familles illustres parmi les Maures conquérans de l'Espagne. Tels sont les principaux Romans Historiques Espagnols, dont aucun n'a été traduit, excepté le dernier, dont le fond n'a même été qu'effleuré dans les Galanteries Grenadines, dans l'Histoire secrète de la conquête de Grenade; & enfin dans le fameux & beau Roman de Zaïde.

Mais les Romans d'Amour paroissent avoir été particulièrement faits pour les Espagnols. Ils nous ont même fourni des modèles en ce genre; il est vrai que nous les avons surpassés. Cet amour délicat, circospect, qui chemine si lentement qu'il n'arrive à ses fins que par une longue suite d'événemens extraordinaires, ces jalousies raffinées, ces tracasseries sans fondement, tout cela nous est venu des Espagnols. Marie-Anne d'Autriche fit regner en France le goût de la Langue, de la Poésie, des Drames & des Romans de son pays.

Cependant, une seule partie de ces Romans d'Amour est traduite en François. Nous connoissons, par exemple, *la Prison d'Amour*, dont l'Auteur est Don Diègue de San Pedro; *Arnalte & Lucenda*, du même; les Amours de *Flore* & de *Blanche*.

Fleur, & celles de *Florimonde* & de *Passerose*, &c. &c; mais nous n'avons point de traductions de l'*Histoire du Comte de Perlinuples*, qui a été imprimée en vieux langage Catalan, à Tarragone, en 1488, non plus que de l'*Histoire de Grisel* & de *Mirabelle*, de *Policien* & de *Philomène*, de *Tirfis* & de *Tirseo*, dont l'Auteur est André de Roxas Alarçon; de l'*Amour amoureux*, &c. &c.

La *Diane de Montemayor* est un Roman Pastoral qui a servi de modèle à notre *Astrée*. Nous en avons plusieurs Traductions Françoises; mais à dire vrai, cela est fort ennuyeux, à quelques Episodes près qui y sont insérés.

Enfin, *Persile* & *Sigismonde*, de l'illustre Auteur de *Don Quichotte*, tient en même-temps & du Roman de Chevalerie, & du Roman d'Amour. C'est ce qui nous a décidé à le choisir par préférence; & nous allons en donner l'extrait dans un moment.

Les Espagnols ont porté le caractère romanesque jusques dans la spiritualité. Tout le monde sait que la dévotion de Sainte Thérèse, & celle de la bienheureuse Marie

d'Agreda, étoient un peu dans ce genre. l'Abbé Lenglet, Auteur de l'ancienne Bibliothèque des Romans, a osé mettre *le Château de l'âme*, & *la mystique Cité de Dieu*, de ces deux respectables Religieuses, au nombre des Romans Espagnols.

Ils ont aussi des Romans politiques & moraux ; mais les premiers sont inconnus en France, & seroient peu intéressans pour nous. Les moraux sont des histoires dont le fond est comique, & qui ne sont morales que par les réflexions qu'on y a répandues très-abondamment. Tel est, entre autres, le fameux Roman de Gusman d'Alfarache, par Matthieu Aleman. On fait passer Gusman par toutes sortes d'états & de situations ; & chaque événement qu'il éprouve, l'excite à réfléchir. Soit défaut de mérite dans le sujet, soit défaut de goût & de talent dans les Traducteurs, (parmi lesquels cependant on compte Thomas Corneille); Gusman d'Alfarache avoit toujours paru en France fort long & fort ennuyeux, jusqu'à ce que M. le Sage lui eût rendu le service de le réduire en deux petits volumes. Ainsi accommodé, il est fort agréable à lire.

L'Anarquoise Justine est , en femme , ce que Gusman est en homme. Elle est aussi traduite en François.

Les Romans comiques & satyriques Espagnols , sont quelquefois charmans ; & il y a des gens , qui en les lisant , s'étonnent de ce qu'une Nation qui paroît naturellement grave , ait aussi bien réussi dans le genre burlesque. Mais quand on a vécu dans le monde , on sait que les gens qui font le plus rire , sont ceux qui rient le moins.

Toute l'Europe connoît le Roman immortel de Don Quichote. C'est une critique très-comique & très ingénieuse du goût que l'on avoit pour les Romans de Chevalerie , du temps de Michel Cervantes. Les réflexions & les proverbes de Sancho , sont souvent très-philosophiques. Les mœurs & le costume Espagnol de ce Roman , sont bien éloignés des nôtres ; ils le sont autant de ceux des Anglois , des Allemands , &c. Cependant , Don Quichote est par-tout également admiré.

Lazarille de Tormes , Estevanille Gonzales , ou le Garçon de bonne humeur , l'Aventurier Buscon de Quevedo , le Dia-

ble boiteux, sont autant de Romans comiques & satyriques Espagnols, charmans en eux-mêmes, & qui ont été mis tout-à-fait à notre ton, la plupart par M. le Sage, qui possédoit si bien la Littérature Espagnole de ce genre, qu'il en a fait une excellente copie, en composant *Gilblas*. Il y a encore de jolis Romans Espagnols de ce genre, qui ne sont pas traduits; tels sont *l'Olla Podrida à la Espanola* *, mélange d'Historiettes); *la Toletana discreta*, autre Recueil d'Historiettes: enfin, l'Histoire de *Fragerundio*, Ouvrage très-ingénieux d'un Jésuite qui a voulu corriger le mauvais goût des Prédicateurs Espagnols des derniers temps, en les ridiculisant, comme Cervantes avoit fait les gens entêtés de la Chevalerie.

Il nous reste à parler des *Nouvelles*, genre favori des Romanciers Espagnols, & dans lequel ils ont surpassé les Italiens, qui en ont été les inventeurs. Ils y ont

* On fait que l'oille est un ragoût ou porage où l'on trouve toutes sortes de viandes & de légumes. C'est un mets dont on fait grand cas en Espagne.

excellé , sans doute ; & nous n'avons été long-temps , à cet égard , que leurs copistes.

Le plus célèbre des Auteurs de Nouvelles Espagnoles , est le même Michel Cervantes , Auteur du Roman de Don Quichote , & du Roman que nous allons extraire. Il y a grand nombre d'éditions de son Livre , faites non-seulement en Espagne, mais même ailleurs, témoin celle de Hollande , ornée de gravures de Bernard Picard. Nous en avons plusieurs traductions en François. Elles ont fourni le sujet de plusieurs Comédies connues.

Les Nouvelles de Jean Perès de Mortalvan , sont aussi traduites en François. Elles sont intitulées en Espagnol *Varios sucesos y prodigios de amor*.

Les Nouvelles de Dona Maria de Zayas , sont également traduites & connues. Il y en a un grand nombre d'autres transportées dans notre langue ; mais nous avons beaucoup plus souvent imité ces Nouvelles , que nous ne les avons traduites. Pendant un temps (c'étoit celui de la minorité de Louis XIV.) on voyoit paroître tous les ans une grande quantité de Nouvelles

Françaises , dont la scène est toujours en Espagne.

Nous ne connoissons pas de Romans Espagnols dans le genre de nos Contes de Fées ; & nous sommes persuadés qu'il y en a quelques-uns , ils sont traduits du François.

Nous sommes forcés , en finissant cet article , d'avouer que nous ne sommes pas en état de nous expliquer sur l'état actuel des Romans en Espagne. Nous ne savons à quel genre les Auteurs modernes de fictions s'attachent aujourd'hui , & s'il y a même de la fertilité chez eux. Nous serions reconnoissans si l'on vouloit nous donner des éclaircissemens à ce sujet. Ils rendroient plus utile & plus abondant l'usage que nous nous proposons de faire des Romans de cette Nation , & contribueroient beaucoup au plaisir & à l'instruction de nos Lecteurs.

Michel Cervantes Sævedra naquit en 1549 ; on ne fait pas précisément dans quelle ville d'Espagne. Il servit d'abord comme soldat , & perdit une main à la bataille de Lépante ; heureusement c'étoit la gauche. Cela n'empêcha

pas l'Auteur invalide d'écrire des Ouvrages charmans. Le premier est intitulé la *Discretta Galatée*. C'est un Roman qui fut d'abord imprimé à *Baça* en Espagne. Nous ne le connoissons pas , quoiqu'on dise qu'il y en a une édition de Paris.

On lui attribue aussi une Satyre contre les Prêtres Espagnols , intitulée *le Voyage au Parnasse* , que nous ne connoissons pas davantage.

Ses Comédies , qui sont au nombre de huit , lui procurèrent , pendant un temps , la protection du fameux Ministre de philippe III , le Duc de Lerme ; mais il eut bientôt lieu de se plaindre de ce Seigneur , qui étoit d'une hauteur insupportable , qu'il avoit en partie puisée dans la lecture des Romans de Chevalerie , dont il faisoit un cas infini. Il en parloit sans cesse , & formoit toujours de vains projets d'imiter les exploits des Amadis. Ce fut , dit-on , par pique contre lui , que Cervantes composa son Don Quichote , qui eut un succès prodigieux , & qui se soutient depuis 200 ans , quoiqu'il n'y ait plus d'application à faire du caractère de Don Quichote. Le Ministre sentit qu'on le jouoit , & persécuta Cervantes , qui fut forcé d'interrompre son Roman. Mais un assez mauvais Auteur , nommé *Avellaneda* ,

ayant entrepris d'y faire une continuation , Cervantes le reprit , & l'acheva. Ce ne fut qu'après avoir fait paroître cet Ouvrage, qu'il publia ses Nouvelles , & enfin le Roman dont nous allons parler. Il mourut misérable , & à l'hôpital , en 1616.

Ce Roman a déjà été traduit deux fois en François. La premiere traduction est d'un nommé Audiguier ; elle parut en 1618. La seconde n'a paru qu'en 1738. Tout ce que nous savons de Madame le Givre de Richebourg , son Auteur , c'est qu'on lui attribue plusieurs autres Romans , la plupart traduits ou imités de l'Espagnol. Elle est morte il y a plusieurs années.

Perfile & Sigismonde.

Le Roman dont nous allons donner l'Extrait, a peut-être peu coûté à un bel esprit Espagnol, dont l'imagination ardente se promenoit facilement d'un bout du monde à l'autre, d'accidens en accidens , de prodiges en prodiges , se reposoit de de temps en temps par des descriptions pompeuses , & de graves réflexions bien ou mal placées, jusqu'à ce qu'enfin arrivé à la fin de son quatrieme gros volume, il n'ait plus eu qu'à finir son histoire,

en faisant mourir une partie de ses héros, & reconnoître les autres pour de grands Princes dont les Noms & les Etats étoient jusqu'à ce moment tout-à-fait inconnus. Mais une tête François, & de sang-froid, doit avoir eu quelque peine à extraire un pareil Ouvrage ; & si en l'extrayant nous-mêmes, nous eussions suivi la marche inégale de l'Auteur Espagnole, en nous contentant de corriger une partie de ses écarts, je ne crois pas qu'il y eût dans notre patrie de Lecteurs que nous n'eussions fatigués, & peut-être rebutés : c'est cependant un très-beau Roman ; & il est très-propre à caractériser le génie national Espagnol. On y retrouve toute la fierté, la bravoure, la générosité, l'humanité noble, enfin, la dévotion & le respect pour la Religion Chrétienne qui lui sont propres. Cervantes a même eu l'art, en introduisant dans son Histoire quelques personnages odieux, de les supposer étrangers à la patrie : mais pour faire sentir à nos Lecteurs toutes les beautés de Persile & Sigismonde ; pour faire, du moins, qu'ils s'en doutassent, il a fallu refondre ce Roman, pour ainsi dire, en entier, & annoncer, dès le commencement, ce que Cervantes n'ap-

prend qu'à la fin. Nous nous sommes donnés volontiers cette peine , dans l'espérance de plaire à deux Nations , à la nôtre , qui n'auroit pas eu la patience de lire ce Roman , s'il lui avoit été autrement présenté , & à l'Espagnole , à qui nous aurions fait perdre , pour ainsi dire , l'honneur d'avoir fait un si bel Ouvrage , si nous en avions mal tourné l'Extrait. Nous assurons cependant , que nous n'y avons rien mis du nôtre.

Sous la zône glaciale , & dans les mers du Nord , l'on trouve deux Isles : la première s'appelle *Tille* ; elle étoit gouvernée par un Roi nommé *Maximin* , qui avoit pour frère cadet un Prince jeune & charmant , qu'on nommoit *Perfile*. La deuxième Isle s'appelloit *Frislande* ; elle étoit sous les loix de la Reine *Eusebie* , qui n'avoit que deux filles : l'aînée , qui étoit de la plus grande beauté , étoit nommée *Sigismonde* , & la deuxième *Eusebie* , comme sa mère. La Reine de *Frislande* ne crut pas pouvoir faire une alliance plus convenable à sa fille aînée , que celle de *Maximin*. Elle en fit parler à la Reine , mère du Roi de *Tille*. Sa proposition fut

bien reçue ; & persuadée que la présence de sa fille ne pouvoit qu'en hâter l'effet , elle la fit partir pour l'Isle de Tille. Sigismonde y fut reçue avec empressement, par la Reine Douairière , qui lui apprit que le jeune Roi étoit engagé dans une guerre dont il ne devoit revenir que dans quelques mois ; en attendant , la Princesse resta dans le Palais de Tille , où étoit aussi demeuré l'aimable Persile. Un Prince & une Princesse aussi accomplis , ne purent long-temps se voir sans s'aimer ; & quoique leurs sentimens réciproques ne sortissent pas des bornes de l'honnêteté , la mère s'en apperçut bientôt ; elle fit tous ses efforts pour éteindre cette passion naissante , & ne put en venir à bout. Elle prévint alors que le Roi , à son retour , deviendrait éperduement amoureux de la Princesse ; & que s'appercevant que son frère en étoit aimé , il en résulteroit entre eux les divisions les plus cruelles. Pour prévenir de pareils malheurs , elle prit un parti que Cervantes a cru apparemment être conforme aux antiques mœurs du Nord , mais qui assurément ne l'est pas à celles d'Espagne. Ce fut d'engager Persile & Sigismonde à aller à Rome ensemble , se

faire instruire des principes de la Religion Chrétienne , & se faire baptiser. Par-là elle croyoit que Maximin étant de retour, oublieroit ce qu'on lui avoit écrit de Sigismonde , qu'il n'avoit jamais vue , & pardonneroit aisément à son frere. La Reine mère n'eut pas de peine à faire consentir ces deux amans à partir , & ils s'embarquèrent en changeant de nom, (pour conserver un parfait *incognito*). Persile prit le nom de Périandre , & Sigismonde celui d'Auristelle.

Les premiers jours de leur navigation furent heureux & tranquilles ; le vaisseau qui les portoit étoit étranger. Le Capitaine s'étoit dit Marchand , & destiné à passer en Italie ; mais c'étoit un véritable Corsaire , qui ne s'étoit chargé des deux amans & des richesses considérables qu'ils avoient embarquées avec eux , que pour vendre les uns & s'emparer des autres. Le Navire ayant abordé une petite Isle, pour y faire de l'eau, un Matelot avertit en secret Périandre du danger qu'il couroit. Le Prince & la Princesse mirent pied à terre ; Auristelle se chargea de ses pierreries, qui étoient d'un prix inestimable , & ils s'avancèrent dans l'Isle jusqu'à l'extrémité oppo-

sée à celle où ils avoient débarqué : là , ils se trouvèrent au milieu des habitations d'une peuplade de Pêcheurs sensibles & honnêtes qui les reçurent à merveille , & avec qui ils passèrent quelques jours. Ils n'y étoient occupés que de leur tendresse mutuelle , lorsqu'Auristelle , se promenant un jour sur le rivage avec deux filles de Pêcheurs , une troupe de cinquante hommes sortit d'un bois où elle étoit embusquée , enleva les trois jeunes personnes , les jeta dans une chaloupe , & ramant avec force , alla rejoindre un vaisseau , qui , à l'instant parut sortir de derrière un rocher. Périandre , averti de cet accident rassembla toutes les barques des Pêcheurs , & vogua vers les vaisseaux ; mais dans le moment qu'il s'en approchoit , un autre navire vint attaquer le premier , & il se livra entre eux le plus furieux combat. Le nouveau venu l'emporta enfin sur le premier ; & après avoir promptement fait transporter sur son bord la plus grande partie de l'équipage du navire vaincu , il l'abandonna. Les Pêcheurs de l'Isle , & Périandre y montèrent aussi-tôt , & y trouvant des munitions de bouche & de guerre ,

assez pour entreprendre une nouvelle navigation , ils poursuivirent le vaisseau vainqueur dans lequel ils se doutoient que pouvoit être Auristelle ; après avoir vogué quelques jours, ils apperçurent un Navire , auquel ils donnèrent la chasse , le prenant pour celui qu'ils cherchoient ; ils l'abordèrent enfin , & furent surpris de le trouver sans défense. Ils y entendirent soupirer & trouvèrent dans une chambre un homme de bonne mine , & une femme assez belle , enchaînés & couchés sur le plancher , à la distance de six pieds l'un de l'autre. Ils virent plus loin un vieillard vénérable , étendu sur un lit : » Si vous craignez des » ennemis , leur dit-il d'un ton majestueux , vous n'en trouverez point ici ; » si vous cherchez du butin , je puis vous » enrichir en devenant votre prisonnier : » car je suis Léopold , Roi des Danéens. » A ce nom de Roi , Périandre le salua , & osa lui demander par quelle étrange aventure il erroit sur ces mers dangereuses : » Peu de mots , répondit le respectable vieillard , vous instruiront de mes » malheurs. J'épousai , dans ma jeunesse , » une Princesse , illustre par l'éclat de ses » aïeux ,

„ aïeux , & plus encore par ses charmes
„ & ses vertus ; mais je n'en jouis pas
„ long-temps ; elle mourut avant d'avoir
„ donné un successeur à mon trône : je pas-
„ sai plusieurs années dans un triste veu-
„ vage. Cependant, avec le temps, l'afflic-
„ tion que m'avoit causé sa perte étant
„ diminuée , je devins amoureux d'une
„ jeune personne. Si elle eût été plus ver-
„ tueuse , elle partageroit aujourd'hui ma
„ puissance , au lieu de se voir attachée à
„ une chaîne ; mais peu contente de se
„ déshonorer par une intrigue coupable,
„ elle a plusieurs fois attenté à ma vie ; &
„ pour se soustraire à ma juste vengeance,
„ elle a fui de ma Cour avec un de mes
„ Officiers. Averti de leur embarquement ,
„ je les ai poursuivis , presque sans suite ,
„ dans le premier vaisseau qui s'est présen-
„ té. J'ai rejoint les perfides ; ils sont en
„ mon pouvoir , & je leur prépare les châ-
„ timens que méritent les traîtres. Voilà
„ mon histoire ! conduisez-moi au plutôt
„ dans mes Etats , je vous offre cent mille
„ pièces d'or pour ma rançon ». Ce récit
émut Périandre ; il refusa généreusement
la rançon qu'offroit le Roi de Danée , lui

dit qu'il n'avoit point prétendu faire de prisonnier , & que le hasard seul les avoit fait se rencontrer ; il passa ensuite dans son navire pour donner quelques ordres , mais un coup de vent l'éloigna aussi tôt de celui du Roi.

Quelques jours après cette rencontre , Périandre vit un autre navire. Toujours occupé de sa chère Auristelle , il courut à toutes voiles après le vaisseau. Quelle fut son indignation , quand il apperçut une quarantaine de cadavres attachés aux cordages ; il accrocha le funeste bâtiment , & trouva le pont couvert de sang , & de membres déchirés ; aux cris que l'horreur de ce spectacle lui fit jeter , accourut une jeune & belle femme , armée d'un sabre , & suivie de douze autres beautés , toutes la lance à la main. « Si vous n'en voulez qu'à notre » vie , s'écria-t-elle , nous vous l'abandon- » nons ; mais si vous avez formé quelques » desseins criminels sur notre honneur , » tremblez , & voyez comme se défend » Sulpicie ». Périandre l'assura de la pureté de ses intentions , & la pria de lui expliquer toutes les horreurs qu'il voyoit. « Cratyle , Roi de Lithuanie est mon oncle ,

» reprit-elle ; il m' fit épouser le Prince
» Lampride. Nous allions visiter cet oncle
» chéri , n'ayant pour gardes que nos do-
» mestiques ; ces malheureux , à la suite
» d'une ivresse , projetterent d'attenter à
» l'honneur de mes femmes , & au mien.
» Mon époux fut leur victime ; mais nous
» leur avons échappé , & vos yeux sont
» témoins de l'horrible vengeance que nous
» en avons tirée ».

Périandre pénétré de ce qu'il venoit d'en-
tendre , offrit des secours à Sulpicie ; elle
les refusa , & n'accepta que douze des gens
du Prince , qui s'offrirent à la défendre
contre les entreprises des Pirates. Périan-
dre , de son côté refusa ses richesses , &
se contenta de quelques rafraîchissemens
dont il avoit besoin.

Après deux mois de courses inutiles , sur
une mer qui lui étoit inconnue , ce Prince
fut jetté par un coup de vent , dans la mer
Glaciale. Son vaisseau immobile , au mi-
lieu des glaçons qui l'entouroient , mena-
çoit de s'entr'ouvrir à chaque instant. Le
froid devint excessif ; pour comble de mal-
heur , les vivres manquèrent. Tout l'équi-
page n'envisageoit plus que la mort , lors-

qu'un jour , Périandre apperçut dans le lointain un mât qui s'élevoit au dessus des glaçons ; il y courut , suivi de ses gens , & reconnut un nouveau navire, qui étoit arrêté comme le sien. On refusa de l'y recevoir ; mais l'espérance redoublant leur courage , tous ses gens y montèrent de force. Périandre reconnut bien-tôt que ce vaisseau étoit celui qui avoit enlevé la belle Auristelle & les Pêcheuses ; mais hélas ! elles n'y étoient plus ; le Capitaine les avoit vendues au Prince de Danemarck , qui couroit aussi les mers.

Périandre goûtoit à peine la satisfaction d'avoir du moins appris à qui il devoit s'adresser pour réclamer Auristelle , lorsqu'il vit paroître un corps nombreux de gens armés , qui, chauffés avec des patins , glissoient rapidement sur la glace. En peu de momens , le navire fut entouré. « Nous
» ne venons point abuser de votre mal-
» heur , s'écria le Chef de la troupe en lan-
» gue Lithuanienne. Le Roi notre maître,
» a coutume de secourir les étrangers que
» les frimats retiennent dans ces mers ; il
» leur fournit les moyens de retourner
» dans leurs pays ; & pour toute récom-

„ pense , il n'exige que les marchandises
„ qui se trouvent sur leurs vaisseaux. Voyez
„ si ces conditions vous conviennent ». Il
n'étoit pas temps de délibérer. Périandre se
laissa conduire avec ses gens, vers le Roi de
Lithuame qui les attendoit sur le rivage ,
entouré de toute sa Cour. Une jeune Dame
étoit à côté du Monarque. Dès qu'elle ap-
perçut Périandre, elle vola au-devant de
lui, en l'appellant son libérateur; c'étoit la
courageuse Sulpicie; elle présenta le Prince
au Roi Cratyle, son oncle, qui le reçut
fort bien, & le combla d'honnêtetés.

Le lendemain, le Monarque lui-même
fit voir à Périandre les curiosités de sa Cour.
Il y avoit entre autres un cheval unique
pour sa beauté, mais jusqu'alors indompta-
ble. Le Roi parut regretter de ne point pou-
voir monter un si rare animal; il dit à Pé-
riandre qu'il avoit promis les plus grandes
récompenses à celui qui pourroit le domp-
ter; mais que les plus habiles Ecuyers n'a-
voient osé le tenter. « Je ne suis qu'un
„ homme de mer, reprit Périandre : mais
„ j'ose me flatter d'en venir à bout ». On
lui amena avec beaucoup de peine le fou-
gueux cheval; le Prince s'élance sur lui

sans réfléchir au danger, & le laissa galopper vers une éminence qui se terminoit en pointe sur la mer ; là , le pressant de ses éperons, il le fait sauter en l'air, & ils retombèrent ensemble sur la glace. La secousse fut terrible ; Périandre en fut renversé ; mais aussi le cheval effrayé , devint doux comme un mouton. Un Hermite offrit ses secours au Prince ; il en avoit besoin : il prit l'animal docile par la bride , & suivit l'Hermité dans une petite Isle peu éloignée de-là ; il y trouva un autre Solitaire , compagnon du premier : ils s'empresèrent à soulager le Prince ; & celui qui l'avoit emmené dans l'Isle , entraîné successivement par les questions du reconnoissant Périandre , lui confia ainsi ses aventures.

Histoire de l'Hermité Renaud.

Je m'appelle *Renaud* , dit-il , je suis François , & né de parens distingués dans la Noblesse. Elevé dans les exercices convenables à un Chevalier, j'obtins un emploi Militaire auprès de la personne de mon Roi , & j'eus l'avantage de mériter son estime en combattant sous ses yeux. Mais la

gloire n'occupa pas uniquement mon cœur, l'amour y trouva place. J'aimai la belle *Elanie*, & j'eus le bonheur d'en être aimé. *Libsemire*, jeune Chevalier qui aspirait comme moi à la main d'*Elanie*, jaloux de me voir préféré, m'accusa auprès du Roi d'avoir séduit cette vertueuse personne, & voulut le prouver par la voie des armes. Le Roi ordonna le combat. Nous nous rendîmes sur le champ de bataille, les juges & les parrains observèrent les cérémonies d'usage, & nous regardèrent combattre. Après nous être porté les plus furieux coups, j'allois triompher de mon rival, qui ne se défendoit plus que foiblement; mais, ô profondeur des jugemens de Dieu! au moment où je me crois vainqueur, je tombe & je vois *Libsemire* appuyer la pointe de son épée sur ma poitrine, & me presser d'avouer le crime qu'il m'imputait :
« jouis de ma mauvaise fortune, lui dis-je,
« plonge ce fer au fond de mon cœur, il
« m'est plus doux de mourir innocent que
« de vivre déshonoré par un mensonge
« contre la vertu de celle que j'aime ».
Cependant il ne me perça pas; mais les juges me voyant abattu, couronnèrent mon

rival. Je crus que ma défaite avoit imprimé le déshonneur sur mon front; j'abandonnai mes biens, mon frère; & m'exilant aussitôt de mon pays, suivi de mes domestiques les plus affidés, je vins cacher dans ces tristes lieux ma honte & mon désespoir. Ils m'aiderent à bâtir cet Hermitage, & je les renvoyai ensuite en France. Quelle fut ma surprise, quand je vis arriver quelque temps après ma chère Elanie ! Elle sacrifioit pour moi ses parens, ses biens, j'ose dire son honneur, puisqu'elle confirmoit par la fuite les calomnies du perfide Libsonire. Je la reçus avec transport; nous nous sommes donnés la foi de légitimes époux; & nous partageons ensemble nos travaux & nos plaisirs, car c'est-elle que vous voyez sous cet habit religieux.

Cette histoire fit beaucoup d'impression sur Périandre : il quitta à regret ces illustres Hermites; mais une plus longue absence eût alarmé le Roi Cratyle; il remonta sur le cheval, & reparut à la Cour, au grand étonnement de tous les Courtisans, qui blâmoient sa témérité, & avoient douté du succès de son entreprise.

Pendant trois mois que l'hiver continua

avec la même rigueur , Périandre resta à la Cour du Roi Cratile ; l'extrême desir qu'il avoit de retrouver Auristelle , ne pouvoit être satisfait pendant ce tems. Mais dès que la saison le permit , le Roi de Lithuanie fit armer un vaisseau qu'il confia à Périandre, lequel s'embarqua pour le Danemarck, où il espéroit trouver sa Princesse. Avant que de partir , il voulut visiter les deux Hermites, & se trouva à point nommé, heureusement témoin de la fin de leurs infortunes. Il prenoit avec eux un repas frugal , lorsqu'on vit aborder près de l'Hermitage un vaisseau d'où sortirent des hommes, parmi lesquels le Solitaire reconnut son frère Sinibalde, qui venoit lui annoncer que Libomire en mourant l'avoit pleinement justifié ; & avoit confessé son crime & rendu hommage à la vertu de la belle Élanie. C'est par ordre du Roi mon maître, ajouta-t-il, que je viens vous arracher l'un & l'autre à votre solitude, pour vous ramener à la Cour, où il espere que vos vertus influeront sur les mœurs de ses Courtisans.

Périandre les félicita de tout son cœur , & les vit partir pour la France le même jour qu'il fit voile pour le Danemarck.

Son premier soin en arrivant , fut de s'informer du Prince *Arnalde* , & de la belle Esclave que des Corfaires lui avoient vendue ; il apprit qu'il étoit vrai que des Corfaires lui avoient vendu la belle *Auristelle* , mais qu'il n'avoit pas été long-tems le maître d'une si charmante captive ; que de nouveaux Pirates , plus cruels que les premiers , la lui avoient enlevée après un combat opiniâtre , & s'étoient dérobés à sa vengeance à la faveur de la nuit , que le Prince ne vouloit pas retourner dans sa patrie sans y ramener *Auristelle* , & qu'il couroit encore les mers dans l'espoir de la retrouver. *Périandre* , à qui ce soin n'étoit pas moins cher qu'au Prince , repartit aussi tôt , dans les mêmes vues ; il attaqua tous les Pirates que leur mauvaise étoile conduisit sur sa route. Mais une tempête affreuse vint traverser ses desseins ; il fut jetté sur une côte étrangère , & bien-tôt entouré d'une multitude de Sauvages , qui le traînèrent dans une petite Isle où ils le jetèrent dans le plus affreux des souterrains ; après y avoir languï pendant quelque jours , il en fut enfin tiré ; on le traita avec toute la dureté dont on peut user

envers un criminel condamné au dernier supplice. Il vit que les Barbares préparoient un radeau ; ils l'y traînerent , en effet, s'y placèrent après lui , & le poussèrent dans un détroit qui séparoit une petite Isle de leur continent , mais bientôt une vague impétueuse vint battre contre le frêle bâtiment & le brisa en mille pièces ; tous les Barbares périrent ; la Providence qui veilloit sur les jours de Périandre , le fit arriver sur une planche jusqu'auprès d'un gros vaisseau , où on le reçut luttant contre la mort. On ne négligea rien pour le rappeler à la vie , & on lui donna des secours qui réussirent. Périandre , revenu à lui , prenoit quelque repos , lorsqu'il entendit auprès de lui une voix qui prononça distinctement ces mots. » Par quels forfaits
» ai-je mérité les malheurs qui m'accablent ; grand Dieu ! falloit-il naître libre , pour éprouver ensuite les horreurs
» de l'esclavage ? » Périandre s'approche de la cloison d'où la voix sembloit venir.
» Qui que vous soyez , dit-il à la personne affligée , daignez verser vos peines dans un cœur qui y sera sensible : la
» confiance est la consolation des malheurs

» reux , & si je ne puis vous soulager , j'au-
» rai du moins la douceur de gémir avec
» vous. Généreux étranger , reprit la voix ,
» je vais vous instruire de la triste destinée
» qui m'attend. Le Prince Arnalde , héri-
» tier présomptif du Danemarck , est
» maître de ce vaisseau. Il y a quelque
» temps qu'un événement imprévu fit
» tomber en son pouvoir une jeune per-
» sonne d'une beauté merveilleuse ; il en
» devint amoureux , & me donna le soin
» de la servir : mais cette charmante étran-
» gère lui fut enlevée par surprise. Il soup-
» çonne qu'elle est esclave chez les Bar-
» bares qui habitent le pays près duquel
» notre navire est à la rade ; il va me ven-
» dre à ces cruels maîtres , pour que je dé-
» couvre si la beauté qu'il aime n'est pas
» leur prisonnière... » Dans ce moment on
entendit crier , à plusieurs reprises , le nom
de *Taurise*. « Helas ! c'est moi qu'on ap-
» pelle , reprit l'infortuné , je vais consom-
» mer mon sort affreux ».

Ce discours attendrissant fit soupirer
Périandre ; il frémit du destin de sa chère
Auristelle ; il eût voulu être encore au pou-
voir des Barbares , & partager les fers de

la maîtresse. Plein de cette idée, il se leva promptement, & après avoir été remercier le Prince Arnalde, il lui dit : » Je fais vos
» projets, Seigneur; vous cherchez Aurif-
» telle; un même dessein m'a conduit dans
» ces mers, elle est ma sœur, je la perdis,
» il y a quelques mois, & l'amitié qui
» nous unit, ne me permet pas de me rap-
» porter à d'autres qu'à moi-même de l'im-
» portante recherche que vous faites. Don-
» nez moi des habits de femme, & ven-
» dez moi aux Barbares; ma jeunesse & la
» délicatesse des traits de mon visage, fa-
» vorisent ce déguisement, & mon zèle à
» me sacrifier pour ma sœur vous répond
» du succès que j'espère. » Le Prince Ar-
nalde goûta cette proposition; mais il se
crut obligé d'avertir Périandre du danger
qu'il couroit, en lui faisant l'histoire de
ces Barbares. Il lui apprit qu'un Magicien
leur ayant prédit qu'il naîtroit parmi eux
un grand Conquérant, il leur ordonna de
brûler tous les étrangers qui tomberoient
dans leurs mains, de réduire leur cœur en
poudre, d'en faire boire aux principaux de
la nation, d'élire pour Souverain celui d'en-
tre eux qui avaleroit sans aucun dégoût

cet abominable breuvage. C'est de l'union de ce Barbare avec une belle Esclave, que doit naître ce fameux Conquérant. Périandre comprit alors combien il devoit bénir la vague qui l'avoit sauvé du sacrifice de ces inhumains. Mais loin de se décourager, il n'en fut que plus ardent à tenter de délivrer sa belle Auristelle, avant qu'elle eût subi le sort dont elle étoit menacée. Il fut donc paré comme devoit l'être Taurise, & livré aux Barbares qui l'achetèrent comme la fille la plus belle & la plus aimable. Ils donnèrent en échange autant de morceaux de mines d'or brut, que l'on leur demanda, & l'emmenèrent. Arnalde demeura dans son vaisseau en croisière à peu de distance de la côte, prêt à recevoir sur son bord Auristelle si on pouvoit la retrouver, ou du moins son prétendu frère s'il pouvoit s'échapper.

Cependant un affreux sacrifice se prépare; tous les Barbares sont rassemblés dans la plaine; le couteau sacré est sur l'autel, on n'attend plus que la victime. Cursicurbo, alors en possession de la dignité de Chef, se prépare à montrer de nouveau qu'il est digne de ce rang, & de la belle Esclave

qu'Arnalde vient de leur vendre , en buvant le sang , & dévorant le cœur du malheureux que l'on doit immoler ; lorsque Bradamire , autre Barbare , épris des charmes de la même personne , se dispose à la lui disputer , en surpassant sa férocité , & y ajoutant de nouvelles horreurs.

La victime s'approche. L'état déplorable dans lequel son séjour dans la basse-fosse l'avoit réduite , n'empêchoit pas qu'on ne découvrit en elle les traits de la beauté ; elle étoit accompagnée d'une vieille femme , qu'on avoit enfermée avec elle pour la préparer au sort affreux qui lui étoit destiné. Les cœurs de quelques Barbares même étoient attendris du malheur qui lui étoit préparé ; mais Cui sicurbo & Bradamire , uniquement occupés de la possession de cet objet , alloient l'égorger sans pitié , lorsque la vieille femme s'écrie : arrêtez ; ce sacrifice vous seroit inutile ; ce n'est point un homme que vous allez immoler , c'est une fille & la plus belle peut-être qui soit dans l'Univers.

En effet , c'étoit Auristelle. Dans le combat du Prince Arnalde contre les Pirates , elle avoit pris un habit d'homme pour se

dérober aux insultes qu'elle pouvoit effuyer si l'on s'étoit emparé du vaisseau du Prince de Danemarck. C'est dans cet état que les Corsaires l'avoient enlevée, au milieu d'un abordage qui avoit fini, cependant, à leur désavantage. Forcé de s'éloigner, ils l'avoient emmenée avec eux, & vendue aux Barbares.

Périandre étoit présent au cruel sacrifice dont il devoit être le prix. Il entend parler la vieille femme, il lève les yeux, & reconnoit sa chère Princesse. Il s'en approche promptement, & lui dit tout bas : *Moitié de mon âme, reconnoissez sous ce vêtement votre fidèle Périandre. — Quoi c'est vous ! ô mille fois heureuse ; quel péril peut maintenant m'épouvanter !* Des pleurs inondent leurs visages. Le sacrifice est interrompu. Les Barbares comprennent que l'amour lie ces deux personnes. Curficurbo n'en est que plus animé à frapper la victime ; Bradamire, au contraire, dans l'espérance d'intéresser la Captive en sa faveur, veut faire suspendre le coup mortel ; il arrête le bras de son rival ; celui-ci tourne sur lui le couteau sacré, & le perce. Bradamire mourant saisit une épée, & la plonge dans

le cœur de son rival. La troupe des Barbares se partage , & les deux meurtres sont le signal d'un combat général. Les poignards brillent , les flèches volent , le sang ruisselle , & la terre est jonchée de cadavres. Les victimes frémissent , elles ne voyent point d'abri contre la fureur de tant d'ennemis ; la nuit qui répand ses ombres , ajoute encore à l'horreur de la mêlée. Dans cette effrayante situation , ils entendent la voix d'un jeune homme qui leur dit en langue Castellane. » Suivez-moi , infortunés » Captifs , je vous conduirai en lieu sûr ». L'espérance renaît dans leur cœur. Ils se laissent conduire. Après avoir marché longtemps dans des chemins raboteux , ils arrivent dans une vaste caverne , & y sont reçus avec le plus grand empressement par un homme & deux femmes. Ces personnes étoient le père , la mère & la sœur du jeune conducteur. Périandre qui , par une suite de l'excellente éducation qu'il avoit reçue , entendoit la langue Espagnole , voulut savoir par quel heureux hasard il avoit trouvé des âmes aussi compatissantes au milieu des Barbares. Voici ce que lui dit le maître de la caverne.

J'ai reçu le jour dans une Province d'Espagne, de parens nobles & riches, qui me donnèrent l'éducation la plus brillante, & me firent faire mes premières armes en Allemagne, sous les drapeaux de Charles-Quint. A mon retour dans ma patrie, un Cavalier me refusa un titre de civilité qu'il devoit à mon rang; je le traitai mal, & il n'en demanda pas raison. Cependant j'appris qu'il avoit projeté de me faire assassiner. Je ne vis d'autre parti à prendre que celui de m'expatrier; mais comme je passois à Londres sur un vaisseau Portugais, j'eus l'imprudence de donner un soufflet à un matelot pour une bagatelle. Ce procédé souleva tout l'équipage contre moi. On délibéra si l'on m'assommeroit, ou si l'on me jetteroit à la mer. Il fut décidé qu'on me donneroit un canot, quelques biscuits, une cruche d'eau, & qu'on m'abandonneroit à ma destinée. Cet Arrêt fut exécuté. Pendant long-temps je fus le jouet des vents, enfin je me trouvai près d'une Isle que je crus n'être habitée que par des loups, car j'en voyois de tous les côtés. Je me disposois à y descendre, malgré

mes craintes , lorsque j'entendis un de ces animaux (chose incroyable) me crier en ma propre langue » regagne la haute mer , » & cherche fortune ailleurs , si tu ne » veux être déchiré par morceaux ». Saisi de frayeur , je n'hésitai pas de m'éloigner , & après bien des fatigues , j'échouai auprès de cette caverne , où je me fixai. Un jour que je me promenois sur le bord de la mer , j'aperçus une jeune Barbare ; je m'approchai d'elle , je la gagnai par mes caresses ; que vous dirai-je enfin ? je la fis consentir à me prendre pour époux. Vous avez devant les yeux cette aimable personne ; je l'ai instruite dans notre religion ; je l'ai baptisée , & nos prières ont obtenu du ciel deux enfans qui font aujourd'hui notre félicité.

Le fils d'Antonio qui parut alors , apprit que les barbares avoient , dans leur fureur , mis le feu à la grande forêt où ils habitoient , & que presque tous avoient péri par la flamme ou par le fer. On vit bien-tôt l'incendie s'étendre sur le sommet de la montagne au pied de laquelle étoit la caverne. Il fallut songer à s'éloigner , Antonio & sa famille se chargèrent des

richesses qu'ils avoient eu le temps d'amaſſer , & l'on ſe rendit au bord de la mer pour y attendre l'occaſion des barques étrangères qui y venoient de temps en temps pour faire des échanges. Pendant qu'Antonio & les autres y étoient , ils virent arriver un radeau de cette fatale Ile de la baſſe-ſoſſe , dans laquelle Périandre lui-même avoit été d'abord enſermé. Ce radeau étoit chargé d'une vingtaine de priſonniers ; une femme nommée Trafile , qui leur ſervoit d'interprête , apprit qu'ayant été inſtruits du ravage que le combat avoit fait parmi les Barbares , & que ſachant qu'ils pouvoient ſ'échapper ſans riſque , ils avoient profité de cette heureuſe circonſtance. Ils furent reçus avec humanité. Peu de temps après ſix barques étrangères vinrent aborder à cette plage ; Antonio en achète quatre , en donne deux ſuffiſamment chargées de vivres aux Captifs délivrés qui ſ'y embarquent au nombre de ſeize. Les deux autres ſont réſervées pour Auriftelle , Périandre , Antonio , la femme , ſon fils , ſa fille & quatre des Captifs. Ils touchoient au moment de partir , lorsqu'un étranger accou-

lut, & les supplia en langue Italienne de ne le pas abandonner sur cet affreux rivage. On le reçoit, & l'on part.

A peine entroit on dans la haute mer, qu'on apperçut un vaisseau ; Auristelle craignit que ce ne fût celui du Prince Arnalde : elle n'auroit pas désiré de le rencontrer ; car quoique ce Prince fût persuadé que Périandre étoit son frère, néanmoins elle ne laissoit pas de redouter qu'il ne découvrit dans la suite qu'il y avoit entre eux quelque chose de plus tendre que les liens du sang ; & d'un autre côté elle appréhendoit que Périandre ne prit ombra-ge en voyant auprès d'elle un rival si puissant & si amoureux ; mais cette inquiétude se dissipa bien-tôt, le vent changea & écarta le vaisseau. La nuit étant venue, on s'arrêta auprès d'une de ces Îles dont la mer septentrionale est semée ; & les voyageurs ayant pris quelque nourriture, s'y reposèrent & y passèrent la journée suivante. Ce fut pendant ce petit séjour, que l'Etranger qui avoit délivré les Captifs, raconta ainsi ses aventures.

Aventures de Rutile.

Je me nomme Rutile, & j'ai pris naissance à Sienne, l'une des plus belles villes d'Italie, où j'étois maître de danse. Je ne pus me défendre des charmes d'une de mes écolières, fille d'un riche Seigneur de Florence; & pour mon malheur, je réussis à lui inspirer ma flamme, & à la déterminer à un enlèvement. Nous sortîmes de Sienne dans le dessein de nous retirer à Rome; mais à la moitié du chemin je fus arrêté, jeté en prison, mon procès fut instruit, & l'on me condamna au dernier supplice. Une femme qui passoit pour sorcière, vint me visiter dans mon cachot. Elle m'offrit de me sauver de la mort, si je voulois lui promettre de l'épouser. L'attachement que j'avois pour la vie, me fit regarder cette femme comme mon ange tutélaire. Je lui promis tout ce qu'elle voulut. La nuit suivante elle me tint parole. Dès qu'elle parut dans ma prison, mes fers tombèrent, les portes se trouvèrent ouvertes, & ceux qui les gardoient étoient ensevelis dans un profond

sommeil. Lorsque nous fûmes dans la rue ,
ma conductrice étendit à terre un manteau ,
& m'ordonna de m'y placer , en me recom-
mandant sur tout de n'avoir pas recours à
la prière. Elle prononça des paroles , &
bien tôt nous fûmes enlevés dans le vague
de l'air. La peur me prit , & je me mis à
invoker tous les Saints. La sorcière voyant
baïsser le manteau , se douta que je priois
tout bas & entra dans une furieuse colère.
Je me tus. Au crépuscule du jour nous des-
cendîmes dans un pays inconnu « Voici ,
» me dit-elle , l'asyle où j'avois promis
» de te conduire. Je t'ai tenu parole & j'en
» exige la récompense », Alors les yeux
étincelans d'amour elle se jeta à mon cou
pour m'embrasser. Je reculai d'horreur.
Outrée de mon procédé , elle se transforma
tout à coup en louve & revint sur moi pour
me dévorer. Dans l'instant je tirai de mon
sein un couteau que je lui enfonçai dans
le corps. Elle tomba mourante , & à me-
sure qu'elle perdoit son sang elle repre-
noit sa première forme. Tout hors de
moi , je m'éloignai quelques pas de ce
cadavre dans l'attente du jour ; mais le
jour ne venoit pas. Une partie de l'année

le Soleil n'éclaire point cette région. Pendant que je réfléchissois sur mon aventure, j'entrevis un homme, & je lui demandai en Italien où j'étois. C'est en Norwege, me répondit-il dans la même langue. Je lui contai ce qui venoit de m'arriver. Vous devez, me dit-il, rendre grâce au ciel de ce qu'il vous a délivré de la puissance de cette enchanteresse. Elle vous auroit fait renoncer à votre Créateur. Cet homme charitable m'offrit une retraite dans sa maison ; mais avant tout, il crut qu'il y auroit de la charité à donner la sépulture au cadavre de cette forcière. Nous nous avançons pour remplir ce devoir, lorsque nous fûmes arrêtés par des hurlemens affreux d'une troupe de loups qui dévoreroient les chairs de cette malheureuse. « Retirons-nous, me dit mon compagnon, & que cet exemple serve à nous faire souvenir qu'il y a au dessus de nous une Puissance qui punit le crime & récompense la vertu ». Cet honnête homme me conta, chemin faisant qu'il étoit Italien ; mais qu'il habitoit la Norwege où il jouissoit d'une fortune brillante noblement acquise dans le commerce

commerce. Je restai chez lui jusqu'au tems des grands jours , c'est-à-dire , jusqu'au retour du Soleil sur l'horison septentrional. Alors je m'embarquai : mais une tempête nous attendoit en pleine mer. Elle engloutit notre navire , & me jeta à demi-mort sur les bords que nous venions de quitter. Le premier objet qui s'offrit à moi , n'étoit guères propre à me rassurer. C'étoit un Barbare pendu à un arbre. Je ne me décourageai cependant pas : l'espérance de me sauver m'inspira un dessein hardi. Je me couvris des vêtemens du pendu , qui étoient de peaux d'animaux , j'enterrai les miens dans le sable , & contrefaisant le sourd & le muet , j'avançai dans le pays. Les Barbares m'entourèrent bientôt ; mais ne pouvant rien tirer de moi , ils donnerent dans le piège & me fournirent toutes les nécessités de la vie. J'appris leur langue en les écoutant , & hier profitant de leur désordre , j'ai passé dans l'Isle de la basse-fosse , où j'ai instruit les prisonniers de cette étonnante révolution. Comme une bonne action n'est jamais sans récompense , vous m'avez reçu sur votre bord , & j'en rends grâces au Ciel.

Le jour suivant nos Navigateurs s'avancèrent vers une autre Isle, qui leur offroit la ressource d'une agréable verdure & de quelques fruits qui pendoient encore aux arbres. Ce fut dans ce second asyle passer, que Périandre pria instamment un des quatre Captifs qui étoient dans sa barque, de faire part de ses aventures à toute la compagnie. Il le fit en ces termes :

Récit de Don Manuel de Soufa-Coutino.

Si j'en crois un songe que j'ai fait la nuit dernière, je n'aurai pas le tems d'être long. Je suis Portugais; je me nomme Don Manuel de Soufa-Coutino. Ma profession est celle des armes. Je devins amoureux de la fille d'un Cavalier, qui devoit un jour posséder de grandes richesses. Je la fis demander en mariage par un de mes parens : son père répondit qu'il falloit encore attendre deux ans, & qu'il n'en disposeroit pas sans ma participation. Cette assurance me charma, & je continuai de rendre à ma maîtresse les soins les plus tendres. Cependant mon Roi jeta les yeux sur moi pour le

commandement d'une place en Afrique; je me rendis à mon poste , toujours plein de mon amour. Au bout de deux ans, je revins à Lisbonne plus passionné que jamais : j'allai chez le père de ma maîtresse , lui rappeler ses engagemens; il fixa notre mariage au Dimanche suivant. Je crus mourir de joie; j'invitai mes parens & mes amis à cette auguste cérémonie, Je fis faire les apprêts les plus magnifiques ; tout respiroit l'ivresse dans laquelle étoit mon cœur. Le jour venu , je conduis ma maîtresse en triomphe, dans une Eglise pompeusement décorée ; elle monte sur un superbe amphithéâtre ; j'y monte après elle , & je pensois m'élever au ciel... O douleur ! La cruelle me prend la main : » Seigneur Ma-
» nuel , me dit-elle , mon père vous a pro-
» mis de ne disposer de moi qu'en votre
» faveur : je vous ai protesté que je n'au-
» rois jamais sur terre d'autre époux que
» vous : je ne fausse point ma parole en
» refusant votre alliance , car je déclare ici
» que c'est à Jesus-Christ que j'engage ma
» foi ». A l'instant elle s'éloigna de moi ,
& je tombai évanoui dans les bras de mes
amis.

En prononçant ces derniers mots , Don Manuel expira , au grand étonnement de toute l'assemblée. On donna la sépulture sur le bord du rivage à cet amant malheureux , & l'on remit à la voile. Au bout de dix jours de navigation , on apperçut une terre élevée , & l'on reconnut bientôt que c'étoit le continent de la Groenlande qu'on dit confiner à l'Amérique. Nos étrangers entrèrent dans le port , où se trouvoient plusieurs vaisseaux ; ils débarquèrent ; & à l'invitation d'un homme du pays , ils prirent leur logement dans une vaste maison. Ils y étoient à peine arrivés , qu'un vaisseau , portant pavillon Anglois , vint jeter l'ancre auprès des barques. On en vit descendre un vénérable vieillard , un jeune homme , & une espèce de forçat enchaîné avec une femme : Ah ! ma fille ! ma chère fille , s'écria le vieillard , dès qu'il apperçut Trasile , (cette interprète dont il a été parlé plus haut) , ma sciencen'est pas vaine ; puisqu'elle m'a fait chercher ici celle que j'ai perdue depuis si long temps. Ah mon père ! répondit Trasile , qui vous amène en des lieux si éloignés de votre patrie ? Eh ! qui pourroit nous y atti-

rer, chère épouse, reprit le jeune homme, si nous n'avions eu l'espoir de te rencontrer? Après les premiers transports de l'amitié, le vieillard & sa suite entrèrent dans la grande maison, & pour satisfaire la curiosité des assistans, le vieillard leur dit :

Histoire de Mauricio.

Je suis d'une famille des plus distinguées des Isles voisines de l'Hibernie, & je m'appelle Mauricio. Un goût particulier me fit donner la plus grande partie de ma jeunesse à l'étude de l'astrologie judiciaire. Vers l'âge de quarante ans, je pris une femme; & de notre union, naquit Trasile. Elle en fut le seul fruit; car mon épouse mourut quelque temps après. Toute ma tendresse se réunit alors sur ma fille; j'employai mes jours à former son éducation. Quand il fut temps de la pourvoir, je jetai les yeux sur ce jeune homme, nommé Ladilas, & ce choix fut agréable à ma fille.

Il faut que vous sachiez, poursuivit Mauricio, que parmi les méchantes coutumes de nos Isles, il en est une qui répugne à la

religion & à l'honneur. Le jour du mariage, les nouveaux époux se rendent dans une maison destinée aux nêces. Là, l'épousée passe dans un appartement richement orné, où elle attend.... Comment pourrai-je le faire entendre sans alarmer la délicatesse des oreilles qui m'écoutent.... Où elle attend, dis-je, tous les parens de son mari.. „ Laissez-moi achever cette malheureuse histoire, ô mon père, dit Trasile en l'interrompant, elle fera toujours présente à ma mémoire „. Le premier qui se présenta à moi, fut le frère même de Ladilas ; son entreprise me révolta. Je me saisis d'une épée ; & en retournant la pointe contre son cœur, je le fis reculer jusques dans la salle, où tout le monde étoit assemblé : „ Avance qui l'ose, m'écriai-je ; cette épée me fera raison de l'iniquité d'une loi si contraire à la vertu ! „ En prononçant ces mots, je me faisois jour au milieu de ces pervers : je gagnai le bord de la mer, & m'élançai dans une barque ; je m'abandonnai à la merci des flots ; des pêcheurs m'accueillirent ; mais ne pouvant convenir entr'eux de celui à qui je resterois, ils me vendirent à

un Pirate , qui m'a lui-même cédée aux barbares , dont j'eusse été la victime , si une esclave plus belle que moi , ne leur avoit paru plus propre à leurs desseins.

La compagnie paroissant desirer d'apprendre quels étoient ces prisonniers enchaînés l'un à l'autre : Cette femme que vous voyez avec moi , dit le forçat , est cette impudique Rosemonde , qui , pour la ruine des mœurs & de l'Etat a été aimée du Roi d'Angleterre ; & celui qui vous parle , reprit la femme , est cet abominable Poète Clodio , qui , par ses satyres , a outragé son Souverain , & causé ma perte , en l'éclairant sur ma conduite. Ce couple scélérat , ajouta Mauricio , doit être abandonné dans une Isle déserte , où pour les punir , on les livrera ensemble à leur perversité (1).

[1] Il paroît que Cervantes avoit ici quelqu'un en vue ; il fait du Poète Clodio le portrait le plus affreux , mais nous ne pouvons y reconnoître aucun Auteur Espagnol , & nous glissons légèrement sur cet article , persuadés que des per-

Il parloit encore, lorsqu'un matelot annonça l'arrivée d'un nouveau vaisseau. C'étoit celui du Prince de Danemarck. Ce Prince descendit à terre, & entra dans la grande maison où étoient tous nos voyageurs ; & son étonnement fut extrême, en reconnoissant Auristelle & Périandre, qu'il croyoit enveloppés dans le carnage des barbares. Son amour reprit de nouvelles forces : mais son respect pour Auristelle, ne lui permit de le faire éclater que par les propos les plus soumis. Périandre fit entendre à Arnalde qu'il étoit impossible que sa sœur répondît à sa flamme avant que de s'acquitter d'un vœu qu'elle avoit fait d'aller à Rome. Arnalde se trouva trop heureux de les y accompagner. Ils convinrent de partir dès le lendemain pour se rendre en Angleterre, de là en France, &

sonnalités ne pourroient pas intéresser nos Lecteurs. Le nom de Rosemonde est celui d'une maîtresse du Roi d'Angleterre, Henri premier. Ses amours avec ce Monarque, forment le sujet d'une histoire intéressante, que nous présenterons dans peu de temps à nos Lecteurs.

ensuite en Italie ; le Prince se chargea également de Rutile, & de la famille d'Antonio & de Mauricio ; il voulut bien même embarquer aussi Clodio & Rosemonde, & promit de s'employer pour obtenir leur pardon auprès du Roi d'Angleterre.

On abandonna le vaisseau Anglois aux autres captifs échappés des mains des barbares, & celui d'Arnalde partit par un vent frais qui dura toute la nuit & le jour suivant. Mais lorsqu'on étoit dans l'espérance de la plus belle navigation, une alarme cruelle & trop bien fondée, vint l'anéantir tout-à-coup. Un matelot sort des écoutilles, l'épouvante peinte sur le visage, & s'écrie, de penser à soi, que le vaisseau étoit percé en deux endroits, & seroit bientôt englouti par les flots. Arnalde aussi-tôt fit amener toutes les voiles ; & ne voyant point de remède au danger qui devenoit à chaque instant plus pressant, il fit jeter l'esquif en mer, y embarqua toutes les femmes, le vieux Mauricio & le jeune Antonio, pour qu'ils fussent conduits vers une côte qui se montrait dans l'éloignement. Après avoir ainsi pourvu à leur sûreté, il s'occupâ de la

fienne, de celle de Périandre, des passagers, & du reste de ses gens, qui s'emparèrent d'une barque qui étoit attachée, & remorquée par le vaisseau : deux soldats y étoient déjà descendus, & parurent pendant un moment vouloir en défendre l'entrée au Prince, & couper la corde, pour se séparer du vaisseau qui s'enfonçoit déjà ; lorsqu'un des deux, dévoré d'un remords violent & subit tire son poignard, le plonge dans le sein de son camarade ; & le tournant contre lui-même, s'écria : Prince, avant que de mourir, je veux te déclarer l'horrible conspiration dont j'ai moi-même été complice ; le traître que je viens de punir, & moi, nous avons entr'ouvert ton navire, dans l'espérance d'enlever Auristelle & Trasile, au milieu du désordre ; notre indigne projet a échoué... A ces mots, il se poignarde, se jette dans les flots, & disparaît.

Cependant, Arnalde & le reste des gens du navire remplissent la barque, & y transportent ce qu'ils peuvent de vivres ; ils cherchent à rejoindre l'esquif, parti quelques heures auparavant ; mais il ne leur est plus possible de l'atteindre. Nous allons

apprendre ce qu'ils devinrent. Ceux qui remplissoient l'esquif, abordèrent presque sans vivres, dans une Isle déserte; leur embarras fut bientôt extrême. La malheureuse Rosemonde succomba sous le poids de son infortune mais l'arrivée d'un vaisseau Anglois, fait enfin renaître l'espérance dans les cœurs. Auristelle & sa compagnie s'y embarquent; & après quelques courses souvent tranquilles, quelquefois orageuses, ils arrivent à la Cour du Roi Policarpe. Ce prince étoit accompagné de ses deux filles, Adalie & Symphorose, lorsque le vaisseau entra dans le port. On ne peut exprimer la joie d'Auristelle, lorsqu'à la descente du vaisseau, elle trouve auprès du Monarque & des Princesses, son cher Périandre & le Prince Arnalde; Ladilas, époux de Trasile, reconnoît avec le même plaisir sa femme & son beau-père; le vieux Antonio, son époux & sa fille, embrassent leur fils & leur frère; Rutile est charmé de revoir ses bienfaiteurs; & Clodio de se retrouver dans sa patrie.

Le Roi Policarpe qui savoit déjà par les premiers arrivés une partie des aventures.

de ses nouveaux hôtes, se fit expliquer le reste, & les reçut tous avec la plus grande bonté. Le vieux Monarque ne tarda pas à devenir amoureux d'Auristelle. Les deux Princesses, ses filles, l'étoient déjà de Périandre & d'Arnalde; heureusement ces amours ne causèrent point d'événemens fâcheux. Le mauvais & méchant Poëte Clodio voulut employer son foible talent à les favoriser; il avoit même quelques projets pour son propre compte: mais ils finirent tragiquement. Une magicienne étant devenue amoureuse du jeune Antonio, chercha à lui persuader de répondre à sa tendresse. Celui-ci en jeune homme, nourri au milieu des Sauvages, ne lui riposta qu'en lui lançant une flèche qui alla percer le Poëte Clodio; la magicienne s'envole; Rutile, témoin de l'aventure, & désolé de voir qu'il y avoit aussi des forciers en Angleterre, prit le parti de se faire Hermite, & on l'envoya dans l'Hermitage qu'avoit autrefois occupé le solitaire Renaud.

Sur ces entrefaites, il vint au Prince Arnalde des nouvelles de Danemarck. Ce

Royaume étoit menacé d'une invasion; le Roi son père le rappelloit pour s'y opposer. Malgré son amour pour Auristelle, il fut obligé de partir. Mauricio, Trasile, sa fille, & Ladilas, son gendre, s'offrirent de le suivre, & il accepta leurs offres.

Periandre, Auristelle & la famille d'Antonio demandèrent avec instances au Roi Policarpe la permission de continuer leur voyage jusqu'à Rome, en traversant l'Espagne. Comme ils alléguoient une promesse solennelle & un vœu sacré, le Monarque Anglois ne put leur refuser un vaisseau, ils s'y embarquèrent & arrivèrent à Lisbonne (1).

(1) C'est ici que commence la seconde partie du Roman, renfermée dans les deux derniers volumes, dont toutes les aventures qui y sont racontées, se passent dans la partie méridionale de l'Europe, & sur-tout en Espagne & en Italie. Ici Cervantes change, pour ainsi dire, tout à fait de style & de ton. Les histoires ne sont plus si merveilleuses; ce sont de simples aventures du genre de celles qui remplissent les Nouvelles de Cervantes: elles peignent les mœurs Espagnoles du seizième siècle, & du commencement du dix-septième. Nous les abrégons pour la plupart, parce qu'elles nous ont paru moins intéressantes que les fictions de la première partie du Roman.

Le Portugal étoit encore alors sous la domination du Roi d'Espagne (1). Nos voyageurs étant débarqué à Lisbonne , y entrèrent comme en triomphe. La singularité de leurs habillemens , & quelque chose de leurs aventures que les Anglois du vaisseau apprirent aux Portugais , excitèrent la curiosité. La foule du peuple qui s'étoit attroupé , les conduisit jusqu'au Palais du Vice-Roi , qui les fit loger commodément. Après avoir séjourné pendant quelque temps dans Lisbonne, ils prirent le chemin de Rome. Comme ils étoient au-delà de Badajos , un homme à cheval & richement habillé , vint implorer leur charité , & les supplia de se charger d'un paquet entouré d'une chaîne d'or de grand prix , & de le remettre à Don Pezarro , ou à Don d'Orellana , tous deux habitans de la ville de Truxillo. L'inconnu ayant remis le dépôt dans les mains d'Auristelle , disparut comme un éclair. Quelle fut la surprise de

(1) Cervantes est mort en 1616 , & la révolution qui mit la Maison de Bragance sur le trône de Portugal , n'est que de 1640. Philippe II s'en étoit emparé en 1580.

nos pèlerins, lorsqu'ils entendirent les cris d'un enfant ? Ils gagnèrent un hameau voisin, en raisonnant sur la singularité de cet événement ; mais ils furent bientôt arrêtés par une nouvelle aventure. Une jeune personne échevelée, à demi-nue, se jeta au milieu d'eux, en poussant mille sanglots : « Honnêtes voyageurs, leur dit-elle, dérobez-moi aux poursuites de mes ennemis ; sauvez une infortunée qui se meurt de besoin & de frayeur ». A peine eut-on le temps de cacher la belle fugitive dans le creux d'un vieux chêne, qu'on vit paroître plusieurs cavaliers qui demandèrent à nos pèlerins s'ils n'avoient point rencontré une Dame & un jeune homme fuyans avec un enfant dans leurs bras ; on leur répondit que non, & ils passèrent outre.

Cependant la nuit étoit déjà tombée. On trouva dans le hameau des secours pour l'enfant & la jeune personne ; sa douleur & sa modestie parurent si intéressantes, que toute la troupe la pria de raconter ses malheurs. « Hélas, dit-elle, il y a trois jours que l'infortunée Féliciane étoit l'admiration de son canton. Tous les

» Seigneurs de cette Province aspiroient à
» toucher mon cœur, un seul y réussit ; il
» m'inspira la passion la plus vive , & j'eus
» la foiblesse de m'engager à lui , sans l'a-
» veu de mon père. Vous avoueraï-je les
» suites de mon erreur ! J'éprouvai bien-
» tôt les signes de la maternité ; ma gros-
» sesse augmentoit tous les jours , & me
» plongeoit dans les plus vives inquié-
» tudes : un jour mon père m'annonce qu'il
» alloit m'unir à un riche cavalier nommé
» Don Diégo. Cette nouvelle est un coup
» de foudre pour moi , je tombe évanouie ,
» mon père court chercher du secours ;
» les cris d'un enfant dont je venois d'ac-
» coucher , me rappellent à la vie ; la
» frayeur me fait oublier mon état , je suis
» dans le jardin où devoit être caché mon
» époux ; je ne le trouve pas ; je me sauve
» par une porte secrète , & croyant tou-
» jours voir mon père à ma poursuite , je
» me suis égarée dans ces campagnes où
» votre compassion vient de me rendre le
» plus grand service : mais j'ose vous en
» demander un second , c'est de m'ad-
» mettre dans votre compagnie ».

Le récit de Féliciane fit verser des larmes aux assistans ; Périandre lui apprit la rencontre qu'ils avoient faite du cavalier , & lui montra l'enfant dont il les avoit chargés. La malheureuse mère n'osa prononcer que c'étoit le sien ; mais quoiqu'il en fut , l'on prit le parti de le confier , avec la chaîne d'or , aux soins d'une bonne femme qui s'engagea à le porter à Truxillo , & à remplir les intentions de l'inconnu.

Après avoir donné à Féliciane le temps de se rétablir , nos voyageurs lui firent prendre un habit de pèlerine , & continuèrent leur chemin. Comme ils passoient près d'un bosquet , un jeune homme percé d'un coup d'épée , vint tomber & mourir à leurs pieds. Saisis d'étonnement , ils firent le tour du bosquet pour découvrir l'auteur de ce meurtre : mais ils se virent bientôt investis par vingt soldats , qui les traînèrent en prison , & les dénoncèrent pour les assassins du jeune homme. L'affaire étoit grave , les indices presque convaincans , & les Juges alloient prononcer leur Arrêt , lorsqu'un Aubergiste reconnut le mort , & déclara que le matin il étoit sorti de chez lui , & lui avoit recommandé de présenter à la jus-

rice un billet cacheté, s'il n'étoit de retour au bout de la semaine. On lut le billet, & on y trouvoit ces mots :

« Je cède aux importunités de Don Soranço mon parent ; je vais l'accompagner dans un petit voyage pour lequel , dit-il , je lui suis absolument nécessaire : mais comme j'ai des raisons de me défier de ses intentions , je déclare dans cet écrit signé de ma main , que si je pérís malheureusement dans ce voyage , il n'en faut accuser que Don Soranço ».

Don Louis de Paraces.

Les Juges ayant pesé toutes les paroles de ce billet, firent mettre en liberté les innocens prisonniers qui se rendirent à Truxillo , où ils apprirent que l'enfant nouveau né avoit été remis entre les mains de ceux à qui l'inconnu l'avoit adressé.

Un jour que nos Pélerins faisoient leurs prières dans la fameuse Eglise de Notre-Dame de Guadalupe , & que Féliciane , dont la voix étoit ravissante , chantoit dévotement un cantique en l'honneur de la Mère de Dieu , quatre étrangers , arrivés par la mélodie , entrèrent dans ce saint

lieu. « C'est la voix de ma fille , s'écria
» l'un ; oui c'est ma sœur , répondit un
» autre , je la reconnois ». A l'instant il
tire son poignard & veut percer Féliciane ;
c'en étoit fait de cette infortunée si nos pé-
lerins n'eussent arrêté le bras de son frère ;
& ne l'eussent fait sortir de l'Eglise. Com-
me ces cruels parens la poursuivoient , on
fut obligé d'appeller à son secours les
Officiers de la Justice , qui la prirent
sous leur protection. Pendant ce tumulte ,
plusieurs cavaliers s'étant informés de la
cause de cette émotion , l'un d'eux s'avan-
ça , & voyant Féliciane & son père , il cou-
rut se jeter aux pieds de ce dernier. « Je suis
» Rosanio , lui dit-il , ma naissance &
» mes biens vous sont connus ; votre fille
» ma choisi pour époux , pardonnez à l'a-
» mour ce qu'il y a d'irrégulier dans notre
» conduite , & daignez approuver une
» union que la mort seul peut rompre ».

Ces paroles fermes & respectueuses ,
les prières des assistans , le souvenir d'un
tendre enfant , tout concourut à émouvoir
le père de Féliciane. Il serra sa fille dans
ses bras , il embrassa son gendre & leur pro-
mit publiquement d'oublier leurs fautes.

Le lendemain Périandre , Auristelle , Antonio & sa famille se remirent en marche ; ils étoient déjà éloignés d'une journée de Talavera , lorsqu'un jeune homme qui passoit à cheval , vint précisément faire la culbutte à quelques pas d'eux : ils le relevèrent , & ne le trouvant point blessé , ils l'aidèrent à monter sur son cheval , & l'invitèrent à cheminer avec eux jusqu'à la ville la plus prochaine. Le Cavalier accepta avec plaisir cette proposition , & leur dit , qu'il remercioit la fortune de l'avoir fait tomber si à propos pour lui procurer une compagnie qui le distrairait de ses chagrins. Il les suivit donc , & le soir , en étant pressé par Auristelle , il leur raconta ainsi ses aventures.

Aventures d'un Polonois.

La Pologne est ma patrie , mais le goût des voyageurs m'en fit sortir de bonne heure. Après plusieurs courses je m'arrêtai à Madrid où j'ai appris l'Espagnol. Un soir que je passois dans une rue détournée , un homme masqué me poussa par méchanceté dans un amas d'ordures : je me re-

tourne furieux, j'attaque cet insolent; & après un assez long combat, je l'étends mort à mes pieds; n'ayant alors d'autre ressource que de fuir, je courus dans vingt rues différentes craignant toujours d'être arrêté; enfin voyant la porte d'un hôtel ouverte, je traversai sans réflexion plusieurs appartemens, & je me trouvai dans une chambre richement ornée, où étoit une Dame qui me demanda en tremblant ce que je cherchois chez elle. Je lui racontai le malheur qui venoit de m'arriver, & j'implorai sa protection. Je vous promets de vous sauver, me dit la Dame, passez derrière la tapisserie de mon lit, vous y verrez une niche où vous pouvez vous placer aisément. D'ailleurs si la justice vient vous chercher ici, je vous réponds que sur ma parole elle n'insistera pas. A peine étois-je dans la niche, qu'un domestique entra dans la chambre en criant: « Ah! Madame, quel
» malheur! votre fils vient d'être tué; on
» ne connoît ni son adversaire, ni le sujet
» de leur querelle; mais on vient de voir
» entrer dans votre hôtel un jeune homme
» tout effaré, sans doute c'est le meurtrier
» de votre fils ». Les sanglots étouffoient

cette mère affligée : quel fut son saisissement lorsqu'on offrit à ses yeux le cadavre de son fils unique. Ah cher enfant , s'écria-t-elle , en versant un torrent de larmes , ton sang me demande vengeance : mais hélas ! l'honneur retient mon bras ; j'ai promis la vie à l'auteur de ta mort. Jugez , ajouta le Polonois , du rôle embarrassant que je jouois alors dans ma niche , & quelle chaude alarme j'eus quand j'entendis les Officiers de la Justice entrer dans la chambre : mais leur recherche fut infructueuse ; ils enlevèrent le corps du mort , & renoncèrent à me trouver. Quand tout le monde fut retiré , la généreuse Dame m'adressa ces paroles : « Qui que tu sois , tu as porté » une atteinte mortelle à mon cœur en » perçant celui de mon fils ; mais je sacrifie mon ressentiment à la parole que je » tai donnée. Sors d'une maison dont tu as » troublé pour toujours le repos ; voilà cent » écus d'or pour t'aider dans ta fuite ». Elle me fit ensuite traverser un grand jardin , & je me trouvai dans la rue.

Madrid ne pouvoit plus être pour moi qu'un séjour de douleur ; je l'abandonnai dès le lendemain , & je passai aux Indes ,

où je suis resté quinze ans, & j'y ai amassé des trésors ; mais enfin de retour en Espagne, j'ai passé par Talavera, & l'amour m'y a retenu. J'y vis une jeune personne, nommée Louise, qui devoit épouser un certain Alonzo ; les premiers regards de cette belle embrasèrent mon cœur, je me suis servi de mes richesses pour éblouir son père & supplanter mon rival. Mais, hélas ! je n'ai pas tardé à m'en repentir. Quinze jours après notre mariage, la perfide a disparu avec son premier amant, & ne m'a laissé que la honte d'avoir si mal adressé mes vœux. Je fais que ma coupable épouse est à Madrid ; malgré les fortes raisons que j'ai pour fuir cette ville, la vengeance m'y rappelle ; & j'en prends le chemin.

Périandre représenta au Polonois que celle qui l'avoit trompé ne méritoit que ses mépris, & lui conseilla de renoncer à une vengeance indigne de lui, & de profiter du reste des biens qu'il avoit acquis aux Indes pour se faire un sort plus heureux. Le lendemain l'étranger avoua à Périandre qu'il avoit fait de sérieuses réflexions sur son état & qu'il alloit regagner sa patrie ; & y mettre à profit les sages conseils qui

lui avoient été donnés. Il prit congé des Pélerins & partit pour le port le plus prochain , dans l'intention de s'embarquer pour la Pologne.

Nos voyageurs étoient déjà entre Tolède & Madrid, lorsque le vieux Antonio leur dit qu'ils n'étoient pas fort éloignés de *Quintana de la Orden* sa patrie. Aussitôt tous consentirent à se détourner pour s'y rendre. Le bon Vieillard y retrouva ses parens, & apprit d'eux qu'il étoit justifié du crime dont il avoit été autrefois accusé, que son ennemi en mourant l'avoit reconnu pour très-innocent, & que son fils s'informoit par-tout de ce qu'il étoit devenu pour réparer l'injustice qui lui avoit été faite; mais que malheureusement il avoit reçu la veille un coup de feu au travers du corps dans une bagarre arrivée entre quelques soldats & les villageois de *Quintana de la Orden*. Antonio alla le visiter, & mena avec lui sa femme, son fils & sa fille. On venoit d'annoncer au malheureux Gentilhomme que sa blessure étoit mortelle; il avoit reçu cette nouvelle avec fermeté, & ayant fait approcher Antonio de son lit : « sur le point, lui dit-il, de rendre mon

mon ame à Dieu. Je veux vous prouver avec quelle sincérité j'ai abjuré mon ancienne haine pour vous & pour votre famille. Je vous demande votre fille Constance en mariage, & je lui donne tout ce que j'ai amassé de bien qui est considérable ; elle perdra son époux presque au même instant qu'elle l'acceptera, mais elle aura comme ma veuve un état & une fortune honnête ». Antonio & sa fille remontrèrent en vain au blessé que ce qu'il proposoit pouvoit se remettre après sa guérison. Non, dit-il, je sens que ma fin approche, & je veux emporter cette consolation au tombeau. Enfin on se prêta à ses desirs ; il n'eut que le temps de les effectuer, & mourut entre les bras de Constance. Nos illustres Pélerins s'arrêtèrent à la Quintana le tems nécessaire pour mettre ordre aux affaires de la veuve, après quoi ils se disposèrent à continuer leur voyage ; & le jeune Antonio & Constance voulurent absolument par dévotion & par reconnoissance, l'achever avec eux.

Dès la première journée de leur voyage, ils rencontrèrent quelques Cavaliers qui conduisoient aux galères plusieurs de ceux

qui avoient occasionné le tumulte dans lequel le mari de Constance avoit été tué ; un de ces malheureux étoit couché & lié dans une charrette où il paroissoit prêt à succomber ; il étoit d'une pâleur & d'une foiblesse extrême : nos Pèlerins en eurent pitié ; Constance le secourut. Il parut se ranimer , & se trouva bientôt en état de continuer la route.

Deux jours après , nos voyageurs arrivèrent dans un bourg du Royaume de Valence , habité par des Moresques ; ce bourg étoit assez près de la mer : nos Pèlerins y furent reçus avec une sorte d'empressement de la part des habitans ; & , l'auberge étant remplie, un vénérable vieillard s'offrit à les loger dans sa maison. Ils acceptèrent ses offres , & le vieillard chargea sa fille de leur en faire les honneurs & de les servir. Cette fille ne put voir Périandre & la belle Auristelle , sans compatir au sort qu'elle savoit leur être préparé. « Aimables étrangers , leur dit-elle à voix basse , votre confiance va vous perdre. Ce vieillard si caressant , que je rougis d'appeller mon père (vous le dirai-je) veut attenter à votre liberté. Seize vaisseaux doivent emmener cette

» nuit tous les habitans de ce bourg, avec
» toutes les richesses assemblées de longue
» main. Fuyez, si vous ne voulez aller
» porter des fers en barbarie (1) où ils vont

(1) Pour faciliter l'intelligence de ce morceau, nous devons apprendre, ou rappeler à nos Lecteurs, un trait important de l'Histoire d'Espagne. Le Roi Ferdinand le Catholique, & la Reine Isabelle, ayant conquis le Royaume de Grenade en 1492, firent entièrement finir la domination des Maures, anciens vainqueurs de l'Espagne; mais ils ne chassèrent pas absolument les Mahométans. Ils se contentèrent de les gêner par des Edits rigoureux. Plusieurs d'entr'eux faisoient semblant d'embrasser le Christianisme : mais de tems à autre, des peuplades entières fuyoient en Barbarie, & reprenoient leur première religion, jusqu'à ce que Philippe III, les accusant de n'être Chrétiens qu'en apparence, acheva de les expulser d'Espagne, plus d'un siècle après leur réduction. Cette expulsion causa le plus grand dommage à la Monarchie Espagnole, & ruina, sur-tout, les campagnes : car les Maures étoient grands cultivateurs. Le toit que la révocation de l'Edit de Nantes a fait à la France, n'est rien en comparaison.

» s'établir. L'Eglise de ce canton vous offre
» un asyle, courez-y sans perdre de temps.
» Le Curé & le Greffier sont de véritables
» Chrétiens : dites-leur que c'est *Rasla* qui
» vous envoie vers eux, & ils vous rece-
» vront ». Cette fille s'exprimoit si naïve-
ment que nos Pèlerins ne purent douter
de la vérité de ce qu'elle disoit. Ils allèrent
chez le Curé qui étoit déjà instruit des
desseins de son infidèle troupeau. Il les
mena dans l'Eglise où ils se barricadèrent
avec le Greffier ; & ils virent du haut de
la tour le départ des Moresques qui , fa-
vorisés par le vent , disparurent bientôt.
Ils laissèrent tout leur village en proie aux
flammes , heureusement elles ne prirent
point à l'Eglise qui étoit isolée. Nos Péle-
rins rendirent à Dieu de grandes actions
de grace. Rien ne manquoit à la joie qu'ils
ressentoient d'être échappés d'un si grand
danger , que le plaisir de revoir leur libé-
ratrice. Ils goûtèrent cette satisfaction.
Rasla parut le lendemain , & leur dit
qu'elle avoit su tromper la vigilance de
son père & s'échapper au milieu du tu-
multe & des flammes.

Après quelques jours de repos , nos
voyageurs se rendirent à Barcelone, dans

le dessein de s'y embarquer pour Gênes : mais en se promenant sur le port , ils furent abordés par une jeune & belle Dame qui venoit d'arriver sur une petite escadre de quatre galères. « Cette Dame les pria » avec de grandes instances de venir loger » chez elle , les assurant qu'elle étoit assez » considérée dans son pays & assez riche » pour leur rendre tous les services qu'ils » pourroient desirer. Nos Pèlerins ne crurent pas devoir refuser ces offres , mais ils parurent dans le plus grand étonnement de cette invitation. Je vais faire cesser votre surprise , leur dit la Dame , lorsqu'ils furent entrés chez elle & un peu reposés ».

Histoire d'Ambrosia.

» Je me nomme Ambrosia : Don Bernardino mon frère est le Commandant des quatre galères qui viennent d'entrer dans ce port. M'étant mariée à son insçu avec le Seigneur Cotarino , & ne pouvant obtenir de mon époux la permission de le suivre à Malte , où le Roi l'envoyoit porter des secours contre les Turcs ; je pris le parti de me déguiser en

» homme, & de m'enrôler dans le premier
» régiment qui partiroit pour servir sous
» ses ordres. En passant par le village de
» Quintana, quelques-uns de nos soldats
» prirent querelle avec les habitans, & un
» homme de considération fut blessé à
» mort dans le tumulte. La Cour, infor-
» mée de ce désordre, fit condamner à la
» rame tous ceux du régiment que l'on
» put arrêter; & je fus enveloppée dans le
» nombre, malgré mon innocence. C'est
» dans ces circonstances que je reçus de
» vous des secours que je n'oublierai
» jamais. Arrivée sur les galères, on vou-
» lut me dépouiller pour me donner
» l'habit de forçat; je tombai évanouie,
» & jamais surprise n'égala la mienne,
» quand, revenant à moi, je me trouvai
» dans les bras de mon frère & de mon
» époux. Celui-ci que les Turcs avoient
» fait prisonnier, avoit été délivré par le
» premier; ils s'étoient liés ensemble de
» l'amitié la plus vive, & me pardon-
» nèrent mes imprudences ».

Nos Pèlerins séjournèrent quelque tems
chez Ambrosia, qui les détourna du dessein
où ils étoient de s'embarquer, en leur
représentant les périls de la mer. Ils adop-

tèrent des avis dont ils connoissoient la sincérité, & se résolurent à traverser le Roussillon, le Languedoc & la Provence, pour se rendre en Italie.

S'étant arrêtés dans une hôtellerie d'une ville de Provence, ils se trouvèrent avec trois Dames charmantes, avec lesquelles ils lièrent connoissance. Pendant le souper Périandre remarqua dans un coin un homme qui, fixant tour-à-tour les trois Dames, sembloit finir un portrait, & qui changeant tout-à-coup d'objet, considéra attentivement Auristelle. Le lendemain il le revoit dans la même position, dessinant Auristelle même. Il s'approcha de lui, & lui fit quelques questions; cet homme lui en fit à son tour sur Auristelle, & lui demanda si elle étoit libre & pouvoit disposer de sa main & de son cœur. Périandre lui répondit ce qu'il jugea à propos, & tira de lui son secret; cet homme avoua qu'il étoit envoyé par un grand Seigneur François (que Cervantes appelle Duc de Nemours) pour rassembler les portraits des plus belles femmes de l'Europe, & rapporter cette précieuse collection à son maître qui vouloit choisir pour épouse celle qu'il jugeroit la plus

aimable ; il ajouta qu'étant parvenu jusqu'en Provence , il avoit d'abord trouvé les trois Dames qui étoient dans l'auberge d'une figure digne d'être présentée à son maître : mais qu'à la vue d'Auristelle , il avoit jugé qu'elle méritoit & obtiendrait la préférence ; après avoir fait cet aveu , le commissionnaire s'échappa fans que Périandre pût savoir ce qu'il étoit devenu.

Nous passons sous silence une aventure très étrange , mais peu intéressante , qui arriva encore à nos voyageurs avant qu'ils entraissent en Italie ; nous omettons de même la rencontre qu'ils firent de cette femme de Talavera , qui avoit épousé le Gentilhomme Polonois , & lui avoit emporté son argent , pour nous arrêter à l'histoire d'une veuve Ecoissoise appelée Ruperte , qu'ils rencontrèrent dans une hôtellerie près de Milan. Le mari de cette Dame avoit été assassiné dans son pays par un Italien , nommé Rublicon. Sa veuve , désolée , s'étoit livrée à une si grande affliction , qu'elle avoit conservé le crâne de son mari dans une boîte d'argent , devant laquelle elle versoit tous les jours un torrent de larmes. Ayant appris que l'assassin étoit retourné dans son pays , elle partit pour l'y

joindre, & venger elle-même la mort de son époux. Par-tout où elle s'arrêtoit, elle faisoit rendre de noir une chambre, & habitoit cette espèce de tombeau, d'où elle ne sortoit que pour continuer sa route. Elle avoit observé cette lugubre cérémonie dans l'auberge où nos Pélerins la rencontrèrent; & ce fut-là qu'elle apprit que Rublicone étoit mort, mais que son fils, nommé Clorian, étoit dans cette auberge même. Aussi tôt, transportée du desir d'accomplir sa vengeance, elle gagne quelqu'un de la maison, & se fait ouvrir la chambre où couchoit le jeune Clorian : elle y entre ayant une lanterne dans une main, & un poignard dans l'autre; elle s'avance jusqu'à son lit, & le regarde, pour mieux assurer ses coups : mais, dit Cervantes, la beauté de cet ennemi fait sur la veuve le même effet que la tête de Méduse; elle hésite, elle tremble, elle soupire, & le poignard lui tombe des mains. Le jeune homme se réveille, & voit le péril qu'il a couru & les charmes de la belle Dame qui vouloit le faire périr. Il se jete à ses pieds : « Que vous ai-je » fait » ? lui dit-il; & saisissant une de ses mains & la baisant; « Pourquoi cette main

charmante vouloit - elle me percer le cœur » ? Ruperte , en s'attendrissant , & sans retirer sa main , lui apprend quel est le motif de sa vengeance. Clorian lui fait sentir qu'il n'est pas coupable du crime de son père ; il l'engage à lui pardonner & à prendre pour lui des sentimens bien opposés à ceux de la haine. Enfin , cette nouvelle marrône d'Esphèse , qui , sans doute , avoit toutes les passions vives , éprouve bientôt des sentimens si différens des premiers , qu'elle fait enterrer la tête de son mari , change son meuble , & se détermine , dès le lendemain , à épouser Clorian.

Nous passerons encore sous silence le détail de ce qui arriva à nos voyageurs dans une hôtellerie , auprès de laquelle étoit un Hermitage de Lombardie , habité par un homme nommé Soldino. Ce saint homme avertit nos voyageurs , que le feu du ciel alloit consumer la maison où ils étoient logés ; il les engagea à se retirer chez lui , & ils n'y furent pas plutôt , que la foudre brûla l'hôtellerie. Cervantes prend cette occasion de faire de longues réflexions morales & chrétiennes , à l'Espagnole , dont nous faisons grace à nos Lecteurs.

En approchant de Lucques , nos voyageurs s'arrêtèrent encore dans une hôtellerie , où ils entendent raconter l'histoire d'une demoiselle Hortense. L'aventure est en elle-même peu intéressante , mais la moraleⁿ en est , que le véritable amour ne va jamais sans jalousie.

C'est dans le même lieu qu'ils rencontrent un jeune Italien , qui parloit très-bien l'Espagnol. Il leur apprend qu'il revient de l'Université de Salamanque , & qu'il est rappelé à Lucques , sa patrie , par le desir d'y revoir la charmante Isabelle Castrucio , qu'il aimoit depuis plusieurs années , & dont il étoit aimé ; mais avec qui ses parens refusoient de l'unir , l'ayant même fait voyager , pour le distraire de cette passion. Un accident arrivé au jeune André Marulle (c'étoit le nom du jeune homme) , le retint quelques jours de plus dans l'hôtellerie , que nos voyageurs quittèrent dès le lendemain , & ils arrivèrent à Lucques le même soir.

Dès le premier jour de leur séjour dans cette ville , ils apprirent qu'une Demoiselle , d'une des principales familles du pays , étoit dans l'état le plus déplorable ; elle étoit , disoit-on , possédée du démon

les Prêtres, les Religieux remplissoient sa maison, & faisoient des exorcismes continuels. On laissoit la liberté à tout le monde d'en être témoins, & leur inutilité constante mettoit le comble à l'affliction de la famille, & de tous les assistans. Périandre eut la curiosité d'aller jouir comme un autre de ce spectacle, s'informa du nom de la possédée, & apprit que c'étoit Isabelle Castrucio. Il comprit aussi tôt que c'étoit l'amour qui faisoit jouer cette scène. Lorsqu'il entra dans l'appartement où elle se jouoit, il y avoit entr'autres deux Sénateurs, dont l'un étoit le père d'Isabelle, & l'autre celui d'André. La patiente prononçoit souvent le nom de Marulle, & celui de Salamanque en Espagne. Périandre comprenoit ce que cela vouloit dire, prit le parti de prévenir le père d'André, & de lui apprendre la prochaine arrivée de son fils. Ensuite s'annonçant comme un homme habile, & qui avoit un empire particulier sur les démons, (ce que son accent & son habit étranger pouvoient aisément faire croire), il s'approcha de la malade, & dit qu'il comprenoit que sa passion étoit l'effet d'un sort qui lui avoit été jeté par un homme nom-

mé André Marulle, qui étudioit actuellement à Salamanque, en Espagne. Il assura que par la force de ses enchantemens, il pouvoit l'attirer promptement jusques dans sa chambre, & l'obliger à faire cesser l'effet de son sortilège. La superstition fit donner quelque confiance à des promesses si singulières; il parut d'ailleurs qu'on ne risquoit rien à les éprouver. Périandre obtint vingt-quatre heures qu'il fit semblant d'employer aux préparatifs de son enchantement; & ayant envoyé secrètement prévenir André, il disposa les choses de manière, que le lendemain cet amant parut comme par un effet de la magie, à l'instant où Isabelle répétoit avec plus de force les noms d'André Marulle, & de Sa'amanque. Le premier mouvement des Sénateurs fut l'indignation contre Marulle qui s'étoit livré en Espagne à l'art diabolique de la sorcellerie. Le Clergé vouloit aller même jusqu'à faire condamner au feu le malheureux amant; mais la belle Isabelle ayant fait connoître à ses parens que les principaux charmes qu'André avoit employés pour la séduire, avoient leur source dans le cœur de l'un & de l'autre, ils s'appaisèrent; & Pé-

riandre acheva de les tranquilliser, en leur découvrant ce qu'il avoit imaginé lui-même pour procurer la satisfaction qu'ils devoient tous ressentir.

En approchant de Rome, nos pèlerins côtoyèrent un bois. Périandre, qui étoit le dernier de la troupe, apperçut, pendu à un arbre, un portrait qui attira sa curiosité. Il représentoit une femme; & bientôt il y reconnut la figure d'Auristelle. Frappé d'étonnement, il réfléchissoit sur cet événement, lorsque des traces de sang répandues sur l'herbe, le conduisirent au fond du bois, où il trouva deux Cavaliers grièvement blessés, & que leurs Ecuyers s'empressoient à panser. Il reconnut l'un pour le Prince Arnalde de Danemarck, & il apprit que l'autre étoit le Duc de Nemours. Le premier, après avoir pacifié ses Etats, n'avoit rien eu de plus pressé que de courir sur les traces d'Auristelle; l'autre en ayant reçu le portrait par son Ecuyer, en étoit devenu passionnément amoureux, & avoit couru la chercher en Italie. Ces deux rivaux s'étoient rencontrés; & le Prince de Danemarck, ayant vu le portrait de sa maîtresse dans les mains du Prince François, en avoit pris

de l'ombrage , & avoit cru devoir l'attaquer : ils s'étoient battus , & mutuellement blessés. Périandre eut le plus grand soin de leur santé , & après les avoir mis en état d'arriver à Rome , il les y suivit de près. Le Prince François , bien informé des aventures d'Auristelle , ou plutôt de Sigismonde , renonça à l'espoir flatteur de la posséder ; & ayant retrouvé auprès d'elle Félice Flore , la plus jolie des trois Dames Provençale , il retourna avec elle en France. Arnalde ne put se détacher de l'idée d'obtenir une Princesse si charmante ; il resta à Rome , où Périandre , ou plutôt Persile , se fit instruire , ainsi que sa Princesse , des vérités de la Religion Chrétienne ; mais quel fut le désespoir du tendre Prince de Tyle , lorsque la Princesse de Frizlande lui déclara qu'instruite & pénétrée de ces vérités , elle vouloit faire vœu de continence , & passer le reste de ses jours dans une clôture religieuse , en refusant également la main du Prince Arnalde & la sienne.

Une si funeste résolution l'avoit jeté dans la plus grande désolation , lorsque se promenant à quelque distance de la ville , il entendit deux hommes sous des arbres ,

qui parloient le langage Norwegien. Il s'en approcha sans affectation, & écouta leur conversation. Il comprit que l'un disoit à l'autre : je suis venu en Italie avec le Roi Maximin de Tyle. Ce Prince étant, il y a environ deux ans, engagé dans une guerre assez éloignée, reçut de la Reine sa mère, le portrait d'une jeune Princesse qui lui étoit destinée, & qui étoit déjà rendue dans ses Etats pour l'épouser. Il en fut enchanté, & revint le plus promptement qu'il lui fut possible, rempli d'une si douce espérance; mais, à son grand regret, il trouva que la Princesse, sa future épouse, s'étoit échappée avec le Prince son frère. Un voyage à Rome avoit été le prétexte de ce départ. Le Roi se détermina aussi-tôt à les y suivre. Déjà il étoit parvenu jusqu'à Naples, & il se disposoit à les joindre à Rome, lorsqu'une maladie cruelle l'a retenu dans la Campanie. Il m'envoie en avant pour prendre des renseignements sur l'arrivée de son frère & de la Princesse; & je ne peux pas manquer de les decouvrir dans le nom des Pèlerins que la dévotion attire dans cette capitale du monde Chrétien.

Perfile instruit de ces faits, courut en

rendre compte à Sigismonde. L'émissaire de Maximin ne tarda pas effectivement à les découvrir ; mais ils apprirent presque aussi tôt que le Roi de Tyle touchoit aux derniers momens de sa vie. Ils se rendirent à Capoue , où la maladie l'avoit retenu. Maximin ne les vit arriver que pour expirer dans leurs bras. Il laissa à son frère son Royaume & la Princesse.

Arnalde qui les avoit suivis , se consola , par l'espérance d'épouser Eusebie , sœur de Sigismonde. Tous trois se rembarquèrent pour les pays septentrionaux. Antonio & Constance retournèrent en Espagne.



SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

Le Roman du Roi Artus , & des Compagnons de la Table Ronde. Paris, 1488 , trois volumes in-folio.

LE LIVRE du Roi Artus ne contient guères que les mêmes faits dont nous avons déjà rendu compte, en extrayant les autres Romans des Chevaliers de la Table Ronde , & de la conquête du Saint-Gréal; mais ils y sont en meilleur ordre. C'est proprement l'histoire de toute la Chevalerie de la Table Ronde , dont Artus fut le fondateur , ou le restaurateur. L'on y trouve les hauts faits d'arme , & les grandes actions des Chevaliers , dont les autres Romans ne parlent pas , ou sur lesquels ils ne sont pas aussi étendus que les Chroniqueurs que nous allons extraire.

Selon toute apparence, ces Chroniqueurs sont les *Sires Ciercs* , ou Officiers Historiens & Anna-listes de cette première Chevalerie du monde. Nous avons parlé d'eux dans l'Extrait du Roman

de Tristan, & dans celui de Lancelot du Lac ; nous savons même leurs noms, & l'on peut conjecturer que c'est ici l'Ouvrage du premier d'entre eux, nommé *Arrodian de Cologne*. On croit qu'il se retira avec Lancelot du Lac dans un même Hermitage, après la terrible défaite où périrent le Roi Artus & la plus grande partie de ses Chevaliers. La preuve que cette chronique ne fut terminée qu'après cette catastrophe, c'est qu'on y voit la fin de presque tous ces héros, indépendamment de l'exposition de ceux de leurs exploits qui leur méritèrent d'être inscrits au rang des plus vaillans Chevaliers de l'Univers, de leurs portraits, & des armes & devises qu'ils portaient dans les tournois.

La naissance d'Artus fut l'effet d'un concours de circonstances singulières, & même merveilleuses. Nous en avons rendu compte en faisant l'extrait du roman de Merlin dans notre volume de Juillet de l'année dernière. On y aura vu comme le Roi Uter Pandragon eut par la protection de Merlin, les faveurs d'une Duchesse de Cornouailles, dont naquit Artus. Cet enfant, toujours protégé par cet enchanteur, parvint, après la mort du Roi

Uter , à monter sur le trône de la Grande-Bretagne : il enleva en présence de l'Archevêque *Brice* une épée , qui par art magique , étoit fortement attachée sur une enclume que personne ne pouvoit venir à bout d'emporter (1). A peine fut-il couronné , qu'il acheva de chasser les Sefnes (ou Saxons) de son Royaume. Mais sa propre famille lui donna bien plus de peine ; il avoit quatre neveux , fils du Roi Loth , & d'une fille de la Duchesse Ygerne , sa mère ; ils s'appelloient *Gauvain* , *Agrevain* , *Galleheries* & *Galleheret*. Ces Princes soutenus par les Rois , le *Ban de Benoît* & *Boors de Gannes* prétendant qu'Artus étoit bâtard , refusèrent long-tems de le reconnoître ; ils vouloient

[1] Artus conserva toute sa vie cette épée merveilleuse & magique, à laquelle rien ne pouvoit résister. Elle avoit un nom , & s'appelloit *Escalibor*. Artus, au moment de sa mort , chargea son Ecuyer de la jeter dans un lac , pour que personne n'eût l'honneur de la posséder après lui.

même lui faire la guerre , & l'attaquer dans un château où il s'étoit retiré ; mais Merlin vint à son secours ; il lui donna une enseigne merveilleuse , sur laquelle on voyoit flotter un dragon , jetant feu & flamme. Artus , sortant du château avec son enseigne qu'il faisoit porter par *Lieux* son sénéchal , mit le feu au camp de ses ennemis , & y jeta une si grande épouvante , qu'il lui fut facile de les mettre en déroute. Ce Prince fit d'ailleurs des exploits si merveilleux , qu'il les remplit d'estime pour lui. Merlin ayant pris ce temps pour les instruire & les convaincre de la naissance d'Artus ; ils le reconnurent pour leur Seigneur Suzerain ; ils s'attachèrent même si fortement à lui , qu'ils furent depuis ses Chevaliers les plus fidèles & les premiers de la Table Ronde. Le Roi *Bande Benoît* fut père du fameux *Lancelot du Lac* & de *Hector de Mare* , son frère , & le Roi *Boors* fut père du Chevalier *Lyonnel*.

Gauvain & ses trois frères se distinguèrent au service d'Artus , qui les aimait d'autant plus que , par une aventure fort singulière , racontée dans le roman de Merlin , il leur donna un frère qui s'ap-

pella *Mordrec* : il en fera parlé dans la suite de cette histoire , puisque ce fut lui qui fut cause de la mort du grand Roi Artus son père.

Artus ayant soumis toute la Grande-Bretagne , & étendu sa souveraineté jusques au-delà de la mer , [puisque *Houel* , Roi de la petite Bretagne , *Claudas* , Roi du Berry , lui rendirent hommage] il joignit le myrte à tous ses lauriers , en donnant l'investiture du Comté de Logres à la belle *Liscanor* , fille du Comte *Sevain* , & en lui donnant le baiser de paix & féalité ; & estreignant les mains de si gente pucelle il se trouva si épris d'elle (dit notre Chroniqueur) , que la nuit en suivante , la Demoiselle engrossa ; & en provint *Lohault* le bon Chevalier , qui depuis fit maintes prouesses au Royaume de Logres.

Cependant Merlin conseilla au Roi d'occuper sa Chevalerie , pour la tenir en haleine , & d'aller secourir *Laodagant* , Roi de *Carmelide* (en Ecosse) , lequel étoit attaqué par le Roi *Ryon*.

Ce Roi *Ryon* étoit un méchant homme & si cruel , qu'il avoit imaginé de se faire un manteau fourré des barbes de tous les Rois qu'il pourroit vaincre ; il avoit cal-

culé avec le Grand-Maître de sa garde-robe, qu'un bon & ample manteau royal, orné de cette fourrure, exigeoit quarante barbes. Il n'avoit encore vaincu que cinq Rois; il comptoit que le Roi Laodagant feroit le sixieme; mais Artus & sa Chevalerie dérangerent bien son calcul: ils le trouvèrent assiégeant le château de Bredignant, dans lequel le malheureux Roi Laodagant, sa femme & sa fille la belle Genièvre étoient enfermés. Le Roi Ryon étoit assisté d'un autre Roi, *Sesne* comme lui, & de plus géant, qui s'appelloit *Robasfre*. Ce fut à lui qu'Artus s'adressa d'abord: il le tua, força son quartier, & entra dans la place. Merlin, par un effet de son art, y arriva aussi-tôt que lui; & le présentant à Laodagant, il lui fit connoître que c'étoit le Roi de la Grande-Bretagne, qu'il étoit à marier, & s'estimeroit heureux d'obtenir la belle Genièvre. Le malheureux Laodagant, enchanté du secours qui lui arrivoit, rendit aussi-tôt hommage à Artus, & lui offrit sa fille; mais Merlin l'arrêtant. „ Il n'est pas „ encore temps, leur dit-il, d'accorder une „ si magnifique récompense, ni de l'ob- „ tenir. Ce n'est qu'à l'amour d'un Héros

„ du premier rang que Genièvre peut ré-
„ pondre : telle est sa destinée. Allez ,
„ Artus , allez encore la mériter. Vengez
„ d'abord le Roi, votre futur beau-père ;
„ accommodez ensuite les différends des
„ Rois vos vassaux ; illustrez-vous par de
„ nouveaux exploits ; mettez à fin de glo-
„ rieuses entreprises , & rendez-vous digne
„ de posséder le cœur de Genièvre , & de
„ relever le premier Ordre de la Chré-
„ tienté „.

Les deux Rois reçurent avec respect les ordres du Prophète. Artus se prépara à faire une vigoureuse sortie, qui fut fatale au Roi Ryon ; il fut si complètement battu , qu'il disparut , & que les Chevaliers qui avoient suivi à cette guerre le Roi de la Grande-Bretagne , n'eurent qu'à achever la défaite des ennemis.

Mais , suivant les oracles de Merlin , ce n'étoit pas encore assez. On apprit bientôt que *Claudas* , Roi du Berry , avoit déclaré la guerre au Roi *Houel* ; Artus fait céder aussi-tôt au desir d'accommoder ses vassaux , l'impatience qu'il avoit d'obtenir Genièvre ; il prend congé d'elle & de son père , retourne en Angleterre , &

& ne s'y arrête que le temps nécessaire pour faire la revue de son armée & l'embarquer. Il arrive dans la petite Bretagne : Claudas y étoit déjà. Ce Roi manquant à la foi qu'il avoit jurée à Artus, s'étoit mis sous la protection des Romains ; mais elle ne lui servit de rien. Artus le vainquit, le poursuivit jusques dans son pays de Berry, qu'il ravagea si bien, qu'il n'y laissa presque aucun édifice, & aucun habitant ; & qu'encore aujourd'hui, dit le Chroniqueur, ce pays paroît désert, pauvre & mal peuplé.

Ces heureux exploits firent juger à Merlin même, qu'Artus pouvoit enfin aspirer à Genièvre, & devenir le Chef de la Chevalerie de la Table Ronde. Ainsi tout se disposa à ces deux grandes fêtes.

Ce fut comme en triomphe qu'Artus partit pour aller épouser Genièvre, à la Cour du Roi Laodagant. La fleur de sa Chevalerie l'y suivit, & fut témoin de son bonheur. Suivant le portrait que le Romancier fait de Genièvre, c'étoit la plus parfaite Princesse de l'univers ; sa taille étoit noble & élégante ; les traits de son visage étoient charmants, son teint blanc,

mais animé , sa bouche vermeille & riante , ses yeux du plus beau bleu du monde , son regard vif , fier , & quelquefois tendre ; son esprit naturellement juste , & d'ailleurs très-cultivé , rendoit plus précieuses les qualités de son cœur , sensible & compatissant , mais capable des sentimens les plus élevés.

Rien ne fut plus superbe que les fêtes qui accompagnèrent les noces d'Artus avec cette admirable Princesse. Comme dans ce temps il n'y avoit jamais de grandes fêtes sans tournoi , on en donna un magnifique , où tous les Chevaliers de l'Europe , furent invités. Artus , lui-même y combattit contre *tous venans*. Le second jour , un Chevalier qui avoit la visière du casque baissée , se présenta avec une contenance féroce & hardie ; & défiant tous les souterrains , demanda à combattre. Artus l'attaqua aussi-tôt ; & à la troisième passe , il le désarçonna , & lui fit mordre la poussière. Le Chevalier inconnu s'étant relevé , tira son épée ; & il se fit entre Artus & lui , un combat à outrance ; mais un coup de la redoutable *Escalibor* fit bientôt perdre la vie à l'inconnu. En le dépouillant , on

reconnut que c'étoit le cruel Roi Ryon. Honteux & désolé de sa première défaite, il avoit erré quelque temps. Enfin, ayant entendu parler du tournoi que l'on célébroit à Carmelide, il avoit cru trouver une occasion de réparer sa première défaite, & il y perdit la vie. Il portoit encore sur sa cuirasse ce fatal manteau, à moitié fourré des dépouilles des Rois qu'il avoit vaincus. Le Roi Laodagant décida qu'on refuseroit à ce barbare les honneurs de la sépulture, mais qu'on les accorderoit au reste des malheureux Princes qui avoient été les victimes de sa cruauté.

Peu avant qu'Artus partit pour ramener Genièvre dans ses Etats, il arriva une aventure à laquelle on fit pour le moment peu d'attention, mais qui causa dans la suite de grands troubles. Il y avoit, dans la ville de Carmelide, une fille charmante, & qui, pour la figure avoit une extrême ressemblance avec la Reine Genièvre. Quelques Seigneurs, jaloux du bonheur d'Artus, conspirèrent pour substituer cette fille à la véritable Genièvre, qu'ils avoient dessein d'enlever. Leurs mesures étoient assez bien prises; mais la vigilance & la

science profonde de Merlin en prévirent l'effet. Les Conspirateurs s'enfuirent, & les nouveaux époux partirent avec promesse de trouver, en arrivant en Angleterre, la fameuse Table Ronde que l'Enchanteur, par le pouvoir de son art, y avoit fait transporter. Nous renvoyons encore au Roman de Merlin, pour savoir ce que c'étoit que cette Table mystérieuse, où nul n'étoit admis, qu'il ne fût digne d'être compté parmi les plus vaillans Chevaliers du monde. Nous avons parlé de la place qui s'y trouvoit réservée pour le Conquérant du Saint-Gréal. Le Roi Lao-dagant n'avoit eu cette Table qu'en dépôt après la mort d'Uter Sandragon, père d'Artus; c'étoit à celui-ci qu'étoit réservé l'honneur inestimable de former un ordre de Chevaliers qui avoient droit de siéger à cette Table. Merlin lui même dicta les loix & les réglemens de cette glorieuse société. Il fut ordonné que nul n'y seroit admis qu'il n'eût donné des preuves de force & de vaillance si extraordinaires, qu'elles nous paroissent aujourd'hui incroyables, quoiqu'il se soit trouvé du temps d'Artus cinquante Chevaliers qui

y aient satisfait. Il falloit avoir assisté à plusieurs batailles, à un plus grand nombre de joûtes , & à quelques combats à outrance , & en être sorti toujours victorieux. Il falloit avoir porté toujours honneur & respect , & quelquefois amour aux Dames. Les Chevaliers une fois admis dans l'Ordre, pouvoient continuer de combattre l'un contre l'autre à la lance, pour éprouver leurs forces ; mais le combat à outrance ou à fer émoulu ne leur étoit permis que contre les ennemis , & ceux qui étoient étrangers à l'Ordre. C'étoit une faute capitale que de vouloir ravir à un autre Chevalier sa Dame. Il ne leur étoit pas plus permis d'obtenir un don de merci d'une jeune Pucelle, malgré elle , pourvu toutefois que la résistance fut sérieuse. Les Chevaliers ne pouvoient refuser un don aux Dames qui le leur demandoient ; ils étoient obligés de satisfaire à leur requête, & de s'engager à tels secours, combat, conquête & entreprise qui leur étoit prescrit , sur-tout s'il s'agissoit de sauver l'honneur des Dames & Demoiselles. Enfin cet honneur leur étoit si fort recommandé, que la loi de discrétion & de silence sur

les faveurs & bontés des Dames étoit sacrée pour les Chevaliers de la Table Ronde ; & le mensonge qui eût déshonoré un Chevalier dans toute autre occasion , leur étoit permis pour ce cas seulement *.

On juge bien que l'empressement d'être admis dans un si bel ordre fut extrême : les places furent briguées par tout ce qu'il y avoit de grands personnages dans le monde ; & comme on ne pouvoit y être reçu sans rendre une sorte d'hommage au grand Artus , qui en étoit le Chef & le Souverain , bientôt la terre entière parut se soumettre à lui. Les Rois d'Ecosse & d'Irlande , ceux de Norwege , & de Danemarck , les Princes & Seigneurs de l'Armorique & de la Gaule , qui pendant un temps avoient reconnu l'Empire des Romains , ceux qui étoient soumis à Phara-

* Merlin , après avoir présidé à un si bel établissement , voyant la gloire d'Artus assurée , se retira dans une forêt , où il se laissa enchanter , & se contenta de rendre , du fond de sa grotte , des Oracles , qui ont été recueillis sous le titre de ses Prophéties.

mond, Roi des Gaules, tous vinrent aux pieds d'Artus. Il y vint même dans un vaisseau richement orné un Chevalier inconnu, qui parut si redoutable dans les Tournois, qui se renouvelloient souvent à la Cour d'Artus, & qui étoit d'ailleurs si courtois envers les Dames, si noble & grand dans ses procédés, qu'on ne pût lui refuser de l'admettre à la Table Ronde, quoiqu'il cachât soigneusement son nom & son pays; il déposa seulement entre les mains des Sires-Clercs, un billet cacheté & son écu voilé, & jura sur son épée que ce billet renfermoit le secret de son nom, ajoutant qu'on pouvoit l'ouvrir après son départ. Ayant salué profondément le Roi Artus, s'étant agenouillé devant la Reine Genièvre, & lui ayant baisé respectueusement la main, l'inconnu partit; & quand il se fut éloigné, on apprit par le billet que c'étoit le Roi Pharamond, Souverain des Francs & Conquérant des Gaules.

La gloire de la Table Ronde étoit à son comble. Les fils des premiers Chevaliers s'étoient déjà trouvés dignes de succéder à leurs pères. Lancelot du Lac avoit pris la place de son père le Roi Ban de Benoît.

Le beau & brave Tristan de Léonnois avoit succédé à son illustre père Méliadus. Perceval le Gallois commençoit à se faire connoître par des faits d'arme qui le justifioient parfaitement d'un soupçon que la trop grande pureté de ses mœurs avoit laissé tomber sur lui.

Artus avoit conçu le dessein de faire la conquête du Saint Gréal. Cette précieuse relique ne pouvoit être enlevée, suivant les Oracles, que par un Chevalier qui eût toute sa vie gardé sa virginité. Entre tous les braves de la Cour d'Artus, Perceval se trouva seul avoir cet avantage. On le mit à la tête de l'entreprise, il y réussit. Le détail de cette fameuse conquête, est le sujet de deux Ouvrages dont nous avons rendu compte dans nos volumes précédens, sous le titre de la conquête du Saint-Gréal, & du Roman de Perceval le Gallois.

Mais pendant qu'une partie des Chevaliers s'occupoit de cette expédition, le reste éprouvoit les plus vives inquiétudes. Artus les ressentait lui même. Il avoit reçu une lettre signée Genièvre, fille du Roi Laodagan. Celle qui l'avoit signée s'annonçoit pour être la véritable Princesse de

Carmelide , & soutenoit qu'on lui avoit substitué une fausse Genièvre. (Le Lecteur se rappellera , sans doute , que ce ne pouvoit être que cette fille qu'on avoit voulu mettre à la place de la Reine dans le tems de son mariage.) Ce qu'il y a de terrible , & qui peut faire faire les plus cruelles réflexions , c'est que le grand Roi Artus ajouta foi lui-même pendant un temps à cette imposture. Il accueillit la fausse Genièvre ; il soupçonna la véritable , & la confina dans un château, où elle eut besoin de toute la valeur , la fermeté & le zèle de Lancelot du Lac , pour se faire reconnoître pour ce qu'elle étoit. (L'on peut voir le détail de toute cette intéressante Histoire dans le Roman de *Lancelot du Lac*) Enfin la belle & véritable *Genièvre* fut justifiée ; la rendre reconnoissance qu'elle en conserva pour le preux *Lancelot* , est connue de toute la terre : mais le brave Chevalier se garda bien de manquer (en s'en vantant) au profond secret prescrit par le dernier article des loix de la Chevalerie de la Table Ronde. L'on reconnut que la fausse Genièvre étoit la fille du Sénéchal du Roi *Laodagant*. *Lancelot* vainquit un

Chevalier Felon, nommé *Berthelac*, qui la protégeoit injustement ; en vain la Fée Morgante avoit-elle enfermé Lancelot dans la fatale tour où commandoit l'indigne Chevalier *Larados*, il en sortit triomphant, acheva de rétablir Genièvre sur son trône, & la paix dans la Cour du Roi Artus.

On y passoit des jours heureux, lorsque *Mordret*, fils d'Artus, mais malheureusement fruit d'un moment d'erreur de ce grand Roi & de la belle Reine d'Orcanie, s'élevoit pour la perte du plus grand Monarque & de la première Chevalerie de l'Univers. Le Roi Loth mourut ; & quoique Gauvain, son fils aîné, & ses deux frères, eussent le plus grand droit à la Couronne, l'indigne Mordret s'avisa de la leur disputer. Artus soutint les droits de ses neveux, contre cet indigne fils, qui avoit trouvé moyen de rassembler sous ses drapeaux tous ceux qui manquant des qualités estimables que l'on exigeoit des Chevaliers de la Table Ronde, n'avoient pu entrer dans cet Ordre illustre. Une partie de ces Chevaliers étoit encore occupée avec Perceval à la conquête du Saint-Gréal. Le

reste se défendit avec une valeur digne de leurs noms , de leurs exploits & de leur Ordre. Mais hélas ! après des combats inouis , des actions incroyables , des efforts de constance vraiment inimitables , par un de ces coups du Ciel qu'on ne peut qu'adorer sans les concevoir , Artus & sa Chevalerie succombèrent. Les Sarrafins qui soutenoient Mordret , parvinrent jusqu'au corps que commandoit le Roi Artus. Ce grand Monarque lui-même fut accablé par le nombre & blessé mortellement. Son fidèle Ecuyer *Goisled* , après l'avoir vu expirer , emporta sa bonne épée *Fscalibor* , & la jeta dans un Lac d'où elle n'est jamais sortie. *Bilomberis* , *Lyonnel* & tant d'autres périrent dans l'horrible carnage qui s'en suivit.

Cependant *Lancelot du Lac* , qui s'étoit attaché au bataillon où *Mordret* étoit en personne , l'avoit fait fuir , & l'avoit poursuivi jusques sur les bords de la mer ; l'ayant atteint , il lui avoit plongé son épée dans le cœur ; & après avoir exterminé toute la troupe de ce perfide , il revenoit triomphant vers les terres d'Artus ; lorsqu'il apprit avec horreur & étonne-

ment la perte de son Souverain. Dans son désespoir, il ne put qu'achever de détruire l'armée de l'indigne vainqueur. Il prit soin de faire donner la sépulture la plus honorable au Monarque, & à ses Chevaliers. Enfin il mit en possession du Royaume le Prince Constantin, le plus proche héritier d'Artus, & celui à qui il avoit laissé sa Couronne.

Si la belle Reine Genievre eût voulu rester dans le monde, & sur le trône, il n'est pas douteux que Lancelot ne l'y eût placée, & ne l'eût partagé avec elle : mais cette Princesse s'étoit renfermée dans un Cloître; & le parti qu'elle prit fut une loi pour son tendre & illustre Chevalier. Il se retira dans un hermitage; & son frère Hector des Mares, qui l'avoit aidé à vaincre Mordret, partagea sa pieuse résolution.

Perceval le Gallois, Conquérant du Saint-Gréal, revenant honoré d'une si illustre & si sainte conquête, prit peu de temps après, le même parti.

Arrodian Sire Clerc, Chancelier & Historiographe de la Table Ronde, leur survécut, & laissa les registres dont nous

allons encore extraire, du moins, les armes & les devises des Chevaliers dont nous avons déjà raconté les hauts faits. Nous y joindrons quelques notions abrégées sur les principaux de ceux dont nous n'avons pas eu encore occasion de parler.

Les Chevaliers de la Table-Ronde ne portoient aucune marque extérieure de leur Ordre. La gloire de leurs fameux exploits les faisoit assez connoître. D'ailleurs chacun d'eux avoit un écu & une devise qui leur étoient propres. En rapportant ces dernières, nous rendrons intelligibles les mots Gaulois de l'original.

I.

Le Roi Artus portoit en ses armes treize couronnes d'or, & sa devise étoit *moult de couronnes, plus de vertus.*

II.

L'illustre Lancelot du Lac portoit les mêmes armes que le Roi Ban de Benoît son père. C'étoit six bandes d'or & d'azur. Le mot de la devise étoit : *haut en naissance, en vaillance, en amour.*

I I I.

Hector des Mares , frère de Lancelot , portoit une étoile d'or au milieu de ses bandes , avec ces mots : *pour être heureux , un bel astre suffit.*

I V.

Le brave Lyonnell , leur cousin , fils du Roi Boors de Gannes , portoit également des bandes chargées d'étoiles. Sa devise étoit : *il est au Ciel plus d'un astre.* Ce qui sembloit signifier que peu semblable à Hector , il honoroit plus d'une Dame , & faisoit hommage de son cœur à plus d'une belle.

V.

L'illustre Gauvain d'Orcanie , fils aîné du Roi Loth , & neveu d'Artus , avoit sur son écu un aigle d'or à deux têtes , avec ces mots : *au plus haut l'aigle.*

V I.

Son second frère , Agrevain , avoit le même aigle fixant un soleil , avec ces mots : *rien ne m'étonne.*

VII.

Le troisième frère , Galheric , avoit encore le même aigle , armé de foudres , avec ces mots : *c'est à lui de les lancer.*

VIII.

Le quatrième frère , Galheret , portoit de pourpre à l'aigle d'or , à deux têtes , traversé d'une bande de gueule (c'est-à-dire , rouge) sa devise étoit *l'aigle arrêté n'en est que plus terrible.*

IX.

Le grand Roi Meliadus , portoit un écu plein de sinople (verd) ; & comme cette couleur est celle de l'espérance , sa devise étoit : *tout y viendra.*

X.

Tristan de Leonnois , son illustre fils ; avoit aussi son écu de sinople , & il étoit à double face. Sur l'un des deux étoit représenté un lion de gueule avec ces mots : *force au lion* Sur l'autre , on voyoit ce même lion sans griffes & sans dents , avec cette devise : *désarmé par l'amour.*

X I.

Bléomberis de Gannes , portoit des bandes chargées de croissants , avec ces mots : *la gloire en croissant*. Ce qui sembloit vouloir dire que sa gloire alloit toujours en augmentant.

X I I.

Greux , le Sénéchal du grand Roi Artus , avoit pour armes deux aîles détachées , sur un fond de pourpre ; & sa devise étoit : *prêt à voler pour mon Maître & pour ma Dâme*.

X I I I.

Baudoïer , Connétable du même Roi , portoit un gonfalon, ou enseigne de gueule sur un fond d'or , avec ces mots : *à moi la victoire*.

X I V.

Le Chevalier Segurades portoit d'or à un rocher de sable avec ces mots : *ferme au combat , constant en amour*.

X V.

Le brave Chevalier Sacremor , portoit pour armes un foudre , & pour devise son *nom*.

X V I.

Giron le Courtois , portoit d'or plein ; avec cette devise : *tout en est de grand prix* *.

X V I I.

Galehaut le Blanc , fils d'Artus, portoit d'or à un dragon de sinople aux yeux de gueule, avec ces mots : *vaillant & veillant*.

X V I I I.

Le Roi Carados , portoit de pourpre ; à trois couronnes d'argent. C'étoit un Chevalier brave , galant , & qui amusoit fort

* L'Histoire de cet illustre Chevalier de la Table-Ronde , est très-intéressante ; il en existe un volume à part , dont nous nous proposons de donner incessamment l'extrait.

les Dames ; sa devise faisoit illusion à ces trois genres de mérite : *de vaillance , d'amour & de plaisir.*

X I X.

Le Laid Hardi , étoit un brave Chevalier dont la figure n'étoit rien moins qu'agréable : il portoit pour armes , d'or au cœur de gueule , & sa devise étoit : *c'est dans le cœur qu'est amour & vaillance.*

X X.

Le Morhoult d'Irlande , qui fut vaincu par Tristan de Léonnois , comme on le peut voir dans l'Histoire de ce dernier , étoit cependant un brave Chevalier ; il portoit pour armes un lion de gueule au champ d'argent, avec ces mots . *mon lion n'en craint aucun autre.*

X X I.

Le grand Roi Pharamond , portoit d'azur à trois fleurs-de-lys d'or , & pour devise : *que de beaux fruits de ces fleurs doivent naître !*

X X I I.

Palamèdes de Listenois , porroit sur son écu un lion au milieu d'un champ semé d'étoiles , avec ces mots : *la valeur soumet les astres.*

X X I I I.

L'ingrat Mordret d'Orcanie, avoit pour armes l'aigle à deux têtes que portoient aussi ses frères ; mais il en avoit chargé les têtes de deux couronnes , & avoit pris pour devise : *l'aigle même n'est rien , s'il n'est pas couronné.*

X X I V.

Gyrfler, Ecuyer du grand Roi Artus ; avoit pour armes un champ d'or semé de chardons de sable , avec ces mots : *rien ne me pique hors la gloire & mon Roi.*

X X V.

Dinadant Destrangonne , qui étoit un Chevalier fier , vaillant & aimable, *gabeur & bien disant* , ami & confident de Tristan de Léonnois , porroit de sable à l'épervier d'argent , avec ces mots : *je vole où le plaisir m'appelle.*

X X V I.

Brandelis avoit peinte sur son écu , sur un fond d'azur , une épée dont la lame étoit d'argent , & la poignée d'or , avec ces mots : *je pare , je brille , je frappe.*

X X V I I.

Amand *le bel Jouëteur* , portoit un écu d'or plein , avec les lettres initiales de son nom & de son surnom , & ces mots , *en amour comme en gloire.*

X X V I I I.

Breüs sans pitié , avoit pour armes une flèche sur son arc prête à partir , avec ces mots : *sans arrêt.* Effectivement il étoit brave Chevalier , même téméraire , & peu respectueux envers les Dames , & indiscret , ce qui lui eût fait perdre sa place en la Noble Chevalerie , si sa mort n'eût prévenu cet affront.

X X I X.

Perceval le Gallois fut , par sa pureté , trouvé digne de mettre à fin la conquête

du Saint-Gréal ; & revint ensuite dans la Grande-Bretagne ; mais apprenant la défaite du Roi Artus & de ses compagnons , il se retira avec la sainte Relique dans un Couvent , où il vécut & mourut dans la piété & la pénitence. A sa mort , le Saint-Gréal disparut, *oncques depuis, dit la chronique, Chevalier semblable, ni pareille relique n'ont été vus dans la Grande-Bretagne.*

Il portoit pour armes un lion d'argent herminé, sur un fond d'or, & pour devise : *fort comme lion, blanc comme hermine.*

X X X.

Houel, Duc de la Petite-Bretagne, portoit d'hermine plein, avec cette devise, en langue Celtique, que l'on parloit, & que l'on parle encore en Basse-Bretagne : *seel pobl, regardez peuple.* Pour montrer que ses actions étoient si honorables, qu'il pouvoit sans rougir les présenter à l'Univers.

X X X I.

Son Sénéchal Kercado Mòlac, avoit aussi mérité d'être admis parmi les Chevaliers de la Table-Ronde. Il portoit de gueule à

sept macles * d'or avec ces mots en Bas-Breton : *gric à Molac* , *silence à Molac* ; pour dire qu'il pouvoit imposer silence & respect à tout le monde.

XXXII.

Enfin , le Chroniqueur Arodian de Cologne , qui étoit aussi Chevalier , & avoit vu les combats de près pour les mieux décrire , portoit pour armes de sable au coq d'argent crêté ; becqué , & éperonné d'or ; & sa devise étoit , *il a plumes , bec & oncles*.

* Mac'e est une pièce de blazon , sorte de fusseau ou de losange percé à jour dans le milieu.



TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

*Les Exilés de la Cour d'Auguste , extrait
d'un livre des Exilés de Madame de Ville-
dieu , auxquels on a joint une partie des
Amours de Tibule , de Catule , de Pro-
perce , & d'Horace.*

IL n'y avoit guères plus de trente ans
que les proscriptions & les guerres civiles
avoient cessé dans Rome ; & déjà on y
avoit si bien oublié ses malheurs publics ,
que tout y respiroit le goût du plaisir , des
arts , & de la magnificence. Le peuple
Romain , las d'avoir combattu si long-
temps pour conserver sa liberté , ou plutôt
pour la perdre , sembloit se reposer tran-
quillement à l'ombre du Trône de son nou-
veau Maître ; heureux de ce qu'Auguste
vouloit bien exercer avec douceur le pou-
voir absolu , & rendre aimable un Em-
pire qu'il avoit acquis par tant de meur-
tres & de carnage.

Rome étoit devenue un séjour si délicieux , que l'exil de cette capitale du monde , paroissoit un supplice plus cruel que la mort même. Ovide , ce Poëte aimable , éprouva ce triste sort , & il étoit fait , plus qu'un autre , pour en sentir toute l'amertume. Né Citoyen & Chevalier Romain , par conséquent d'une famille honnête , mais qui n'avoit été illustrée par aucune grande Magistrature , ni par aucun emploi Militaire , avec une fortune seulement médiocre , son esprit , ses talens , ses grâces , l'avoient mis à la Cour d'Auguste sur le pied de ceux qu'on se faisoit le plus d'honneur de connoître & de fréquenter. Les Favoris de l'Empereur , & ce prince lui-même , l'avoient attiré dans leur société ; il les charmoit par sa conversation pleine de vivacité , de gaieté , de galanterie ; & la lecture de ses vers achevoit de lui gagner les cœurs.

Ses Elégies adressées à des beautés peut-être imaginaires , furent soupçonnées d'avoir pour objet ce qu'il y avoit de plus illustre dans Rome , la fille d'Auguste même. Son *Art d'aimer* parut l'Ouvrage du plus grand maître dans la science qu'il vouloit

vouloit enseigner : on le crut inspiré par Julie.

L'amour d'un Poëte , & sur-tout d'un bon Poëte , a nécessairement cet inconvénient , qu'il s'annonce avec un éclat plus favorable à la réputation de l'amant , qu'à la gloire de l'objet aimé. Auguste qui , en grand politique , pouvoit avoir quelque indulgence pour les foibleesses de sa fille , & qui sçavoit qu'en les dissimulant , il engageroit une Cour servile à paroître les ignorer , sentoît , cependant , qu'il devoit empêcher qu'elles ne passassent à la postérité avec la renommée du Poëte , & il crut prévenir ce danger en l'écartant & le punissant ; mais il fit le malheur d'Ovide , sans empêcher ce qu'il avoit à craindre pour Julie & pour sa propre gloire.

Ovide partit pour *Tomes* en Sarmatie , séjour affreux , où le soleil est caché pendant la plus grande partie de l'année , où l'on n'est entouré que de Barbares , & où l'on ne pouvoit recevoir que de loin en loin des nouvelles de la capitale du monde.

Il laissa à Rome une femme & une fille ; & nous apprenons , par les regrets

d'Ovide même, qu'elles succombèrent bientôt à la douleur d'avoir perdu leur époux & leur père. Il ignoroit encore ce nouveau malheur, lorsque cherchant quelque adoucissement à sa situation, il envoyoit à Rome ces Epîtres chagrines, qui ornent dix Livres, dont six composés de plusieurs Elégies, sont sous le nom de *tristes*, & quatre écrites du lieu de son exil, sur les bords du Pont-Euxin; son désespoir y est peint avec les couleurs les plus vraies & les plus touchantes. Elles parvenoient dans la capitale du monde; on les y lisoit avec plaisir; elles passaient de main en main dans la société; on pleuroit en les entendant réciter; mais le sort de l'Auteur n'en étoit pas adouci. Il ignoroit même les applaudissemens que recevoient ces nouveaux ouvrages; le peuple & le sénat ne pouvoient rien faire pour lui; ce même Auguste, qui n'étant encore qu'Octave, avoit sacrifié Cicéron à la passion d'Antoine & de Fulvie, n'étoit pas, malgré son goût pour les lettres, disposé à plaindre le sort d'un bel esprit exilé. Il étoit défendu d'écrire aux bannis. Leurs parens pouvoient seulement saisir les occasions

favorables pour leur donner de leurs nouvelles. Le malheureux Ovide n'en avoir reçu aucune de la respectable Terentilla, son épouse, ni de sa chère Publiola, unique fruit de leur mariage. C'en étoit assez pour présager leur malheureux sort.

Il avoit déjà passé une année entière dans l'exil, l'abandon, & l'inquiétude; lorsqu'un jour se promenant sur les bords de la mer, il voit arriver un homme qu'il reconnoît à son habit militaire, pour un soldat Romain: s'en étant approché, quoi, c'est vous, Lentulus, s'écrie-t-il! Oui, mon cher Ovide, c'est moi; puisque le sort me poursuit & m'oblige à m'exiler moi-même loin de Rome, notre ancienne amitié ne me permet pas de chercher d'asyle ailleurs que dans les lieux que vous habitez; rentrons dans la ville de Tumes, vous y verrez bientôt arriver ce que j'ai de plus cher au monde; c'est une famille nouvelle, qui vient chercher dans vos bras quelque consolation, & s'il est possible, vous en apporter à vous-même.

Ovide, après avoir mille fois embrassé son ancien ami, reprit avec lui, le chemin de la ville, & s'empressa à faire pré-

parer des logemens aussi commodes que le pays pouvoit le permettre, pour deux femmes aimables & un jeune homme, qui arrivèrent le soir même, escortés de quelques esclaves. Comme ils avoient fait de longues journées dans des pays déserts & dénués de toutes commodités, Ovide ne s'occupa, le premier jour, que de leur repos; mais le lendemain, l'intérêt encore plus que la curiosité, lui fit demander à Lentulus d'où il venoit, & quelles étoient les trois personnes qu'il amenoit avec lui. Lentulus satisfait à cette question en ces termes.

Histoire de Lentulus.

Je ne peux vous donner de nouvelles de Rome, ni récentes, ni certaines; il y a plus de deux ans que j'en suis éloigné, & je n'ai point quitté l'armée depuis le moment où vous m'avez vu partir pour aller la commander contre les Gètes. Les succès de ma première campagne, m'avoient fait espérer de terminer plus promptement cette guerre; j'avois gagné sur les Barbares deux batailles rangées,

& je les avois repoussés du centre de la Germanie, où ils avoient osé s'avancer jusqu'au-delà de la Vistule, que je les avois contraint de repasser. J'avois pris mes quartiers d'hiver sur les bords de l'Elbe ; mais les Barbares ayant ramené de nouveaux combattans du fond des forêts où ils s'étoient retirés, & profitant de la rigueur des frimats pour traverser les lacs & les rivières, reparurent bientôt auprès de nous : il fallut faire de nouveaux efforts pour les repousser ; & j'eus besoin de toute mon activité & de mon expérience dans l'art militaire, pour y réussir. J'écrivis à Rome pour y demander un renfort de troupes & de nouvelles instructions à l'Empereur. Ce que j'en reçus d'abord, fut un ordre de traiter les Gètes avec la plus grande sévérité, & de leur en imposer, en faisant impitoyablement massacrer tous ceux de ces Barbares qu'on pourroit prendre, & en envoyant à Rome, enchaînés, ceux de leurs chefs que l'on feroit prisonniers. César les destinoit, me disoit-on, à les faire servir de Gladiateurs dans les spectacles cruels qu'il donne souvent au peuple Romain. Quelque ré-

pugnant à l'humanité que me parut cet ordre, je me crus obligé de l'exécuter ; & déjà quelques-uns des principaux d'entre les Gètes , alloient subir le sort cruel qui leur étoit préparé , lorsqu'un jeune Barbare , d'une figure charmante , s'introduisit jusques dans ma tente , & s'approcha de moi ; il avoit déjà le poignard levé sur mon sein , lorsque mes Officiers arrêterent son bras. Ils étoient prêts à le massacrer ; mais j'empêchai cette exécution : » que t'ai-je fait , dis-je à ce jeune
» homme , pour vouloir ainsi m'assassiner ?
» Quelle haine particulière me portes-tu ,
» toi dont la physionomie si douce & si
» touchante , semble peu faite pour la
» haine ou pour la vengeance ? ... Peux-tu
» me le demander , me répondit-il , cruel
» auteur , ou vil exécuteur des ordres donnés contre mes compatriotes ? Tu fais
» périr les uns , tu condamnes les plus
» nobles d'entre-nous à amuser ce peuple
» féroce , qu'ils ont fait plus d'une fois
» trembler. Mon frère est du nombre de
» ces malheureux. Il est le plus vaillant
» des Gètes , mais son père étoit un des
» plus braves & des plus nobles des Ro-

„ mains ». Ces paroles me portèrent à
faire des réflexions. Je fis conduire le
jeune prisonnier dans une tente, où il
fut gardé avec une précaution sans rudesse ;
j'allai l'y interroger moi-même. J'eus
bientôt lieu de soupçonner que c'étoit
une femme qui avoit voulu m'ôter la vie ;
& mon cœur qui commençoit à s'inté-
resser à elle , trouva des charmes dans
l'aveu qu'elle m'en fit. Il est vrai , me
„ dit-elle , je suis fille , & je m'appelle
„ Hérennie ; mon frère qui est dans les
„ fers sous un nom supposé , est Héren-
„ nius , fils de cet illustre citoyen , qui ,
„ après avoir été Lieutenant de Sertorius
„ en Espagne , & proscrit par la tyrannie
„ de Silla , s'enfuit dans la Scythie Euro-
„ peenne , où nous naquîmes de lui &
„ d'une Princesse Gète. Nous tenons de
„ nos parens l'amour de la liberté , &
„ nous y joindrions l'amour du nom Ro-
„ main , si Rome étoit encore libre ; mais
„ nous avons appris à ne vous regarder
„ que comme les indignes ministres du
„ tyran de l'univers. L'Arrêt qui nous
„ condamne , nous a confirmé dans cette
„ opinion , & nous croyons , en vous fai-

„fant périr , servir encore mieux Rome
„même que les peuples que vous appelez
„Barbares... Non , belle Hérennie , lui
„répliquai-je , je ne mérite point votre
„haine autant que vous vous l'imaginez.
„Les sentimens que vous a inspiré votre
„père , me sont chers à moi-même ; je
„reconnois en vous ceux d'une véritable
„Romaine. Je vous rends la liberté qui
„vous est assurée par votre naissance. Je
„rends à votre frère la même justice.
„L'intention de César ne peut être de
„traiter en barbares des citoyens Ro-
„mains. Jouissez dans mon camp de tous
„vos droits ; & vous sur-tout , belle
„Hérennie , exercez en de particuliers
„sur mon cœur „.

Je remplis mes promesses ; j'annonçai dans mon armée quelle étoit la naissance du frère & de la sœur , & la considération qu'ils méritoient. Plusieurs de mes légionnaires se souvenoient d'avoir servi sous Hérennius ; ils reconnurent avec attendrissement dans ses enfans les traits de leur ancien général , & l'on applaudit à ma conduite. J'eus le temps de développer les premiers sentimens qui m'a-

voient engagé à m'intéresser pour Hérennie , & je parvins à lui faire agréer l'hommage d'un cœur qu'elle avoit voulu percer.

Hérennius me paroissoit moins content de son sort qu'il ne devoit l'être. Rétabli dans tous les droits de citoyen Romain, il ne devoit pas regretter la vie qu'il menoit parmi les Barbares. Cependant, je lui voyois souvent tourner de leur côté des yeux baignés de larmes. Il me confia enfin le sujet de ses peines. Une jeune Princesse Barbare , mais que sa beauté & ses grandes qualités auroient fait aimer au sein de Rome même , avoit touché son cœur. Il étoit prêt à l'épouser , lorsque dans une course qu'il fit à la tête d'un parti de Gètes, il fut enveloppé dans une de nos légions , & fait prisonnier.

Je m'empressois à consoler Hérennius, lorsqu'un nouveau parti de nos troupes ayant pénétré jusques dans le camp ennemi, me ramena de nouveaux prisonniers. Agarite se trouva du nombre. C'étoit l'objet qu'aimoit Hérennius ; quelle satisfaction pour un amant ! Je la partageai avec lui, & bientôt nous ne nous occupâmes, le frère, la sœur, Agarite &

moi, que de notre commun bonheur. J'épousai Hérénne, & Hérénne la Princesse. Cependant un courrier m'apprit la prochaine arrivée du jeune Tibère. Les secours qu'il m'amenoit n'étoient pas considérables ; mais ce fut un grand événement pour mon armée que d'y recevoir le fils de Livie, le seul qui lui restât depuis la mort de Germanicus. Nous pouvions déjà prévoir qu'il étoit destiné à gouverner l'Empire Romain. Heureux si nous eussions pu nous flatter également de retrouver en lui les vertus & les qualités de son frère. Auguste en me l'annonçant, m'écrivit la lettre la plus flatteuse. Il le mettoit pour ainsi dire, sous ma conduite. Tels étoient les termes de cette lettre, que je n'oublierai jamais.

Cesar à Lentulus.

» Je ne peux mettre mon fils Tibère
» sous la direction d'un praticien plus
» illustre, d'un citoyen plus estimable,
» d'un militaire plus vaillant & plus expérimenté
» que toi, ô mon cher Lentulus ?

» Il n'a fait encore qu'un léger apprentif-
» sage du métier de la guerre avec son
» frère Drusus-Germanicus , dont je ne
» peux jamais prononcer le nom sans ré-
» pandre des larmes. C'est à Tibère seul
» à remplacer dans mon cœur , & dans
» celui des Romains , le héros que nous
» avons perdu. Que ce soit à tes exemples
» & à tes leçons que je doive ma consola-
» tion & la gloire de Tibère. Reçois-le ,
» de ma part , tout au plus comme ton
» lieutenant , & regarde toujours César
» comme ton fidèle ami. Adieu ».

Cette lettre m'engageoit à faire au fils adoptif d'Auguste , les avances les plus marquées. J'allai le recevoir à quelques journées de mon camp ; je le présentai à nos légions avec les plus grands éloges & demandai à mes officiers & à mes soldats d'avoir plus d'attachement & de déférence pour lui , que je n'en avois moi-même mérité de leur part. Tibère , de son côté , parut empressé à caresser nos militaires , & même à les flatter , mais ses politesses n'avoient pas la même noblesse & le même air de franchise , que celles dont Germanicus avoit comblé nos soldats

quelques années auparavant. La dissimulation & la politique perçoient à travers les apparences de la familiarité & de la bonté. Le commun de mes officiers pouvoit s'y tromper, mais ceux d'entre-eux qui avoient long-tems vécu dans Rome auprès de Jules-César & d'Auguste, y reconnoissoient le ton du courtisan; & ceux de nos vieux soldats qui n'étoient pas accoutumés à mettre plus de tournure dans leurs remerciemens, qu'on n'en mettoit autrefois dans les choses honnêtes qu'on vouloit leur dire, sentoient bien que les phrases de Tibère étoient étrangères à leur état.

Je ne savois moi-même qu'en penser. Mais hélas ! mes idées furent bientôt fixées. Le fils de Livie à qui j'avois présenté Hérennie, Hérennius & Agarite, les avoit d'abord très-bien reçus; je m'aperçus même qu'il avoit pour la dernière des attentions très-marquées; elles ne tardèrent pas à se changer en un véritable desir de lui plaire. La Princesse Gête reçut sa déclaration avec la fierté & la franchise qu'inspire une éducation honnête, mais un peu sauvage: & la haine prit bientôt

la place de l'amour dans le cœur du cruel Tibère. Un jour me tirant à part : » Léntulus, me dit-il , il me semble que vous » avez fait une grande faute, en contre- » venant aux instructions que vous avez » reçues d'Auguste ; il vous étoit très- » sérieusement prescrit d'envoyer à Rome » tous les prisonniers de distinction que » vous feriez sur les Barbares ; quoique le » sort qui leur est destiné soit fâcheux , il » ne vous appartenait pas de le changer. » Cependant, sous prétexte que ce jeune » Gête qu'on appelle ici Hérennius, est » le fils d'un pros crit, vous le laissez vivre » dans votre armée sur le pied d'un citoyen » Romain ; vous avez souffert qu'il épou- » sât une Barbare , & vous avez vous-mê- » me épousé sa sœur : l'on en est déjà inf- » truit à Rome ; j'emploierai volontiers » mon crédit pour prévenir la suite de » cette faute , mais je crains de ne pouvoir » y réussir.

Je connoissois déjà assez Tibère pour sentir toute la conséquence de cet avis perfide. J'eus beau lui prouver qu'Hérennius étoit vraiment fils d'un illustre citoyen Romain, & que ce que j'avois fait

pour lui n'étoit qu'un acte de justice , dont il ne pouvoit résulter aucune conséquence dangereuse ; je ne le persuadai pas , parce qu'il ne vouloit pas être persuadé. J'écrivis dès le lendemain à Rome , & je priai Agrippa , mon ami , & le favori de l'Empereur , de me mander si l'on ne m'avoit pas rendu de mauvais offices auprès d'Auguste , au sujet d'Hérennius ; & quelles pouvoient être les suites de cette affaire. Eu attendant sa réponse , je continuai de poursuivre les ennemis jusqu'à ce grand fleuve de la Vistule , au-delà duquel les Aigles Romaines n'ont jamais pénétré. Je n'avois plus qu'à faire fortifier ses bords , pour prévenir de nouvelles excursions , lorsque mon courrier revint de Rome , & m'apprit que c'étoit Tibère même qui m'avoit dénoncé comme coupable , & infidèle aux ordres de l'Empereur ; qu'il avoit peint , des couleurs les plus noires , ma conduite à l'égard d'Hérennius , de son épouse , & de sa sœur ; qu'il demandoit que ces trois personnes fussent enlevées d'auprès de moi , & traînées à Rome comme esclaves ; que le commandement de l'armée me fût ôté , & qu'on lui laissât

la gloire d'achever une conquête que j'avois déjà solidement établie. Agrippa ajoutoit, dans sa lettre, que par le crédit de Livie, ces ordres me feroient inmanquablement envoyés, & que j'eusse à me consulter pour voir si j'avois quelques moyens d'en prévenir l'effet. Des le soir j'assemblai dans ma tente Hérennius son épouse & la mienne, & nous nous consultâmes sur les mesures qu'il falloit prendre. J'avoue que mon trouble & mon désespoir étoient plus grands que les leurs. Il n'y a pas assez long-tems qu'un sénateur Romain, qu'un homme consulaire, pouvoit encore se croire libre, pour que nous n'éprouvassions pas, avec le plus grand dépit, l'humiliation d'être le jouet des intrigues d'une Cour où prévaut la calomnie. Je proposai, tour-à-tour, plusieurs partis également violens; tantôt je voulois venger Rome & la terre des indignités de Tibère, & prévenir, par sa mort, le mal qu'il devoit faire un jour au monde; tantôt je voulois suivre à Rome mon épouse & mon beau-frère, plaider moi-même leur cause, & mourir plutôt aux pieds d'Auguste, que de souffrir qu'ils fussent in-

dignement traités. Mais Hérennius m'arrêtant : non, illustre Lentulus, me dit-il, » toutes ces résolutions ne produiroient » que de nouveaux malheurs ; & quand » vous & moi les soutiendrions avec un » courage vraiment Romain, avec une » fermeté même stoïque, ne devons-nous » pas nous occuper du triste sort qu'éprouveroit nos deux chères & tendres » épouses ? Cédons plutôt à l'orage : j'ai » pour me faire prendre ce parti, l'exemple de mon père, & j'ose vous le proposer. Lorsqu'il vit la République anéantie par la mort du grand Sertorius, & la trahison de l'odieux Perpenna : ô République Romaine, s'écria-t-il, à quoi te serviroit qu'Hérennius allât pleurer sur tes ruines, ou végéter honteusement dans les murs d'une ville asservie ; fuyons plutôt un objet qui ne doit plus qu'ex-citer mes regrets ; allons jusques chez les Sar mates chercher des Sauvages dont le luxe n'a point encore altéré les mœurs, & dont l'art de la politique n'a point corrompu le cœur. Mon père exécuta son projet : j'ai, pendant le temps de mon enfance, été témoin du bonheur qu'il

» goûtoit dans une retraite , où l'idée de
» la liberté le consolait de tous les autres
» agrémens dont il étoit privé : imitons sa
» résolution ». Nos femmes nous encoura-
gèrent à l'adopter ; j'y consentis ; & dès
le lendemain nous partîmes avec tout le
secret & toute la diligence qu'exigeoit une
pareille suite. Nous mêmes dans notre con-
fidence un petit nombre d'esclaves & de
soldats affidés que vous voyez encore ici
avec nous ; & remontant le cours de la
Vistule , jusqu'au pays des Daces & des
Scythes , nous gagnâmes enfin les bords du
Danube. C'est là que nous apprîmes , mon
cher Ovide , que nous n'étions pas éloignés
des lieux que vous habitez. Nous avons di-
rigé non pas vers Tomes , persuadés que
ce seroit auprès de vous que nous trou-
verions les douceurs & la politesse de
Rome. Oui , c'est ici que nous pouvons
dire : *Rome n'est plus dans Rome , elle est
toute auprès d'Ovide* ; c'est-là que se trou-
vent les grâces , les talens & l'urbanité
Romaine ; nous y porterons l'esprit libre
& républicain de l'ancienne Rome. Nous
avons lieu de croire que Tibère est char-
mé d'être débarrassé d'un chef dont la

considération lui étoit importune , qu'il s'attribuera la gloire d'avoir subjugué les Gètes , & d'avoir fixé sur les frontières du Nord les bornes de l'Empire Romain. Laissons-le s'enivrer de sa gloire imaginaire ; prévenons la servitude de notre patrie ; & finissons tranquillement nos jours dans le repos & l'agrément que peut nous procurer la société d'Ovide.

Notre Poëte , touché du récit de Lentulus , & enchanté de son projet , ne négligea rien pour lui paroître digne de la confiance qu'il lui témoignoit. En effet , rien ne troubla la douceur de cette nouvelle société ; aucune recherche importune n'en interrompit le charme pendant une année entière. Ce fut pendant le cours de ce temps , qu'Ovide pressé par Lentulus , lui raconta ce qu'il soupçonnoit être la cause de sa disgrâce & la source de ses malheurs. Le Poëte en lui ouvrant son cœur , s'exprima en ces termes :

Histoire d'Ovide.

Ma famille , quoiqu'honorée depuis long-temps du titre de citoyen Romain ,

& même de celui de Chevalier, n'a cependant aucune illustration; je ne suis pas même né dans Rome. Sulmone, petite ville d'Italie, est ma patrie. J'ai reçu une excellente éducation. J'allai de bonne heure étudier à Athènes, & je revins ensuite cultiver, dans ma patrie, la Littérature dont j'avois pris le goût. J'y fis des progrès rapides; & quelques talens pour la poésie me firent bientôt à Rome une sorte de réputation. Mon père voulut en vain me forcer à renoncer aux Muses pour suivre, me disoit-il, une carrière plus utile. Quoique je l'aimasse & respectasse beaucoup, subjugué par mon génie, je me livrai, malgré ses conseils, au feu de mon imagination; & pendant un temps, j'eus lieu de croire que j'avois pris le meilleur parti. Je fus applaudi, caressé, fêté, par ce qu'il y avoit de plus grand dans Rome. Mes *Fastes* furent mon premier ouvrage; vous savez que c'est une histoire poétique de Rome, que j'y remonte jusqu'à son origine véritable ou fabuleuse, & que j'ai cherché à y embellir, des grâces de la poésie, non-seulement les faits, mais encore les détails secs & arides du calendrier Romain. Rome

entière applaudit à cet ouvrage. Auguste qui n'étoit jaloux de la gloire de Rome, qu'autant que cette gloire consistoit à maintenir sa liberté, me combla de louanges, & augmenta même ma fortune. Les citoyens les plus considérables recherchèrent mon alliance; je me déterminai pour Tére-
rentilla, fille du riche & honnête Téren-
tius : sa figure étoit agréable, sans avoir les avantages de l'extrême beauté; son es-
prit étoit doux, son caractère sage & mo-
déré; elle avoit enfin toutes les qualités qu'un époux raisonnable peut desirer dans une femme. Notre mariage se conclut sous les plus heureux auspices, & je lui dois cette justice, que de sa part, aucune erreur aucun écart, n'en a troublé la douceur. Deux filles ont été le fruit de notre hymen. Publiola est la seule qui me reste, s'il m'est permis, ô grands Dieux, de croire qu'elle vît encore. Je continuai, après mon mariage, de faire des vers, & ils eurent toujours le bonheur de plaire. Ce fut alors que je commençai à composer ce que j'appelle mes Héroïdes, c'est-à-dire, ces Epîtres que je suppose écrites à leurs amans par les femmes les plus célèbres de l'anti-

quité, dans des situations critiques & intéressantes. Je les soumettois toutes au jugement de Téreñtilla, & celui qu'elle en portoit étoit toujours juste. Elle me conseilloit quelquefois d'élever mon style lorsque le sujet sembloit l'exiger. Elle m'avertit, par exemple, qu'en faisant écrire Médée à Jason, je n'avois pas saisi le ton d'une enchanteresse furieuse, dont les expressions doivent se sentir du pouvoir que son art magique lui donne sur les élémens même, & d'une grande scélérate qui reproche à un ingrat les crimes qu'elle a commis pour lui. Elle me fit aussi sentir que l'Epître de Didon à Enée, étoit trop longue & trop foible pour une déclama-tion qui doit finir par la mort de Didon, se poignardant & faisant elle-même son épitaphe. Elle me prédit que ce seroient ces deux Epîtres qui me feroient le moins d'honneur, & elle eut raison. Celle de Sapho à Phaon, au contraire, celle de Héro à Léandre, celle d'Ariane à Thésée, eurent le plus grand succès. Mécène, que je connoissois depuis longtemps, me procura l'honneur de les lire chez Auguste même, en présence de Livie & de Julie,

leur fille unique. Cette dernière n'étant pas encore mariée, ne quittoit point sa mère, & écoutoit mes vers avec la contenance la plus modeste. Je m'apperçus, cependant, que les endroits les plus tendres lui caufoient quelque émotion. Lorsque je peignis l'ardeur de Sapho pour Phaon, je vis son regard s'animer; elle donna des larmes aux inquiétudes de Héro pour son cher Léandre, prêt à devenir la victime des rendez-vous qu'il en recevoit. Quelque temps après, Julie épousa le jeune Marcellus, mais elle le perdit bientôt; l'état de femme & de veuve lui donnant plus de liberté, elle laissa éclater son goût pour la galanterie. Je continuai à faire des Héroïdes & des Elégies; je montai ma lyre sur le ton qui plaisoit à Julie; je mis plus d'esprit que de sentiment dans mes vers; & je l'avoue, j'y fis régner un léger coloris de libertinage, que je crus propre à en assurer le succès. Je chantai alors, pour ainsi dire, sur deux modes différens; l'un pour l'Empereur & ses favoris, l'autre pour la Princesse & sa jeune Cour. Catule, Tibule & Horace, prirent le même parti; les applaudissemens nous

étoient prodigués, mais, pour mon malheur, j'en recevois plus que les autres; ce n'est pas que je prétende leur être supérieur en talens, mais Catule étoit déjà vieux; la figure d'Horace étoit peu agréable; il affichoit, d'ailleurs, des mœurs trop peu réglées; & l'on savoit que Tibule étoit passionnément amoureux de Servilie.

J'avois fait rouler mes dernières Elégies sur un amour purement imaginaire que je feignois d'avoir pour une maîtresse inconnue que j'appelle Corine. Tantôt je me plaignois de ses rigueurs, tantôt je la remerciois de ses bontés; je me brouillois avec elle, je me raccommodois ensuite; des jaloux m'ombrageoient, des confidens me trahissoient; enfin j'éprouvois mille sollicitudes amoureuses. Tout cela n'étoit qu'un jeu d'esprit pour amuser Julie. Je réussis à l'amuser, & même à l'intéresser; elle me demanda cent fois quelle étoit cette Corine pour qui j'écrivois des choses si ingénieuses & si passionnées, prenant tantôt le ton d'une Princesse qui m'ordonnoit impérieusement de lui dévoiler mon secret, tantôt celui d'une

amie qui me pressoit obligeamment de lui faire ma confidence, tantôt celui d'une jolie femme qui emploie tout son art pour pénétrer dans les replis d'un cœur & découvrir ce qui s'y passe. Je parvins à lui persuader que mes chants n'avoient aucun objet réel : mais je ne fis qu'irriter le désir qu'elle avoit de devenir elle-même cet objet : que vous dirai-je enfin , illustre & sage Lentulus ? Qui auroit pu résister à la plus belle des Syrennes , & à une Syrenne couronnée ? J'oubliai la distance des rangs , & toutes les considérations que j'aurois dû respecter : Julie m'apprenoit elle-même à les oublier ; mon cœur s'échauffa , ma tête se troubla , & je ne vis plus dans la fille d'Auguste qu'une femme aimable , qui de l'amour de mes poésies avoit passé à celui de leur Auteur.

Je composai pour elle cet art d'aimer que les ames délicates & les cœurs vraiment sensibles m'ont souvent reproché. C'est plutôt l'art de tromper que j'ai chanté , disent-ils , que le véritable art d'aimer ; l'esprit semble avoir plus de part à mon Poëme que le cœur ; & j'ai plutôt travaillé pour la séduction & la coquetterie ,

coquetterie , que pour le sincère amour. Ce reproche n'est point injuste : je dois en convenir ; mais j'avois mon modèle & mon sujet dans Julie ; c'est son art & sa conduite que j'ai peints , rempli du charme séducteur que j'y trouvois. Aux trois chants de mon art d'aimer , j'en ajoutai bientôt deux autres , sous le titre de remède d'amour ; & , sous l'apparence d'une palinodie , je traitai le même sujet & dans le même goût. .

Le succès de ces deux Poëmes fit connoître à Rome entière mes liaisons avec Julie. Auguste ne put les ignorer ; il apprit même bientôt plus que je n'en savois alors moi-même ; il fut que les foiblesses de sa fille pour moi n'étoient pas les seules qu'on pût lui reprocher ; que si mes talens lui avoient servi de prétexte pour m'enchaîner à son char , la jeunesse , la beauté , la valeur & l'illustre naissance de plusieurs autres , leur avoient procuré le même honneur. Le maître du monde versa alors , dit-on , des larmes ; il sentit qu'on peut , même au faite de la puissance & de la gloire , éprouver les chagrins domestiques les plus humilians. Agrippa étoit celui de ses amis en

qui il avoit le plus de confiance, il en avoit reçu les plus grands services & les plus sages conseils ; Auguste exigea de lui qu'il épousât la veuve de Marcellus , qu'il lui servît de guide dans la carrière de l'honnêteté & des mœurs , où il fit promettre à sa fille de rentrer.

Julie parut se soumettre à tout ce que son père demandoit d'elle ; elle annonça les résolutions les plus respectables , elle épousa Agrippa : mais elle ne tarda pas à manquer à son devoir , & à ses engagements. Je m'étois tenu à l'écart pendant la durée de cet orage. Je ne paroissais occupé que du soin de composer mes Métamorphoses : Auguste en avoit déjà lu & approuvé les premiers livres ; mais Julie croyant le danger passé, me rappella bientôt auprès d'elle. Je ne pus résister à ses agaceries ; ma situation devint bientôt & plus fâcheuse & plus délicate : je m'aperçus que Julie trahissant tout ce qu'elle devoit ménager , me trahissoit aussi moi-même , & qu'elle vouloit enlever Cepion à Héliodie , Hortensius à Aurélie , Tibulle à Sulpicie. Je ne pus cacher mon dépit. Un jour épiant Julie , je la suivis jusques

dans le palais d'Auguste ; j'eus l'imprudence de faire éclater des soupçons qui probablement ont été la véritable cause de ma perte. On jugea qu'il falloit faire un exemple sévère, & on me choisit pour en servir. La réputation que m'avoient malheureusement acquise mes poésies, fit penser que ma punition feroit assez de bruit pour épouvanter mes rivaux ; & le rang médiocre que je tenois parmi les Citoyens Romains, rassura sur la crainte d'exciter quelque trouble dans l'Etat, & d'alarmer les Patriciens. Je reçus donc l'ordre rigoureux de partir pour Tomes, & ma femme & ma fille reçurent l'ordre plus cruel de rester à Rome, où je ne ferois plus. Nos adieux furent très-tendres, je les ai décrits dans une élégie que jé vous lirai quelque jour si je puis reconnoître l'écriture que mes larmes ont si souvent effacée. Jamais Terentilla ne m'avoit reproché mes liaisons avec Julie, quoiqu'elle ne les ignorât pas. Quelques mots lâchés comme par hasard, m'avoient seulement fait entrevoir qu'elle en redoutoit les conséquences : « Je les » ai prévues, me répéta-t-elle, en me » disant le dernier adieu ».

Les sanglots empêchèrent Ovide d'en dire davantage. La famille de Lentulus chercha tous les moyens de le consoler & de le dissiper. Ils passèrent ensemble une année entière à se rendre des soins réciproques , sans qu'aucune nouvelle de Rome , ni des armées Romaines , leur apportât quelque distraction ; mais enfin , l'arrivée d'un nouvel hôte , ouvre une seconde carrière à des narrations que nous réservons pour un de nos prochains volumes.



QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

Pharamond.

GAUTIER DE COSTES, Seigneur de la Calprenède , Auteur de ce Roman , naquit au Château de Tolgon , dans le Diocèse de Cahors , à deux lieues de Sarlat , de Pierre de Costes , & de Catherine du Verdier Genouillac.

Il fut élevé à Toulouse , & il y fit ses études ; il vint en 1632 à Paris , pour entrer , en qualité de Cadet , dans le Régiment des Gardes , où il fut ensuite Officier. Depuis , & peu après , il fut fait Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

On dit qu'étant Cadet , il composa un Ouvrage intitulé *Silvandre* ; que de l'argent qu'il en eut , il s'habilla d'une manière bizarre ; & que , comme on lui demandoit le nom de son étoffe , il répondoit que c'étoit du *Silvandre*. Ce fait nous paroît devoir être mis au nombre des mensonges imprimés ; car si l'Ouvrage dont nous parlons avoit été un Roman , il seroit imprimé , & nous n'apprenons pas qu'il l'ait jamais été ; si c'étoit une pièce

de Théâtre, les Historiens du Théâtre en auroient fait mention.

La Calprenède avoit l'esprit vif & plaisant. Sa manière de s'exprimer, & son accent Gascon ajoutaient encore des grâces à ce qu'il disoit. On assure que lorsqu'il étoit de garde à la Cour, il montoit assez volontiers dans la salle de l'appartement de la Reine, où il débitoit des histoires agréables, qui lui faisoient des auditeurs de tous ceux qui passaient auprès de lui. Les femmes de la Reine, & même les Dames de la Cour, imaginoient souvent des prétextes pour avoir à passer dans le même lieu, & s'y arrêtoient pour l'entendre. On dit même que la Reine se plaignant un jour aux premières de leur inexactitude à se rendre auprès d'elle, elles lui répondirent qu'il y avoit dans la première salle de son appartement, un jeune homme qui contoit les histoires les plus amusantes, & qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'écouter. La Reine, ajoute-t-on, voulut l'entendre; & le plaisir qu'elle goûta, servant d'excuse à ses femmes, elle accorda une pension au Narrateur.

Il ne faut pas s'étonner qu'étant né Gascon, l'esprit particulier à cette Province, ait quelque-

fois passé dans ses Ecrits. Boileau, qui ne faisoit grace de rien, & qui avoit intérêt à saisir tout, a cru le retrouver dans les héros de ses Tragédies : il a dit de lui, dans le troisième Chant de son Art Poétique :

Tout a l'humeur Gasconne est un Auteur Gascon ;
Calprenède & Juba parlent du même ton.

Notre Auteur avoit justifié d'avance cette Epigramme, par un mot bien Gascon qu'il avoit dit, avec une sécurité peu rare dans la Province. Le Cardinal de Richelieu s'étant fait lire une de ses Tragédies, trouva que le sujet étoit assez bien traité ; mais que les vers en étoient *lâches*. Cela fut rapporté à l'Auteur, qui répondit, *comment lâche ! Cadédis, il n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenède.*

Il a beaucoup écrit, & son nom se conservera. Ses Tragédies lui ont fait beaucoup moins de réputation que ses Romans. En donnant la liste des unes & des autres, nous entrerons dans quelques détails, mais avant d'en venir là, nous croyons devoir apprendre à nos Lecteurs que la gloire des talens agréables ne l'éblouit pas au point de le rendre incapable de s'occuper de choses plus sérieuses. Son goût, dit-on, le porta vers la politi-

que, & il fut employé dans les négociations étrangères. Peut-être réussit-il dans ce genre, car on lit ces expressions flatteuses dans le privilège qu'il obtint pour l'impression de Pharamond. *Voulant favoriser l'Exposant, pour les services qu'il nous a rendus, & qu'il nous rend encore.* Peut-être aussi n'est-il question que de ses services en qualité de Gentilhomme ordinaire, & d'Officier aux Gardes.

En 1648, il épousa Madelaine de Lyée, d'une ancienne maison de Normandie, veuve en premières noces, de Jean de Vieuxpont, Chevalier, Seigneur de Compant, & en seconde, d'Arnoul de Braque, Chevalier, Seigneur de Vaulart & de Château-Vert; & il eut de cette femme une fille, mariée en 1669 à Armand de Courtin de Bourzolles de Caumont, Vicomte de Beaurepos.

Des contes impertinens qui ont été faits au sujet de cette Dame, nous obligent d'entrer dans quelques détails à son sujet.

Richeler a avancé que la Calprenède avoit épousé une femme qui avoit eu cinq maris, qu'il en avoit été séparé par Arrêt du Parlement.

Guy Patin, qui écrivoit des lettres dont il remplissoit les pages de tout ce qui lui étoit ra-

conté , & qui n'examinait conséquemment rien ,
écrivait à un de ses amis , le 8 Décembre 1665 :
» les grands jours d'Auvergne ont fait couper la
» tête à une certaine Madame de la Calprenède,
» qui avoit eu en sa vie divers maris , & étoit
» accusé d'avoir empoisonné le dernier , qui
» étoit un Gentilhomme Gascon , qui parloit
» bien & qui avoit fait divers Romans , & entre
» autres le Pharamond ».

Rien n'a jamais fondé ce récit injurieux. On apprend , d'ailleurs , par les Registres de la Paroisse de Saint Sulpice , que cette Dame qui demouroit , non en Auvergne , mais en Normandie , étant venu à Paris en 1668 , y mourut le 14 Mars de la même année , & fut enterrée dans l'Eglise des Freres de la Charité , où elle fut transportée , de l'Eglise de Saint Sulpice ; & les mêmes Registres la disent veuve , en dernières noces , de Gaurier de Costes , Seigneur de la Calprenède. Cette Dame méritoit d'autant moins d'être l'objet d'une satire ou d'un conte injurieux , qu'elle avoit l'esprit agréable & cultivé. Il existe d'elle un Roman intitulé *les Nouvelles* , ou *les Divertissemens de la Princesse Alcidiene* , qui fut imprimé & publié sous son nom.

La Calprenède étant chez un de ses amis, au château de *Monflaine*, près des Andelis, y fut blessé par un fusil qui creva dans ses mains. L'explosion fut si forte, que la poudre enflammée lui monta au visage, & le défigura extraordinairement. Il ne survécut pas longtemps à cet accident, qui fut suivi d'un autre plus fâcheux. Revenant de Normandie, il fut blessé au front d'un coup de tête que lui donna son cheval qu'il avoit relevé trop vivement dans un faux pas. Il mourut peu de jours après, & fut enterré au grand Andelis sur Seine le 20 Octobre 1663.

Passons aux différens Ouvrages de cet Auteur. Nous avons dit qu'il avoit composé des Tragédies & des Romans. Nous renvoyons, après l'Extrait de *Pharamond*, ce que nous avons à dire de ses Pièces de Théâtre.

En lisant ses Romans, on sent que son imagination vaste & féconde, étoit plus propre à la fiction qu'à tout autre genre; il en a composé trois qui se conservent, qu'on lit encore, & qu'on distinguera toujours. Le premier est *Cassandre*; le second *Cléopâtre*; le

troisième *Pharamond*. Les deux premiers seront séparément l'objet d'une analyse. Nous allons rendre compte du troisième. Cet Ouvrage ingénieux ne fut pas achevé par la Calprenède. Il n'en existoit encore que sept volumes lorsque l'Auteur mourut, & il en contient douze. Il fut continué par Pierre d'Ortigue de *Vaumorière* (1). Quoique la Calprenède n'eût laissé aucuns Mémoires, son Continueur est si bien entré dans son sujet, qu'il a presque deviné le plan qu'il s'étoit tracé; & l'Ouvrage paroît composé par le même esprit. On peut même dire que les cinq derniers volumes surpassent les autres pour l'élocution, l'ordre & l'arrangement; mais les sept premiers font peut-être plus d'honneur à l'imagination.

(1) Vaumorière est connu par quelques autres Ouvrages, tels que *le grand Scipion*, *Agiatis Reine de Sparte*, *l'Histoire de la Galanterie des Anciens*, *Bélisaire*, ou *le Conquérant*, *Diane de France*. Nous pourrions rendre compte de ces Romans, mais particulièrement du *grand Scipion*, qui est fort supérieur aux autres.

Cette double différence ne va pas cependant jusqu'à une inégalité absolue. Il faut peut-être pouvoir bien sentir , & savoir très-bien juger , pour l'appercevoir à la simple lecture.

La Calprenède a cherché à flatter le goût de son siècle porté à la galanterie , en lui présentant dans l'histoire romanesque de Pharamond, des exemples de cet amour capable de perfectionner les ames bien nées & qui , suivant l'expression de nos ancêtres, est *entrepreneur* de grandes choses. Il a voulu aussi nous montrer que l'amour ne se sert que trop souvent de son bandeau , pour empêcher les plus grands hommes de voir les erreurs dans lesquelles il les précipite.

L'Auteur a associé à cette histoire de Pharamond , celles de la plupart des Guerriers , qu'il prétend avoir été contemporains de ce premier Roi des Francs. Chacun de ces guerriers raconte , ou fait raconter par son Ecuyer ses aventures. Il ne faut donc point s'étonner que ce roman forme douze gros volumes *in-octavo*

de près de huit cens pages chacun. On doit plutôt être surpris que, du tems de la Calprenède, il se soit trouvé des lecteurs assez patiens pour lire ce roman volumineux, ou plutôt cette suite de romans dont les tableaux présentant à - peu - près les mêmes objets, sont nécessairement peu variés. Aussi, pour faire connoître cette production romanesque à nos lecteurs, ne les entretiendrons-nous que des actions du Héros principal.

Dans le début du roman, Pharamond nous est représenté à la tête d'une puissante armée, campée sur les bords du Rhin. Le desir de s'affranchir pour toujours du joug des Romains, n'avoit pas seul rassemblé cette armée. L'amour du Monarque pour la belle Rosemonde, & la cruelle nécessité où il se trouvoit de défendre ses Etats & même sa vie contre cette Princesse & de redoutables rivaux, lui avoient mis les armes à la main. Parmi les illustres étrangers qui avoient embrassé sa querelle, étoit le vaillant Constance, autrefois l'appui & le défenseur de l'Empire Romain. Pharamond qui le voit dans un rang bien différent de

celui qu'il occupoit auprès des Empereurs, desireroit d'apprendre par quel événement il est déchu de sa haute fortune. Constance se rend à sa demande, & le récit de ses aventures occupe le premier volume. Ce guerrier, amant infortuné de la Princesse Placidie, sœur de l'Empereur Honorius, prouve, par son exemple, que l'amour peut encore subsister, quoiqu'il soit sans espérance.

Pharamond, sensible à la marque de confiance que vient de lui donner l'illustre Romain, y répond en lui faisant pareillement connoître la source du cruel chagrin qui le dévore. C'est l'Ecuyer de Pharamond qui instruit Constance; & cette narration remplit le second volume: mais comme elle est absolument nécessaire pour mettre le lecteur au fait des événemens singuliers qui forçoient le Roi des Francs de prendre les armes contre une Princesse qu'il adoroit, & dont il étoit aimé, nous allons commencer par-là notre extrait.

Francus, Prince Troyen & fils du vaillant Hector, est ici regardé comme la tige de la maison de France, & l'un des an-

cêtres de Pharamond ; il passa dans la Germanie, après la destruction de Troye, & conquit de riches contrées. Son nom fut si cher aux peuples qui lui obéissoient, qu'ils quittèrent celui de Sicambres, qu'ils portoient autrefois, pour prendre celui de Francs ou de François. Marcomire, l'un des descendans de cette illustre maison, & Roi de la France occidentale ou Franconie, dont la Capitale étoit située où est à présent Wertsbourg, mourut en défendant ses Etats contre les Romains ; il avoit laissé à un autre Marcomire, simple Duc de Franconie, & père de Pharamond, son nom à venger, & un Royaume à reconquérir. Le Duc de Franconie prit alors le titre de Roi ; mais ses armes ne purent le faire rentrer dans l'héritage de ses ancêtres. L'Empereur Théodose qui regnoit alors, l'empêcha toujours de pénétrer dans les Gaules.

Il étoit réservé au vaillant Pharamond de faire cette conquête, & de venger le nom & la gloire de sa maison. Ce Prince n'avoit encore que huit ans, lorsqu'une fameuse Fée, nommée Mélusine, différente de celle à laquelle la maison de Lu-

signan rapporte son origine , passa par la Franconie. Les rares connoissances dont cette Fée étoit douée , lui avoient attiré l'estime de l'Europe entière , & chacun s'empressoit de la consulter. Marcomire lui demanda quelle seroit la destinée de Pharamond & de ses trois autres enfans , Marcomire , Sunnon , & la Princesse Polixène , qui dès l'âge le plus tendre , annonçoit que peu de personnes pourroient lui disputer le prix de la beauté. Mélusine , après les avoir regardés chacun attentivement , parut saisie d'une sorte d'enthousiasme , en observant le jeune Pharamond. « Enfant chéri du ciel , s'écria-
» t-elle , quelle gloire t'est réservée ! que
» ta destinée est belle ; & qu'elle seroit
» heureuse si tu avois reçu du ciel un
» cœur moins sensible ! Vas , jeune lion ,
» combattre l'aigle ravisseur. La gloire &
» la victoire t'accompagneront , & ta
» postérité règnera jusqu'à la fin des
» siècles ». Elle se tut à ces mots , & sa prédiction fit goûter une joie bien douce à l'infortuné Marcomire. Ce Prince qui soupiroit souvent de douleur de ne pouvoir tirer vengeance des usurpateurs de

sa couronne , trouvoit du moins une distraction dans ses ennuis en songeant aux promesses de Mélusine. Il s'occupa à donner à son fils une éducation qui pût le mettre en état de remplir ses hautes destinées ; mais une mort imprévue l'empêcha de jouir du fruit de ses soins. Pharamond n'avoit que dix ans lorsqu'il perdit son vertueux pere; le sage Charamond lui en tint lieu. Marcomire l'avoit donné pour Gouverneur à son fils. Les conseils de ce Gouverneur , & le goût du Prince pour l'étude, goût que l'on peut regarder comme une vertu dans un jeune Monarque, sans cesse assailli par les plaisirs , avoient beaucoup perfectionné son éducation ; il ne se vit pas plutôt en âge de régner par lui-même , qu'il assembla une puissante armée pour aller combattre les vainqueurs des nations. Ce Prince se rappelant alors les promesses de Mélusine , fit placer sur le timbre de son casque un lion combattant un aigle. Gondioch, Roi des Bourguignons, qui, ainsi que les Francs , habitoient encore la Germanie , & n'avoient point pénétré dans les Gaules ; & plusieurs autres Princes qui désiroient depuis long-tems de

s'affranchir du joug Romain , unirent leurs intérêts à ceux de Pharamond. Les guerres intestines qui déchiroient l'Empire les favorisoient dans leurs entreprises. Le rendez-vous des troupes alliées étoit à la source du Visurgue , appelé aujourd'hui le Weser. Aurelian & Maxime , qui avoient le commandement des armées Romaines , dans la Germanie , les rassemblèrent. Maxime marcha contre Pharamond , & Aurelian alla au-devant de l'armée de Gondioch. Le Roi des Cimbres & des Boyens , ennemi particulier du Roi des Bourguignons , saisit cette occasion de venger sa querelle ; il joignit ses forces à celles des Généraux de l'Empire. Les Suèves & quelques autres nations que la crainte ou d'autres motifs retenoient encore dans l'alliance des Romains prirent aussi les armes. Pharamond qui ne voulut point attirer ses ennemis dans son propre pays , s'avança dans celui des Marcomans ; & trompant par une fausse marche le Général Romain , lui présenta le combat avant qu'il y fût préparé. La joie & l'audace que l'on pouvoit remarquer dans la contenance du jeune Prince , fut pour les soldats un gage af-

furé de la victoire. Elle ne tarda point en effet à se déclarer en faveur d'un Général qui se portoit par-tout où sa présence étoit nécessaire, & savoit par son action & sa voix, faire passer dans l'ame du soldat l'ardeur dont il étoit animé. Le jeune Marcomire, son frère, avoit partagé avec lui la gloire de cette journée. Ils poursuivirent les vaincus; mais plusieurs villes s'étant déclarées en leur faveur, Pharamond ne put empêcher que Maxime n'eût le tems de se joindre à l'armée des Suèves, commandée par Vindemir, le fils de leur Roi. Ce Prince, déjà célèbre par plusieurs exploits, desiroient de se signaler de nouveau, pour être encore plus digne de posséder la Princesse Rosemonde, fille du Roi des Cimbres. Cette beauté, qui caufoit l'étonnement & l'admiration de l'Europe entière, lui avoit été promise en mariage.

Maxime, rassuré par un aussi puissant secours que celui que Vindemir venoit de lui amener, se présenta devant Pharamond. Ce Prince, dont les troupes étoient bien inférieures en nombre, ne chercha point cependant à éviter l'ennemi; mais pour

ne point être obligé de combattre malgré lui , il se retrancha. Maxime se contenta alors d'envoyer un gros détachement pour couper les vivres & resserter les François dans leur camp. Vindemir commandoit ce détachement. Pharamond , averti de sa marche , se présente de son côté à la tête d'un pareil nombre d'hommes. Le Prince des Suèves ne l'eût pas plutôt apperçu qu'il envoya le défier à la lance , en attendant que leurs troupes se joignissent. Pharamond auroit pu mépriser cette bravade ; il accepta néanmoins le défi. Les deux Princes coururent l'un contre l'autre avec une égale impétuosité. La lance de Vindemir se rompit en éclat sur l'écu de Pharamond , mais celle de ce Prince l'ayant atteint au défaut de la cuirasse , perça le malheureux Vindemir , & le fit tomber , sans vie , par dessus la croupe de son cheval. Les troupes des Suèves se précipitèrent pour venger la mort de leur vaillant Chef ; mais le bras qui venoit de triompher de Vindemir fut les repousser. Aurelian qui commandoit l'autre armée des Romains , étoit alors occupé à combattre Gondioch. Il crut devoir laisser au

Roi des Cimbres , le soin d'occuper l'armée des Bourguignons , pour marcher au secours de Maxime , son collègue. Mais ce Général qui comptoit accabler par le nombre , l'armée de Pharamond , ne se présenta que pour tomber sous ses coups. Une victoire complete rendit ce Prince maître d'une bonne partie du cours du Rhin ; & les différentes nations qui habitoient ces contrées , se soumirent au vainqueur. Cependant Gondioch , resserré par les Cimbres , auxquels s'étoient joints les Suèves , s'étoit vu obligé de céder au nombre ; il étoit tombé , après une vigoureuse défense , au pouvoir de ses ennemis , & ses Etats alloient devenir la proie du vainqueur. Mais Pharamond veilloit sur son allié. A la tête de ses troupes , accoutumées à vaincre , il courut au secours d'une place du pays des Bourguignons que les Rois alliés assiégoient. Les armées furent quelque temps à s'observer & à se harceler mutuellement. Le Roi des Cimbres refusoit , par prudence , d'en venir aux mains ; mais le Roi des Suèves plus bouillant , & qui avoit la mort de son fils Vindemir à venger , engagea tout d'un coup une af-

faire générale. Elle n'eut point le succès que son courroux peu réfléchi s'en promettoit. La victoire fut encore si complète du côté des Francs , que le Roi des Cimbres eut bien de la peine à sauver le quart de son armée. Le Prince Théobalde son fils , & le Roi des Suèves furent faits prisonniers. Pharamond auroit pu , par cette victoire, étendre sa domination; mais ce n'étoit ni sur les Suèves , ni sur les Cimbres qu'il desiroit de faire des conquêtes ; il déclara donc aux vaincus qu'il ne vouloit retirer d'autre avantage de sa victoire , que celui de remettre le Roi son allié en liberté. Un procédé si noble fut admiré de ses ennemis même , & le Roi des Bourguignons fut bientôt rendu à ses peuples , qui partagèrent l'amour & l'estime de leur Prince , pour le généreux Pharamond. Mais au milieu même des fêtes que Gondioch s'empressoit de donner à son libérateur , pour rendre sa reconnaissance plus solennelle , on pouvoit remarquer que ce Roi des Bourguignons étoit dévoré du plus cruel chagrin. En vain il voulut le cacher. Pharamond, qui s'intéressoit bien sincèrement à ce Prince,

s'en apperçut. Il crut avoir assez mérité sa confiance , pour lui demander la cause de ses peines. Gondioch ne lui dissimula point qu'il en ressentoit ; il ajoura qu'elles lui paroissent moins cruelles, depuis que son allié & son bienfaiteur vouloit bien les partager : « Heu-
» reux , lui dit-il en soupirant , si j'avois
» pu me défendre de donner cette funeste
» bataille qui me fit perdre doublement
» ma liberté ». Le nom de la belle Rosemonde qu'il prononça, fit assez connoître à Pharamond la source de cette profonde tristesse que rien ne pouvoit dissiper. Gondioch, après la défaite de son armée , avoit été conduit à la Cour du Roi des Cimbres , & avoit eu souvent occasion de voir la Princesse sa fille. Ses yeux , les plus beaux yeux du monde , étoient capables d'allumer les feux les plus ardens dans le cœur le plus froid ; ils firent cet effet sur celui du Roi des Bourguignons. Le courroux de cette fière Beauté, uniquement occupée du desir de venger Vindemir , sembloit devoir s'opposer au succès de sa flamme ; il n'ignoroit pas que le pere de Rosemonde , étroitement uni avec le vindicatif Roi des Suèves, desiroit de resserrer en-

core les liens de cette union , en donnant sa fille au frère de Vindemir , & en faisant épouser au Prince Théobalde , son fils , la Princesse Albisinde , fille du Roi des Suèves. Mais un amour violent connoît-il les obstacles ? Gondioch chercha à justifier le sien , en faisant à Pharamond la peinture des charmes de l'incomparable Rosemonde ; il finit par prier le Roi des Francs de seconder de son bras invincible un amant malheureux , réduit à la nécessité de conquérir une Princesse qu'il ne pouvoit autrement obtenir. Le Roi des Francs n'écouta point l'éloge de la beauté de Rosemonde , sans éprouver une émotion qui sembloit lui annoncer bien des tourmens ; il ne connoissoit cette Princesse que par le récit qu'en faisoit la renommée ; & cependant il craignoit d'accroître les chagrins qu'il lui avoit déjà donnés par sa victoire sur le malheureux Vindemir. Il engagea donc le Roi des Bourguignons à préférer à la voie des armes , celle de la douceur & de la conciliation. Le bouillant Gondioch prévoyoit bien que toute négociation seroit inutile , & il ne pouvoit comprendre le
peu

peu d'empressement de Pharamond à faire la guerre à une Princesse qui le haïssoit ; il consentit néanmoins à envoyer des Ambassadeurs chez les Cimbres. Ces Ambassadeurs revinrent bientôt lui annoncer qu'il falloit se préparer à la guerre. Le Roi des Cimbres ne vouloit entendre parler d'aucune alliance avec ses ennemis , & le Prince Théobalde son fils , avoit ajouté qu'il porteroit lui-même , au Roi des Bourguignons , la réponse qu'il lui demandoit à la tête de deux cens mille hommes. Ces paroles menaçantes ne servirent qu'à hâter la marche de l'armée des Bourguignons , secondée par celle des Francs. Pharamond & Gondioch arrivèrent sur les frontières de Bohême , avant que le Prince Théobalde eut rassemblé assez de troupes pour disputer les passages. Marcomire fit tête à ce Prince , tandis que Pharamond & Gondioch marchèrent au devant des deux Rois alliés. La fortune continua de favoriser les armes de Pharamond. Les Cimbres & les Suèves furent vaincus en deux batailles consécutives , & leurs Rois faits prisonniers. Le Prince Marcomire eut le même succès contre Théobalde. La dé-

route des ennemis fut même si complète , qu'ils se virent obligés d'abandonner à ses propres forces, la ville de Marobade, où les Princesses Rosemonde & Albifinde s'étoient retirées. Une forte garnison renfermée dans cette place , ne put l'empêcher de tomber entre les mains du vainqueur. Pharamond, qui se portoit par-tout où sa présence étoit nécessaire , eut le bras gauche percé d'une flèche ; & lorsque la ville se rendit , il se servit volontiers du prétexte que lui fournissoit cette blessure , pour ne point se présenter aux yeux d'une Princesse qui le détestoit comme meurtrier de Vindemir, & ami de Gondioch. Ce Roi des Bourguignons tenta en vain de fléchir le courroux de la fière Beauté qu'il adoroit, & que le sort des armes venoit de mettre en son pouvoir. Rosemonde avoit les sentimens trop élevés, pour ne pas rejeter avec mépris les vœux d'un amant qui vouloit obtenir par la force, ce qui doit être le prix de la soumission & d'un attachement respectueux. Le généreux Pharamond étoit de son côté bien éloigné d'approuver les moyens que son ami employoit pour obtenir le consentement du Roi des Cimbres, & celui de la Princesse sa fille; il

ne voulut point paroître contribuer à la captivité de la Princesse ; il osa même conseiller à Gondioch de la renvoyer au Roi des Cimbres ; il lui représenta que ce n'étoit point en la retenant prisonnière qu'il pourroit lui inspirer des sentimens favorables à son amour. Mais que pouvoient les meilleures raisons sur un Prince qui n'écoutoit que sa passion jalouse , & goûtoit la cruelle joie de priver ses rivaux de la satisfaction de voir & de servir sa Princesse ? Pharamond songeoit aux moyens de terminer une guerre qu'il n'avoit entreprise que malgré lui , il auroit voulu n'être plus si près d'une Beauté qu'il n'avoit pas encore vue , mais qu'un secret pressentiment lui annonçoit , comme devant troubler long-temps son repos , avant de faire enfin le bonheur de sa vie ; des songes effrayants lui présageoient les peines qu'il avoit à craindre ; enfin ils se vérifièrent : voici comment.

Pharamond se promenant dans les jardins du Palais de Marobade , entendit la voix de quelques femmes qui passoient dans une allée parallèle à celle où il étoit : ces voix étoient celles des Princesses Rose-

monde & Albifinde. Pharamond se détourna aussi-tôt, pour exécuter le projet qu'il avoit formé de ne point s'offrir à leurs yeux; mais le son d'une voix enchanteresse qu'il continuoît d'entendre, ralentissoit ses pas; & il ne put se défendre du plaisir d'être le spectateur muet des charmes de Rosemonde. Il entra donc dans les massifs qui formoient les allées du jardin, pour considérer la Princesse des Cimbres, sans courir le risque d'en être vu. Mais que ce moment de curiosité lui coûta de soupirs & de larmes! Par quel enchantement ce cœur, qui ne vouloit respirer que pour la gloire, se vit-il en un instant l'esclave de l'amour le plus tyrannique! Rosemonde parut à ses yeux, déjà prévenus, une divinité qui, par un seul coup d'œil, pouvoit faire naître le bonheur dans le cœur du plus malheureux mortel. Quoique la Princesse Albifinde, qui conversoit avec elle, eût pu disputer le prix de la beauté aux plus belles femmes du monde, cependant elle paroissoit auprès de Rosemonde, comme une simple grâce à côté de la Déesse des amours. L'élégance de sa taille, la blancheur de son teint, relevée par la vivacité, & la fraîcheur

des plus belles roses ; une bouche où sié-
geoit l'aimable sourire , des yeux remplis
de la plus douce volupté , tout sembloit
concourir à rendre le pouvoir de ses char-
mes inévitables. Pharamond sentit alors
qu'il étoit bien difficile de conserver sa li-
berté après avoir vu Rosemonde. Il plai-
gnit plus que jamais le Roi des Bourgui-
gnons ; mais c'étoit lui-même qu'il devoit
plaindre , puisque ce seul instant décida de
sa destinée.

Le Roi des Francs , troublé par l'admi-
ration & l'amour naissant , fit assez de
bruit pour obliger les Princesses à tourner
la tête : elles le virent ; & se doutant aisé-
ment qui ce pouvoit être , elles le saluèrent
poliment ; il leur répondit par les mar-
ques extérieures du respect le plus pro-
fond. Rosemonde étoit, depuis long-temps,
instruite par la renommée des hautes
qualités de Pharamond ; mais elle n'avoit
point encore vu ce Prince. Lorsqu'il se pré-
senta à elle , elle remarqua en lui un jeune
Héros , supérieur aux autres hommes ,
non-seulement par ses vertus guerrières ,
mais encore par la richesse de sa taille ,
la noblesse de ses traits , & la majesté

d'une physionomie où se peignoit l'ame la plus généreuse. Cette première impression fit bientôt place aux pensées les plus tristes & les plus douloureuses ; elle ne put se dissimuler que ces mêmes qualités qu'elle admiroit , étoient la source de ses chagrins ; que c'étoit sous ses coups victorieux que l'infortuné Prince qui lui étoit destiné pour époux, avoit péri , & qu'elle devoit enfin attribuer à sa valeur invincible , la perte de sa liberté , & la mort de cent mille de ses sujets. Cependant la Princesse des Cimbres savoit distinguer les offenses involontaires que Pharamond lui avoit faites , de celles qu'elle éprouvoit journellement de la part de Gondioch , qui continuoit de la retenir captive. Pharamond , qui s'intéressoit toujours bien sincèrement au bonheur de son ami , ne cessoit de lui représenter que c'étoit employer un moyen odieux , dans le faux espoir de désarmer la rigueur de sa maîtresse , que de ravager ses états , & de la forcer , elle-même à gémir dans les fers. Mais Gondioch , amant jaloux & ami injuste, recevoit déjà ces conseils comme ceux d'un rival qui devoit lui être suspect. Ce-

pendant , Pharamond ne pensoit d'abord à en tirer d'autre avantage , que celui de fournir à son allié un moyen de plaire. C'étoit une leçon qu'il vouloit donner de bonne foi à Gondioch ; mais celui-ci ne fut point en profiter. Ce Prince oubliant même en un moment tous les services qu'il avoit reçus du Roi des Francs , affecta , par mépris pour ses conseils , de rendre la captivité des Princesses plus dure. Pharamond , pour n'avoir aucune part à ce procédé , avoit fait retirer les troupes Francoises de la ville. Gondioch , se prévalant de cette faute , songeoit à le faire arrêter. Pharamond instruit de ce projet , ne perdit pas un moment pour sortir d'une ville où le Roi des Bourguignons pouvoit donner la loi ; mais il se proposoit d'y rentrer bientôt , à la tête de ses troupes accoutumées à vaincre. Ne pouvant encore oublier que le Roi des Bourguignons avoit été son ami & son allié ; il lui fit dire qu'il ne renonceroit à ces deux qualités , que malgré lui , & dans le cas seulement où il persisteroit à refuser de rendre la liberté aux Princesses. Le Roi des Bourguignons , loin d'être sensible à de pareils pro-

cédés , ſe jecta avec hauteur les propoſitions de Pharamond , & répondit que , puisſque le Roi des Francs étoit ſon rival , il ne pouvoit le regarder que comme ſon ennemi. Il fallut donc ſe préparer à la guerre. La victoire qui n'avoit jamais abandonné Pharamond , ſe déclara encore pour lui. Gondioch , toujours victorieux avec ce Prince , ſe vit obligé de fuir lorsqu'il l'eut contre lui ; il put alors reconnoître la faute qu'il avoit faite de rompre avec un allié qu'il n'auroit jamais dû cesser de reconnoître comme ſon protecteur. Les ingrats doivent être malheureux. Pharamond , maître de la ville où étoient renfermées les Princeſſes , ne voulut point cependant ſe préſenter devant elles ſans avoir obtenu leur aveu. Cette ſoumiſſion de la part d'un Prince victorieux , qui pouvoit parler en maître , toucha ſenſiblement Roſemonde. Elle ne put même ſe défendre d'une tendre émotion , lorsqu'elle vit ce Prince , oubliant l'éclat du rang qu'il occupoit dans l'univers , ſe proſterner à ſes pieds pour lui demander pardon des offenſes que ſes armes , trop heureuſes , lui avoient faites. « Que

» n'entreprendrois-je pas, ajouta-t-il, pour
» mériter que la divine Princesse des Cim-
» bres ne me compte plus au rang de ses
» ennemis ! Si ma vie est un sacrifice que
» demande sa juste colère , loin de la dé-
» fendre , j'offrirai mon cœur aux coups
» que sa vengeance m'aura destinés ». Rose-
monde lui répondit avec douceur : « qu'elle
» ne pouvoit désirer la mort de celui dont
» elle tenoit la liberté , & qui l'avoit déli-
» vrée de ses plus redoutables ennemis ».

Pharamond sortit de cette entrevue , em-
brasé de nouveaux feux. Il étoit enchanté
de n'avoir remarqué ni haine , ni courroux
dans les yeux & dans les discours de Rose-
monde. Il sentit alors naître dans son
cœur la douce espérance, sans laquelle l'a-
mour n'est qu'un supplice ; & il se prépara
à renvoyer les Princesses aux Rois leurs
pères ; mais il vouloit qu'elles fussent en
même temps l'occasion & les gages de la
paix qu'il désiroit d'établir, non-seulement
entre les Rois & lui, mais même aussi entre
eux & Gondioch. Il le fit proposer à celui-
qui le refusa. L'injuste haine que conser-
ce Roi des Bourguignons , décida
Pharamond à le traiter comme ennemi ;

& peut-être n'étoit-il pas fâché intérieurement que les mauvais procédés de son allié l'eussent porté à cette rupture. Il auroit été incapable de manquer aux devoirs de l'amitié ; & c'étoit sans doute un soulagement pour son cœur , de se voir délivré du chagrin d'être le rival de son ami. Il ne vouloit que le forcer à la paix. Mais lorsqu'il se promettoit un avenir plus heureux , la fortune lui préparoit de nouvelles traverses. Briomer , favori du Roi des Suèves, s'introduisit dans Marobade, & ordonna aux Princesses , de la part des deux Rois , d'en sortir secrètement , pour se rendre dans leurs camps. En vain Rosemonde & Albifinde représenterent-elles à Briomer que les procédés généreux de Pharamond , & la reconnoissance qu'elles lui devoient ne leur permettoient pas de s'éloigner par une fuite secrète ; il fallut obéir. Briomer les avoit menacées du courroux des deux Rois , si elles tarديوient plus long-temps à se rendre à leur volonté. Elles sortirent donc de Marobade avec d'autant plus de facilité , que les ordres avoient été donnés par-tout de leur obéir. On s'imagina d'abord qu'elles avoient été visiter un

temple situé à quelques pas de la ville ; mais on apprit bientôt qu'un détachement de cavalerie étoit venu les joindre , & les avoit enlevées. Pharamond qui crut que c'étoit un parti des Bourguignons , monta aussi-tôt à cheval pour le poursuivre. Quelle apparence en effet que Rosemonde , maîtresse de ses actions , que rien n'empêchoit d'aller joindre le Roi son père , & qui s'attendoit à être bientôt honorablement renvoyée auprès de lui , eût voulu sortir de Marobade en fugitive ? Le Prince Théobalde , frère de Rosemonde , conduisoit le détachement qui accompagnoit les Princesses ; il n'eut pas plutôt apperçu Pharamond , que , transporté par la haine que le Roi son père avoit scû lui inspirer , il courut sur son ennemi. Pharamond , soutint sans être ébranlé, l'effort audacieux du Prince des Cimbres, qu'il ne connoissoit pas ; il levoit dans ce moment sa redoutable lance : il en porta un coup si terrible à Théobalde , que les armes de ce Prince plièrent, & lui-même succombant sous le coup , tomba tout sanglant aux pieds de Pharamond. Ce Prince , après avoir renversé le chef , eut bientôt dis-

sipé la troupe entière ; il s'avance alors du côté des chariots où étoient les Princesses. Quel fut son étonnement & son désespoir de voir Rosemonde toute en pleurs , & tenant dans ses bras son malheureux frère expirant, mais qui conservoit encore dans ses derniers momens , la haine la plus implacable contre Pharamond. Les dernières paroles de ce Prince farouche , furent pour demander à sa sœur un vengeur de sa mort ; & comme elle arrosoit de ses larmes le visage de son frère expirant :
» C'est du sang , & non des pleurs , lui
» dit-il , qu'il faut donner à mon trépas.
» Que tous les Princes de la terre , solli-
» cités par vous , se réunissent contre
» l'ennemi qui m'a donné la mort ainsi
» qu'à Vindemir ». La Princesse, qu'un spectacle si terrible remplissoit d'horreur, promit à son frère la vengeance qu'il imploroit ; & ce Prince mourant , parut alors quitter la vie avec moins de regret. Cependant Pharamond , témoin du cruel engagement que venoit de prendre contre lui Rosemonde , s'abandonnoit au plus affreux désespoir ; il s'offroit sans armes & sans défenses au ressentiment de

la Princesse des Cimbres: il la sollicita même de ne pas épargner le sang d'un malheureux que sa cruelle destinée rendoit sans cesse coupable de quelque nouveau crime envers elle; mais Rosemonde étoit bien éloignée de vouloir signaler la vengeance qu'elle méditoit par un lâche assassinat. Elle ordonna donc à Pharamond de s'éloigner:

« La cruelle nécessité, lui dit-elle, où ton
» malheur m'a réduite, t'a rendu l'objet
» de ma haine légitime, mais du moins elle
» ne te fait pas perdre mon estime. Si tu
» veux la conserver, oppose ton courage aux
» coups d'un rigoureux destin. Défends tes
» jours contre les Princes que j'armerai pour
» ma vengeance, & pour appaiser les mânes
» irritées de mon malheureux frère. »

Rosemonde s'éloigna alors de Pharamond, qui, étant remonté à cheval, quitta un lieu si funeste, & laissa Rosemonde & Albisinde rentrer dans le camp de leurs pères.

Le Roi des Francs s'abandonnoit à son chagrin, lorsqu'il apprit que le Roi des Suèves, accompagné du vaillant Vindomir, son fils, s'étoit déjà avancé pour venger la mort de Théobalde, & qu'il étoit entré les armes à la main en Fran-

conie. Pharamond, touché des maux qu'éprouvoient ses peuples, sembla, pour quelque temps, avoir oublié ceux dont il étoit personnellement accablé. Il se met à la tête de son armée; & quoique les travaux qu'il imposa à ses soldats, fussent très-pénibles, il n'y en eut aucun qui s'en plaignit un moment, parce qu'il voyoit son Prince les partager avec lui. Le calme fut bientôt, par ses soins, rétabli dans ses États. Cette tranquillité fut d'autant plus précieuse aux François, qu'elle leur donna la satisfaction de voir leur Roi au milieu d'eux s'occuper du bonheur de ses peuples. Mais lui-même étoit bien loin de goûter les douceurs de la paix qu'il avoit procurée. Il s'abandonnoit aux plus cruels tourmens d'un amour malheureux. Il trouvoit cependant encore des douceurs dans les peines que cet amour lui faisoit éprouver. Dans le délire de cette passion, il forma un jour le projet d'affronter les plus grands dangers, pour voir, du-moins, l'adorable Princesse des Cimbres, se jeter à ses genoux, & y mourir, si sa haine implacable exigeoit ce sacrifice. Il ne choisit, pour l'accompa-

gner dans ce dangereux voyage, que son écuyer, & deux de ses principaux domestiques. Un Cimbre, nommé Albimer, & qui s'étoit attaché à lui, lui servoit de guide. Ce fut avec cette foible suite que ce Prince, aveuglé par sa passion, traversa des provinces ennemies, où chacun s'armoit pour servir la vengeance du Roi des Cimbres, & celle de Rosemonde. Ils étoient proche de la ville capitale des Cimbres, lorsqu'ils apprirent que la Princesse en étoit sortie pour passer quelques jours dans une magnifique maison de campagne qui en étoit éloignée de deux lieues. Cette circonstance procuroit à Pharamond les moyens de voir Rosemonde avec moins de péril que si elle étoit restée dans la ville. Ce qui sembloit encore favoriser cet amant, c'est qu'Albimer, son conducteur, avoit une sœur qui habitoit une maison de campagne peu éloignée de celle où venoient de se rendre les Princesses. Luciane (c'est le nom de cette sœur) alloit souvent leur faire sa cour; elle se chargea d'introduire elle-même l'étranger dans le parc, à l'heure où Rosemonde & Albimonde avoient cou-

rume de se promener. Pharamond s'étoit retiré dans un bosquet ; & sans songer au péril qui le menaçoit, il attendoit avec impatience le moment où ses yeux inquiets appercevroient Rosemonde. Il la vit bientôt se promenant dans la compagnie de la Princesse des Suèves, & suivie de deux de leurs Dames. Luciane se présenta devant Rosemonde qui l'accueillit, & la prenant sous le bras pour lui parler plus particulièrement, entra avec elle dans un cabinet de verdure. Pharamond profitant de ce moment favorable, s'y rendit sans perdre de temps. Il se d'exprimer quelle fut la surprise monde, lorsque ce Prince : yeux. " Quoi ! s'écria-t-elle, " contre lequel ma vengeance " la terre, qui ose se présenter " Ignore-tu donc que le Roi des " & celui des Suèves, ont mis ta tête " prix ? Ce n'est point la mort que je " redoute, lui dit ce Prince, c'est votre " haine ; & que me servira de défendre " ma vie contre les Princes armés contre " moi, si je suis obligé de succomber aux " tourmens d'un amour malheureux ? "

Cependant , les officiers de la maison de Rosemonde , instruits qu'un étranger s'étoit présenté devant la Princesse , étoient accourus pour le retenir prisonnier. Le farouche Briomer , qui reconnoît Pharamond , s'avance l'épée à la main , & veut en frapper le Prince. « Qu'oses-tu faire , » lui dit fièrement Rosemonde ? ignores-tu que c'est au Roi ton maître qu'il appartient de décider du sort de ce Prince ? Sachons donc quelles seront ses intentions ? Briomer forcé d'obéir aux ordres de la Princesse , demanda à Pharamond son épée ; mais ce Prince ne voulut la remettre qu'à la Princesse des Cimbres , qui la déposa entre les mains de Clodoric , un des plus grands Seigneurs de sa Cour. Clodoric conduisit Pharamond dans une tour où étoient renfermés les prisonniers d'Etat. Telle fut , ajoute ici le Romancier , la fin d'une entreprise conduite par une passion ennemie de la prudence.

Cependant , Rosemonde regrettoit que son cruel destin la rendît ennemie d'un amant aussi illustre que Pharamond , & aussi dévoué à la servir. Elle ne pouvoit

se dissimuler que c'étoit pour avoir voulu lui donner de nouvelles preuves de son amour , qu'il se trouvoit actuellement au pouvoir du Roi des Cimbres. Elle crut donc qu'il étoit de son devoir , & même de la gloire de son père , de rejeter un avantage qui n'avoit point été obtenu par la victoire. Elle s'employa en conséquence , au risque même d'encourir la colère du Roi des Cimbres , pour faire rendre à Pharamond une liberté qu'on n'auroit jamais dû lui faire perdre. Ce Prince reçut , pour dernière faveur , la permission de se présenter devant Rosemonde. « Vas, lui dit cette Princesse ,
» secourir avec cette valeur qui t'a élevé
» si fort au dessus des autres hommes ,
» tes Provinces qui vont être couvertes
» d'un monde d'ennemis. Si je te suis
» chère, conserve tes jours , & défends-
» les contre des Princes que l'espoir de
» me posséder armera contre toi , & dispute
» avec ton courage ordinaire, Rosemonde
» à tes rivaux ».

Pharamond , obligé de s'éloigner de la Princesse des Cimbres , goûtoit peu la liberté qui lui étoit rendue. Ce Prince ,

néanmoins , sensible à tout ce que Rosemonde avoit fait pour lui , & plus encore flatté de ce que cette Princesse avoit témoigné que son cœur n'avoit point de part à la cruelle guerre que lui prescrivait un devoir rigoureux , fut moins en proie au désespoir. Les fiers amans de Rosemonde, impatiens de mériter le prix proposé à leur valeur , lui livrèrent plusieurs combats. Mais le succès ne répondit point à leur audace. Le Roi des Francs , à la tête d'une armée accoutumée à vaincre sous lui , les dissipa bientôt ; & les Cimbres eurent la douleur de voir leur Roi , qui avoit essuyé les plus grandes pertes , mourir au milieu d'eux , accablé de chagrins. Ce Monarque expirant , recommanda encore à son illustre fille , qui ne l'avoit point quitté pendant sa maladie , de le venger du Roi des François. La Princesse pénétrée de douleur , ne put refuser la promesse que son père exigeoit.

Les Cimbres placèrent sur le trône Rosemonde , qui fut moins sensible à cette élévation qu'à la mort d'un père , & au serment qu'il lui avoit demandé en mourant. Elle reçut alors un Ambassa-

deur de Pharamond, qui lui témoignoît la part qu'il prenoit à la perte qu'elle venoit de faire, & lui représentoit combien il seroit injuste de la lui imputer. Rosemonde, qui le préféreroit à tous ses rivaux, & n'étoit pas moins affligée que lui des événemens qui l'obligeoient de le traiter en ennemi, répondit à son Ambassadeur qu'elle n'ignoroit pas que Pharamond étoit plus malheureux que coupable. Elle ajouta qu'un sort cruel les rendoit ennemis, mais qu'elle n'en desiroit pas moins que le Roi des François défendît sa vie & ses Etats contre tous ceux qu'elle devoit armer pour sa vengeance.

Les Princes réunis contre Pharamond, avoient déferé le commandement général des troupes au Roi des Suèves. Ce Monarque, campé sur les bords du Rhin, attendoit de nouvelles forces pour attaquer, avec plus d'apparence de succès, les François qui avoient pris leur camp plus haut sur le même rivage. Le courage de Pharamond l'auroit sans peine déterminé à aller attaquer ses ennemis jusques dans leur camp, mais il ne pouvoit se résoudre à attaquer un poste où

pouvoit se trouver une Princesse qu'il adoroit. Sa valeur active , retenue par l'amour , demeuroid alors sur la défensive.

C'est à cette époque de l'histoire de Pharamond , que la Calprenède ouvre la scène de son Roman héroïque ; & ce que nous venons de dire n'en est , pour ainsi dire , que l'avant-scène. L'on a vu que les Auteurs de Théagènes & Cariclée , de Persile & Sigismonde , avoient suivi la même méthode ; mais nous nous gardons bien de l'adopter pour nos Extraits , non plus que celle de ralentir & de refroidir encore l'exposition des faits de l'histoire principale par des épisodes. Nous réservons quelques-uns de ceux que renferme ce Roman-ci , pour en parler , après avoir terminé le récit des amours de Pharamond & de Rosemonde.

La résolution de ce Prince de ne point attaquer un camp dans lequel étoit la Reine des Cimbres , lui donnant un loisir qu'il n'avoit point ordinairement à la guerre , il vint , dit le Romancier , visiter le Prince Marcomire , son frère , qui avoit partagé avec lui les hasards de la

guerre , & qu'une blessure considérable empêchoit de fortir. Il lui demanda le récit de ce qui lui étoit arrivé depuis le jour qu'en voulant secourir la Princesse Albisinde , il étoit devenu le prisonnier du Roi son père. Marcomire , qui regardoit Pharamond moins comme son Roi , que comme un ami compatissant , ne fit pas difficulté de lui avouer les fautes que l'amour & la jeunesse lui avoient fait commettre. Ce récit fait partie du troisième volume du Roman , & offre un épisode très-intéressant. Ce même volume & les suivans , nous présentent l'histoire de l'Empereur Honorius , celle de Balamir , Prince des Huns , de Varanès , Prince de Perse , d'Amalazonte , Reine des Thuringiens , de Melasithe , Princesse de Jutie , de Marcian , officier de la Cour de l'Empereur Théodose , &c. Ces récits épisodiques font , dans l'original , souvent perdre de vue le héros principal. La Calprenède , cependant , paroît avoir cherché à le rappeler au Lecteur , en lui faisant connoître les différens rivaux que Pharamond devoit vaincre , pour obtenir le prix réservé à ses travaux.

Ces rivaux vaincus, les uns par les armes, les autres par les procédés généreux de Pharamond, font, à la fin, obligés de reconnoître que ce Prince est le plus digne de posséder les charmes de Rosemonde. La Reine des Cimbres, dont le Roi des Francs avoit mérité l'estime, n'auroit suivi que le penchant de son cœur, en couronnant la tendresse de ce Monarque; mais un autre tyran, plus impérieux & plus puissant que l'amour, l'honneur, lui défendoit d'accorder la main à l'auteur de la mort du Prince Théobalde son frère. C'est toujours là l'obstacle, que la Calprenède a imaginé pour retarder le fin de son ingénieux Roman. Vaumorière, son continuateur, rompt enfin ce nœud plutôt qu'il ne le dénoue, en nous apprenant que Balamir Prince des Huns, auquel le généreux Pharamond avoit plus d'une fois sauvé la vie, étoit le véritable Théobalde, frère de Rosemonde, & que celui que cette Princesse regrettoit, & pour la vengeance duquel tant de sang avoit été répandu, étoit le fils de Briomer, officier & confident du Roi des Suèves. La substitution

du fils de Briomer au vrai Prince des Cimbres , est reconnue par ces moyens usités dans les dénouemens des Comédies de Térence, dans plusieurs pièces du Théâtre Italien, & dans quelques-unes de Molière. Quoi qu'il en soit, cet éclaircissement lève toutes les difficultés.

Tout alors sembloit concourir au bonheur de Pharamond; mais il étoit réservé à ce Prince de donner de nouvelles preuves de son amour à Rosemonde, en la sauvant du plus grand des périls, préparé par ceux même qu'elle avoit choisis pour la défendre. Le Roi des Suèves, fidèle à sa haine pour Pharamond, n'avoit cessé de lui susciter de nouveaux ennemis; mais les défaites réitérées qu'il avoit essuyées, lui faisant appréhender de tomber au pouvoir du vainqueur, il courut s'enfermer dans Cologne, où il avoit fait conduire Rosemonde & les Princesses de sa suite. Il ne doutoit point que son ennemi ne respectât un asyle où étoit la Beauté qu'il adoroit. Pharamond, en effet, se contenta de camper devant cette place. Il attendoit que son ennemi, dont il connoissoit la témérité, vînt lui-même

se livrer à ses coups. Cette attente ne fut point vaine. Le vindicatif Roi des Suèves se met à la tête des troupes renfermées dans la ville, pour surprendre les François; mais il est repoussé avec perte. Il ne veut point survivre à sa défaite, & périt en cherchant à satisfaire son aveugle fureur. Ce fut une consolation pour ce Prince mourant, d'apprendre que Briomer, son confident, & qui partageoit sa haine contre les François, lui survivoit. Ce farouche Cimbre s'enferme dans la citadelle de Cologne, & se dévoue à la mort; mais il veut, dans sa rage impuissante contre des ennemis vainqueurs, que du moins Rosemonde & les autres Princesses périssent avec lui. Il fait remplir de matières combustibles une longue galerie qui se trouvoit sous les appartemens des Princesses; & lorsque tout est préparé, il fait dire au Roi des François de venir prendre possession de la citadelle. Sa jalouse haine ne seroit point satisfaite, si l'amant de Rosemonde ne repailloit ses yeux de l'affreux spectacle qu'il lui a préparé. Pharamond avoit bien des motifs de se défier d'un homme aussi perfide & aussi scélérat

que Briomer. Mais l'amour prend rarement conseil de la prudence. Pharamond, sans armes, & accompagné seulement des Princes ses alliés, s'avance comme l'avoit demandé Briomer. Ce Cimbre ne les eut pas plutôt apperçus, que prenant son épée d'une main, & une torche allumée de l'autre, il court embraser les matières combustibles qu'il avoit préparées. L'affreux désespoir conduisoit alors ses pas, & l'empêcha d'appercevoir un des Princes de la suite de Pharamond, qui, au premier mouvement qu'avoit fait Briomer, s'étoit jeté dans la citadelle à la tête de quelques soldats. Ce petit nombre de François ne put empêcher Briomer, secouru des siens, d'allumer le fatal bûcher; mais il retarda, d'u moins, le progrès des flammes, & donna le temps à Pharamond, & aux Princes de sa suite, de venir en force secourir les illustres prisonnières. Briomer est la première victime immolée à leur juste ressentiment. Pharamond vole aussi-tôt au secours de sa chère Rosemonde, & la sauve du milieu des flammes entre ses bras. Les autres Princesses renfermées avec elle, durent également leur salut à l'empressement des trou-

pes de Pharamond à les secourir. Qu'il est doux de devoir la vie à ce qu'on aime ! Cette situation si intéressante , ne permit plus à Rosemonde d'écouter d'autres sentimens que ceux que lui inspiroient l'amour & la reconnoissance. Elle se rendit enfin aux empressemens de Pharamond , à sa vive tendresse ; & ce Prince devenu l'heureux époux de la beauté qu'il adoroit, régna avec elle dans les Gaules , dont il fit la conquête. Gondioch , Roi des Bourguignons , se réconcilia avec lui , & renonça à sa passion pour Rosemonde , étant forcé de convenir que Pharamond s'y étoit beaucoup mieux pris que lui pour la mériter & l'obtenir.

Tel est le fond de l'histoire principale du Roman de Pharamond ; nous n'avons pas voulu l'interrompre par le récit des histoires épisodiques qui occupent presque les trois quarts des douze volumes , mais nous allons donner quelque idée des principales.

Il y a dans ce Roman des épisodes de deux espèces ; les uns tiennent à l'histoire principale , les autres y sont absolument étrangers.

Les plus intéressans d'entre les premiers, sont l'histoire de Marcomir , frère de Pharamond , & amoureux d'Albisinde, Princesse des Suèves. Le malheur de cet épisode, (d'ailleurs assez touchant) est de n'avoir pas le piquant de la nouveauté; les événemens en ressemblent beaucoup à ceux de l'histoire principale.

Le second , est celui d'Amalazonte, Princesse des Turingiens. Elle est amoureuse de Pharamond, qui ne répond point du tout à son amour; & elle est aimée de Sunnon , Prince des Huns , qu'elle n'aime pas. A la fin du Roman elle meurt, & Sunnon aussi.

Le troisième épisode de ce genre , est certainement le plus beau. Viridomare, Prince des Suèves , devient amoureux d'une belle personne qu'il ne connoît pas , & qu'il apperçoit se baignant dans une rivière. Elle lui échappe, il la cherche par-tout , la retrouve à deux ou trois reprises , & la perd autant de fois sans pouvoir apprendre qui elle est. Enfin , comme il fait la guerre à Pharamond , un jour qu'il attaque une place où ce Roi se trouve , il lui fait proposer de terminer leurs différends par un combat singulier. Pharamond

accepte , & le champ de bataille est préparé. Lorsque les deux Princes sont prêts à faire le coup de lance , Viridomare reconnoît , dans une tribune la Beauté qu'il adore , & qu'il a tant cherchée. Il demande son nom , on lui apprend que c'est la Princesse Polixène , sœur de Pharamond. Aussi-tôt il rompt lui-même sa lance , la jette aux pieds de la Princesse ; & refuse de combattre le frère de sa Dame , ne voulant point qu'elle fit des vœux contre lui , ni avoir le malheur de vaincre quelqu'un qui lui étoit cher.

Cette situation est certainement très-belle. Ce n'est point par elle que finit l'histoire , mais à la fin du Roman , Viridomare épouse la Princesse.

Entre les épisodes qui ne tiennent en rien à l'action principale , nous en avons distingué trois , tirés des événemens des règnes de Théodose-le-Grand , & de Théodose-le-Jeune , son petit-fils.

Le premier est l'histoire de Serène , que la Calprenède prétend avoir été nièce du grand Théodose , & avoir été aimée à la fois d'Ar-

bogaste , de Silicon , & de Rufin. Rien de si beau & de si noble que le tableau de la Cour de Théodose , partagée entre ces trois favoris.

Le second est l'histoire d'Athénaïs , fille du Philosophe Léontin , & aimée d'abord par Varanès , fils du Roi de Perse , & ensuite par Théodose-le-Jeune , qui la couronna sous le nom d'Eudoxe. *

Le troisième est celui de Marcien , vieux Capitaine Romain , qui , après la mort de Théodose Second , épousa Pulcherie , sœur aînée de cet Empereur , qui avoit gouverné l'Empire sous le nom de son frère. Marcien fut un Monarque estimable , & regna avec gloire après la mort de Pulcherie.

* Ces deux épisodes , également intéressans & ingénieux , se trouvent dans un recueil qui a paru en 1769 sous le titre de *Nouvelle Bibliothèque de Campagne , ou Choix d'Episodes tirés des meilleurs Romans , tant anciens que modernes*. Nous conseillons à nos Lecteurs de les lire. Le premier est renfermé dans le troisième volume , l'autre l'est dans le second. On trouve ce Recueil chez le Jay , rue Saint Jacques.

Pierre Corneille a fait de cette Impératrice l'héroïne de l'une de ses Tragédies. Thomas Corneille en a fait une de Stilicon; & la Grange-Chancel une d'Athénaïs; mais ces héros ou héroïnes n'y sont pas représentés dans la même situation où on les voit ici.

Nous allons, à présent, parler des Pièces de Théâtre de la Calprenède. Sa première Tragédie est intitulée *la mort de Mithridate*. Il la dédia à la Reine, qui déjà lui avoit accordé une pension. Dans l'Épître Dédicatoire, il s'exprime ainsi : « Ma vanité n'est peut-être
» pas excusable, de croire que cette Tragé-
» die n'a pas déplu à votre Majesté; mais
» outre l'honneur que j'ai eu de l'entendre
» assez souvent de sa bouche, je puis dire,
» sans mentir, que le peu de réputation qu'elle
» a eue, ne peut naître que de l'estime qu'elle
» en a faite, & qu'elle ne pouvoit passer pour
» absolument mauvaise, après l'approbation
» du meilleur jugement du monde, »

L'*Avis au Lecteur* est des plus singuliers; & l'on pourroit dire qu'à quelques égards, l'Auteur trempa sa plume dans les eaux de la Garonne lorsqu'il l'écrivit. « La profession que

» je fais , dit-il , ne me peut permettre , sans
» quelque espèce de honte , de me faire
» connoître par des vers , & tirer de quelque
» méchante rime , une réputation que je dois
» seulement espérer d'une épée que j'ai l'hon-
» neur de porter. Mais ayant assez impru-
» demment prêté mon Manuscrit à quelques
» personnes à qui je ne le pouvois refuser
» sans incivilité , quinze jours après j'en vis
» trente copies , & j'appréhendai , avec quel-
» que raison , qu'un valet-de-chambre , plus
» soigneux de quelque petit gain que de votre
» satisfaction , ne vous fît voir , avec deux
» mille fautes des siennes , ce qu'à peine
» souffrirez-vous avec les miennes.
» Je ne doute point qu'on ne trouve dans
» cette Tragédie un bon nombre de fautes
» contre la langue. Mais on considérera ce
» qu'on pouvoit , en ce temps-là , espérer
» d'un Gascon sorti de son pays depuis quinze
» jours , & qui ne savoit point de François ;
» que ce qu'il en avoit lu en Périgord , dans
» les Amadis de Gaules Quelqu'un
» s'étonnera peut-être que j'aye changé , &
» ajouté quelque chose à l'histoire ; mais je
» les prierai de croire que j'ai lu , & que je

» n'ai pas entrepris de décrire *la mort de*
» *Mithridate*, sur ce que j'ai ouï dire de lui
» à ceux qui vendent font baume sur le Pont-
» Neuf. A sa mort, il n'est point fait
» mention d'Ipſycratée, mais il y a beaucoup
» d'apparence que celle qui ne l'abandonna
» jamais dans les combats, & de qui la
» fidélité a acquis une si grande réputation,
» ne l'abandonne point aux derniers momens
» de sa vie. J'ai donné une femme à
» Pharnace, une femme plus généreuse qu'il
» n'étoit lâche : mais outre qu'il est certain
» qu'il a été marié, cet incident est assez bien,
» pour mériter qu'on lui pardonne ; & je ne
» mentirai point quand je dirai que les actions
» de cette femme ont donné à ma Tragédie
» une grande partie de la réputation qu'elle
» a. Bien que l'histoire ne nomme point
» le lieu de la mort de *Mithridate*, je place ma
» scène à Sinope, comme une des meilleures
» villes de ses Royaumes, &c. &c. »

Cette Pièce n'est cependant pas bonne ; quoiqu'on ne puisse pas dire qu'elle soit sans mérite. Le personnage épisodique dont l'Auteur vient de parler & de s'applaudir, mé-

rite, en effet, quelque estime. Suivant l'histoire, Ipsycratée demeure constamment attachée aux intérêts de Mithridate ; elle force même ce dernier à lui donner du poison, lorsque les Romains se rendent maîtres de Sinope.

On rapporte que cette Tragédie fut représentée, pour la première fois, le jour des Rois, 1635, ce qui donna lieu à une plaisanterie qui s'est renouvelée, dit-on, à la représentation de la Marianne de M. de Voltaire. A la fin de la Pièce, Mithridate prend une coupe empoisonnée, & après avoir délibéré quelque-temps, il dit, en avalant le poison :

Mais c'est trop différer.

Un Plaisant du Parterre acheva ainsi le vers.

Le Roi boit, le Roi boit.

De toutes les Pièces que la Calprenède a données, la plus foible, pour la conduite & la versification, est *Bradamante*, Tragi-Comédie, représentée en 1636. Nulle noblesse, sur-tout dans la peinture des caractères. On

trouve même dans quelques scènes la familiarité de la Comédie , & le ton des plus petits bourgeois. Cependant , le sujet qui est tiré de l'Arioste , pouvoit donner carrière au génie Romanesque d'un Poète Gascon. Bradamante , qui non-seulement soumettoit à ses charmes tous les Chevaliers de son temps , mais leur faisoit éprouver dans les combats sa force & son adresse , est certainement un sujet très-dramatique. Il devoit , sur-tout , réussir à l'Opéra ; cependant , feu M. Roi , qui l'a exposé sur le Théâtre Lyrique , n'a pas mieux réussi que la Calprenède au Théâtre François.

L'année d'après , notre Auteur donna une nouvelle Tragédie , intitulée *Jeanne d'Angleterre*. Elle fut imprimée en son absence , & apparemment dans un moment où il couroit un faux bruit de sa mort ; car le Libraire *Sommaville* , faisant les honneurs de cette Pièce , & la dédiant à l'Abbé d'Armentière , dit , dans son Epître : » Si feu M. de la Cal-
» prenède avoit jéré les eux sur toute la
» France , il n'auroit pu rencontrer un plus
» digne appui de sa renommée. »

Deux ans après , l'Auteur ayant fait im-

primer un nouvel Ouvrage de Théâtre , remercia ainsi le Libraire dans sa Préface. « Par-
» donnez , dit-il , d'abord au Lecteur , les
» fautes de l'impression , comme celles d'une
» misérable Jeanne d'Angleterre que j'ai faite
» autrefois , où il y en a , sans mentir , au-
» tant que de mots. C'est une Tragédie que
» j'avois chèrement aimée ; mais , par mal-
» heur , elle fut jouée & imprimée en mon
» absence ; l'imprimeur , sur quelques légères
» apparences , m'a fait passer pour mort dans
» son Epître , quoique , Dieu merci , je ne
» me sois jamais mieux porté. »

Le sujet de cette Pièce est pris dans l'histoire d'Angleterre du seizième siècle , & il est intéressant , sur-tout par le caractère que l'histoire même donne au principal personnage ; mais quoique les caractères soient ici assez bien présentés , & qu'il y ait deux ou trois scènes belles par la situation , une versification peu noble affoiblit l'intérêt & le mérite du tout.

Dans la même année (1637) autre Tragi-Comédie , intitulée *Clarionte ou le sacrifice*

sanglant. L'idée de la Pièce nous paroît appartenir absolument à l'Auteur. Elle est folle, sans doute, mais elle peut mériter d'être connue..

Clarionte, fils du Prince de Corse, obtient pour femme Rosimène, fille du Roi de Sardaigne. En retournant en Corse, une tempête fait échouer son vaisseau dans l'Isle de Majorque. Les habitans l'arrêtent à cause de sa beauté, attendu qu'un oracle leur a ordonné de sacrifier tous les ans le plus bel homme qui se pourra trouver. Mélie, fille du Roi de Majorque, qui en devient amoureuse, obtient que la vie de cet infortuné soit épargnée jusqu'à l'année suivante. Pendant ce temps, Rosimène, qui croit Clarionte mort, lui élève un tombeau dans une forêt, où elle s'est retirée depuis sa perte. Voilà où commence la Pièce. Rosimène apprend que Clarionte n'a point été sacrifié, mais que ce jour même sera celui de sa mort: elle se déguise en homme, & vient s'offrir pour lui. Mélie, également travestie, en fait autant. Dans le moment que le grand Sacrificateur est prêt d'immoler Clarionte, on

vient avertir le Roi de Majorque que son Île est attaquée par l'armée navale des Corfès. Flamidore , frère de Clarionte , paroît. Il reconnoît son frère, le délivre , & dénoue la Pièce. Elle finit par la réunion de Clarionte & de Rosimène , & par le mariage de Flamidore avec Mélie.

Cette Pièce peut avoir eu quelque succès , par la singularité des événemens dont elle est remplie ; mais on peut dire qu'elle n'en est pas moins follement imaginée , & aussi mal arrangée que foiblement écrite.

Suit *le Comte d'Essex* , Tragédie , dédiée à la Princesse de Guimené. « Ce fut à vos
» pieds que je trouvai mon premier asyle ,
» & vous eûtes la bonté d'appuyer les com-
» mencemens d'un jeune Cadet sortant des
» Gardes , & encore chancelant. Vous obéir
» & vous amuser , est tout le fruit que j'en
» ai recueilli. Cet amusement m'a , d'ailleurs ,
» été nuisible en toutes façons ; je suis tombé
» dans les malheurs du siècle ; & dans l'es-
» prit même de ceux qui dispensent les
» bonnes & mauvaises fortunes , j'ai peut-
» être passé pour incapable des choses ordi-

» naires , parce que j'étois capable de quel-
» que chose d'extraordinaire à ceux de ma
» profession , &c. &c.

L'Epître au *Lecteur* nous paroît mériter
aussi qu'on la fasse connoître.

» Lecteur , je ne prétends point vous don-
» ner bonne opinion de cet ouvrage ; j'espère
» si peu de gloire de ceux de cette nature ,
» que je ne craindrai point de vous dire que
» le jugement que vous en porterez , m'est
» indifférent ; & qu'hormis votre satisfac-
» tion , qui m'est chère , je n'en veux point
» tirer un amusement que l'erreur du siècle
» rend presque honteux à ceux de ma pro-
» fession. Je ne combattrai point ici l'aveu-
» glement de ceux qui sont dans cette opi-
» nion , & je ferai encore moins le fanfa-
» ron , étant d'un pays qu'on soupçonne fort
» de ce vice : mais je vous dirai franche-
» ment que si je dois espérer quelque honneur
» dans le monde , je le dois véritablement
» tirer d'ailleurs. »

* On regarde généralement cette Pièce
comme le meilleur Ouvrage Dramatique de

la Calprenède. On peut dire que le plan en est heureux & bien conduit, les caractères soutenus, & la versification est assez courante. Dans cette Tragédie, comme dans celle de Thomas Corneille, le Comte d'Essèx, quoique aimé de la Reine Élisabeth, est amant d'une autre femme; mais ici cette femme est l'épouse du plus grand ennemi du Comte. Elle est nommée *Cécile*. La Reine a remis au Comte la moitié d'une bague qu'elle lui a donné comme un gage certain d'un pardon absolu, en cas de disgrâce. Il se trouve accusé de conspiration par plusieurs Seigneurs Anglois; & cédant aux prières de quelques amis, il donne la moitié de la bague à *Madame Cécile*, pour qu'elle soit présentée par elle à Élisabeth. Cette Dame, par un motif de jalousie, suspend sa commission; & les ennemis du Comte pressent si fort sa condamnation, qu'il perd la vie sur un échafaud.

Cette Pièce, dans plusieurs scènes, & surtout dans le dénouement, où *Madame Cécile* & la Reine pleurent ensemble la mort du Comte, n'a pas été inutile à Thomas Corneille, qui n'a fait la sienne que vingt ans plus tard. On peut même dire, qu'à plusieurs

égards , la Duchesse d'Irton est calquée sur Madame Cécile. Nous ne pouvons nous dispenser de citer une tirade de cette Pièce. Madame Cécile presse le Comte d'Essex d'avouer ses fautes à Elisabeth , pour obtenir son pardon. Il lui répond :

Oui, je suis prêt , Madame ;
Devant Sa Majesté je veux ouvrir mon ame ,
Lui rendre des devoirs & des soumissions ;
Implorer sa-merci par mes confessions ;
Avouer à ses pieds mes actions les plus noires ;
Lui demander pardon de toutes mes victoires ;
Lui demander pardon du sang que j'ai perdu ;
Du repos éternel que je vous ai rendu ;
De mille beaux effets , de mille bons services ,
De cent fameux combats , & de cent cicatrices ;
C'est de quoi je suis prêt à lui crier merci :
C'est tout ce que j'ai fait , je le confesse aussi ;
Et je ne puis nier à toute l'Angleterre
Des crimes si connus-presque de toute la terre.

La mort des enfans d'Hérode , ou la suite de Marianne * est encore une Tragédie de notre

C'est la suite de la Marianne de *Tristan l'Hermite* , Pièce qui eut long-tems beaucoup de célébrité .

Auteur. Il la dédia au Cardinal de Richelieu ; & pour s'excuser de lui offrir trop tard un hommage littéraire , il lui dit , dans un style bien figuré & bien extraordinaire : « Je supplierai votre Éminence de considérer qu'Hector tua bien Patrocle , & brûla les navires des Grecs , mais qu'il fuyoit devant Achille ». Nous passons au sujet de la Pièce.

Alexandre & Aristobule , fils de Marianne & d'Hérode , perdent la tête sur un échafaud. Ils sont condamnés à ce supplice , sur de fausses lettres qu'Antipater , fils naturel d'Hérode , fait écrire , au nom des deux Princes , par Diophante , Secrétaire d'Hérode. Ces Princes ne se défendent point. Alexandre croit que Glaphyra , sa femme , est aimée de son père. Ce sentiment n'est fondée sur au-

qui écrasa la *Médée* de Corneille , & qui fut ensuite écrasée par le *Cid*. On sait que cette Tragédie coûta la vie à *Mondori* , par la force avec laquelle il rendit les fureurs d'Hérode. Elle a été corrigée par Rousseau , & fut imprimée ainsi en 1731.

cune apparence. La foiblesse , le mauvais goût l'in vraisemblance , le mauvais style , règnent dans cette Pièce.

Edouard, autre Tragédie du même Auteur , mérite , à-peu-près , les mêmes reproches ; mais on y trouve , du moins quelques beautés de détails.

Edouard , Roi d'Angleterre , est passionné-ment amoureux de la Comtesse de Salisbury. (C'est la même pour qui il institua l'ordre de la jarretière.) La Comtesse oppose à la passion du Roi , une vertu à toute épreuve. Isabelle , mère d'Edouard , Princesse ambitieuse , & qui craint que la passion de son fils ne lui fasse perdre une partie du crédit qu'elle a sur son esprit , engage le Duc de Mortimer , attaché à son service , à dire au Roi que la Duchesse a dessein d'attenter à sa vie. Edouard croit ce rapport ; & en effet , il apperçoit un poignard caché dans une des manches de la robe de la Comtesse. Sur cet indice , il la fait arrêter. La Comtesse se justifie du crime qu'on lui impute ; mais elle ajoute que le Duc de Mortimer est venu l'avertir que le Roi avoit dessein de la déshonorer , & qu'elle s'étoit

prémunie d'un poignard pour prévenir l'ouvrage qui lui étoit réservé , en terminant des jours dont elle n'auroit plus eu qu'à rougir. Édouard , rouché de tant de vertu , prend la résolution d'épouser la Comtesse , exile la Reine , & chasse honteusement Mortimer.

On sent que le sujet de cette Pièce est intéressant. Il est malheureusement affoibli par la versification , reproche que nous ne ferons plus à la Calprenède , parce qu'il faudroit le renouveler trop souvent.

Il y a trois autres Ouvrages Dramatiques de cet Auteur. *Phalante* , Tragédie , est le premier. C'est un sujet d'imagination. Hélène , Reine de Corinthe , a autant d'aversion pour Philoxène , fils du prince Timandre , que d'amour pour Phalante , Prince étranger. Tout l'intérêt de la Pièce roule sur la délicatesse de ce dernier , qui sacrifie les sentimens de son cœur à l'amitié qui le lie avec Philoxène. Au lieu de répondre aux empressemens de la Princesse , il ne lui parle qu'en faveur de son ami. Malgré cet excès de générosité , il éprouve la jalousie de son ami. Ce dernier le force à tirer l'épée , & le blesse.

mortellement. La Reine , désespérée de sa mort , s'empoisonne , pour ne lui plus survivre. Philoxène , livré aux regrets & aux remords , se tue à son tour. Voilà beaucoup de mots, beaucoup de malheurs, & peu d'intérêt.

Herménigilde , Tragédie , sujet révoltant. C'est un père Arien qui fait mourir son fils , parce qu'il est Catholique La Pièce est écrite en prose ; & la prose de la Calprenède n'étoit pas propre à réchauffer un sujet froid , ni à adoucir un sujet qui révolte.

Bélisaire , Tragi-Comédie , représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne , & non imprimée. On ne connoît cette Pièce que par quelques vers de Loret * , qui la loue beaucoup.

* Ce Loret étoit un homme qui , pendant plus de vingt ans du siècle de Louis XIV , eut l'effronterie de faire paroître toutes les semaines une Gazette en vers. Dieu sait quels vers ! La meilleure prose eût , sans doute , mieux valu. Il y avoit peu de Nouvelles Politiques , quelques-unes de la Cour & de la ville , & beaucoup d'Anecdotes Littéraires. Cette Gazette ridicule est devenue très-rare. On la conserve dans quelques Bibliothèques , parce qu'elle contient beaucoup de dates , beaucoup de traits , beaucoup de particularités enfin , dont on peut faire usage.

Ces louanges doivent être très-suspectes, puisqu'on n'a jamais livré l'Ouvrage à l'impression. Au reste, le sujet de *Bélisaire* n'offre exactement qu'une situation, & il doit être dangereux de l'exposer au Théâtre. Susceptible d'ornemens étrangers, il a pu réussir comme *Histoire*, ou *Roman Historique*, difficilement réussiroit-il comme *Tragédie*.



A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le premier Volume du mois de Juillet de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en sauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris, ce 30 Juin 1776.
C R E B I L L O N.



BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUILLET, 1776. SECOND VOLUME.



A P A R I S,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, près de celle S.-Louis, au Marais;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

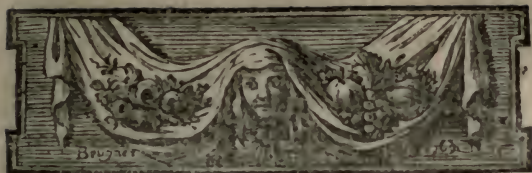
A V I S.

L*A Bibliothèque universelle des Romans*, Ouvrage périodique, est composée de 16 volumes in-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv.
Et en Province, de 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tout tems AU BUREAU, rue du Four-Saint-Honoré.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis, & de leur argent.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JUILLET, 1776. SECOND VOLUME.

CINQUIÈME CLASSE.

ROMANS DE SPIRITUALITÉ, DE MORALE
ET DE POLITIQUE.

La Vie de Gusman d'Alfarache.

NOUS avons, au commencement du premier Volume d'Avril, annoncé *la Vie de Gusman d'Alfarache* comme un Roman moral, il l'est en effet; c'est en cette qualité qu'il a fait une grande fortune en Espagne, qu'il a eu nombre

de réimpressions , & des traductions dans presque toutes les Langues de l'Europe. Nous avons dit que son mérite morale ne consistoit pas dans les faits , mais dans les réflexions ; nous avons ajouté que l'Auteur (*Matthieu Alleman*) écrivant sous Philippe II , toutes ses réflexions portoient sur les mœurs de l'Espagne de ce tems-là , c'est-à-dire , de la fin du seizième siècle , & du commencement du dix-septième , l'Ouvrage ayant été publié pour la première fois en 1599 & 1600. Nous avons enfin nommé les deux derniers Traducteurs François de Gusman , qui sont Thomas Cornéille , & le Sage ; & nous ajoutons aujourd'hui à ces noms , celui du premier Traducteur , qui est Chapelain , si connu par sa *Pucelle*.

Comme au fond les Aventures de Gusman ne sont pas bien intéressantes , & que nous voulons conserver à l'Ouvrage son caractère moral , nous réduirons les aventures , & même les réflexions ; mais nous nous arrêterons plus long-tems sur quelques Nouvelles Espagnoles , qui sont peut-être ce qu'il y a de plus curieux dans le Livre.

Gusman commence son histoire en assurant que s'il se mêle de faire des réflexions , il les fera toujours à propos ;

il fait bien, dit-il, qu'il ne faut pas s'écarter de son sujet; & pour le prouver, il conte un opologue que voici :

« Un grand Seigneur étranger étant
» venu en Espagne, y vit un superbe che-
» val ; & n'ayant pu l'acheter , il voulut
» au moins en avoir la représentation. Il
» chargea de cet ouvrage deux Peintres,
» dont l'un passoit pour plus habile que
» l'autre , & leur déclara qu'il prendroit
» le tableau qui répondroit le mieux à son
» attente. Le plus foible des deux Pein-
» tres ne s'attacha qu'à faire le cheval res-
» semblant , tel qu'il le voyoit ; & celui
» qui se piquoit d'exceller dans son art ,
» trouvant ce sujet trop simple , peignit
» ce magnifique animal au milieu d'une
» belle campagne ornée de châteaux, avec
» des montagnes , & la mer dans l'éloi-
» gnement. Sur l'un des côtés , on voyoit
» un harnois superbe, qui sembloit destiné
» pour le cheval , & de l'autre une armu-
» re complète pour le cavalier qui devoit
» le monter. Le Seigneur préféra le tableau
» où régnoit la simplicité , & le paya gé-
» néreusement ». *Je ne vous ai demandé ,*
dit-il au Peintre habile , qu'un simple cheval ,

*Et non point la vue de tant de châteaux ;
il y en a assez dans mon pays.*

On devoit croire d'après cela qu'il y a peu d'écart dans le Roman que nous allons extraire ; cependant il en est plein.

Le père de Gusman étoit Génois. Allant en Espagne pour poursuivre des correspondans qui lui avoient fait banqueroute, il fut pris par des corsaires , & mené à Alger : il se fit Turc, & épousa une Morefque qui mourut , & dont il hérita. Avec ses richesses, il trouva moyen de repasser en Espagne ; il redevint Chrétien , & s'établit à Séville. Là il eut la bonne fortune d'une Demoiselle entretenue par un vieux Commandeur. La manière dont il s'y prit pour passer tranquillement quelques heures avec elle , en dépit du jaloux , est assez singulière : il concerta le tour qu'il se proposoit de jouer avec la duègne de la Demoiselle qu'il avoit gagnée. Un jour que le Commandeur & sa Demoiselle étoient partis de Séville pour aller à leur maison de campagne , & qu'ils devoient passer devant celle du père de Gusman , qui étoit dans un petit lieu nommé Alfarache , la Demoiselle feint tout-à-

coup de se trouver attaquée d'une colique violente ; elle jette de hauts cris , elle ne peut pas absolument aller plus loin. La duègne affecte d'abord d'être bien embarrassée ; puis elle propose d'entrer dans la petite maison vis-à-vis de laquelle on se trouve. Elle frappe ; une vieille ouvre la porte , & dit qu'il n'y a personne , mais que son maître est un galant homme qui lui a recommandé de secourir tous les passans qui auroient besoin de son secours. En conséquence elle reçoit la malade , sa duègne , & le Commandeur ; on la met dans un bon lit ; on lui donne des cordiaux ; la colique s'appaise , elle n'a plus besoin que de dormir. Le vieux jaloux l'enferme dans la chambre , & va se promener avec la duègne dans le jardin , pendant deux bonnes heures. Le père de Gusman que l'on croyoit bien loin , étoit caché dans une garde-robe de cette chambre ; il passe agréablement avec la Demoiselle , tout le tems de la promenade du Commandeur ; & quand celui-ci revient , il se retire , fait un grand tour , & rentre chez lui comme s'il revenoit de Séville. Il paroît tout étonné de

trouver si bonne compagnie dans sa maison ; il en fait poliment les honneurs , & dès ce moment se lie avec le Commandeur.

« Ce fut à neuf mois de là , jour pour jour, dit Gusman, que je vins au monde ». Gusman le père resta ami de la maison jusqu'à la mort du vieux Chevalier. Alors Donna Marcella fit sa main assez avantageusement , pour que Gusman le père crut devoir , sans scrupule , l'épouser. Gusman le fils fut élevé avec soin jusqu'à la mort de son père. Les affaires de la maison se trouvant fort dérangées , notre aventurier saisit l'occasion d'une querelle avec sa mère , pour aller courir le monde , ayant très-peu d'argent dans sa poche. C'est là que commencent proprement ses aventures romanesques & comiques ; il s'en faut beaucoup que les premières soient piquantes.

A quelque distance de Séville , il s'associe avec un Anier , avec lequel il loge dans quelques misérables hôtelleries d'Espagne. La mauvaise chère qu'ils y font intéresse peu ; elle sert seulement à nous apprendre que du tems de Philippe II , rien n'étoit si dégoûtant que les auberges

de l'Andalousie. On lui fait manger du mulet pour du mouton ; une autre fois on lui enlève son manteau , qui étoit la meilleure pièce de sa garde-robe : enfin on le prend pour un voleur , & on le rossé ; mais après l'avoir bien maltraité , on reconnoît qu'on s'est trompé ; on le renvoie , & il continue son chemin , aussi triste que doit l'être un homme battu & volé. Heureusement qu'un galant homme , avec qui il marche de compagnie , lui conte , pour l'amuser , une nouvelle Espagnole intitulée : *Histoire amoureuse d'Osmin & de Daraxa.*

Cette histoire est assez intéressante , pour que nous croyions devoir en donner un extrait étendu. Elle vaut mieux que les aventures ridicules & comiques , qui composent le fond de l'ouvrage. Matthieu Alemann ne tire de cette nouvelle aucune morale ; mais on lui pardonne volontiers en faveur de l'intérêt.

Histoire amoureuse d'Osmin & de Daraxa.

Ferdinand le Catholique & la Reine Isabelle son épouse ayant résolu la con-

quête du Royaume de Grenade, y entrèrent avec une puissante armée, & mirent le siège devant la Ville de Bassa. Cette place importante fut vivement attaquée; mais elle fut bravement défendue par le Gouverneur *Almadan*, à qui *Mahomet*, surnommé *le Petit*, en avoit confié la garde.

Almadan avoit l'honneur d'être du sang de son Roi, & le bonheur d'être père de *Daraxa*, la plus belle des Mores. Depuis long-tems, il avoit fiancé cette fille chérie au Prince *Osmin*, jeune Seigneur de la plus grande espérance. L'amour applaudissant aux intérêts politiques des deux familles, avoit percé des mêmes traits le cœur de ces futurs époux; ils n'aspiroient qu'au moment d'être unis; *Mahomet* en avoit déjà fixé le jour, & *Osmin* se préparoit à quitter la Cour pour voler dans les bras de sa maîtresse, lorsqu'il apprit que Bassa étoit investi par les Espagnols.

Cette difficulté irrita l'amour & le courage d'*Osmin*; il choisit deux cens cavaliers, des plus braves de sa nation; & à la tête de cette troupe, il vouloit forcer

le camp des assiégans , & se jeter dans la place. Mais après s'être signalé par les actions les plus éclatantes, il fut contraint de céder au nombre , & de se retirer à Grenade , couvert de gloire & de blessures. Toutela Cour prit part à l'infortune du jeune Héros ; Mahomet lui-même , par une faveur insigne , alla le visiter , & chercha à le consoler , en l'accablant d'honneurs & de bonté ; mais il avoit son amour à satisfaire autant que son ambition.

Cependant le siège tiroit en longueur ; Osmin guérit , & voulut aussi-tôt courir à de nouveaux exploits ; son ardeur bouillante l'élevoit au-dessus des difficultés ; il avoit oublié ses premières blessures , & sollicitoit auprès du Roi l'honneur de mourir sous les murs de Bassa , ou d'y entrer triomphant , lorsqu'il arriva à Grenade un valet de Daraxa , appelé *Orviédo*, qui ayant été quatorze ans prisonnier chez les Espagnols, en avoit si bien pris l'accent & les manières , qu'il étoit impossible de penser qu'il fût More ; il avoit trompé la vigilance des assiégeans , & venoit remettre à Osmin une lettre de Daraxa , & un riche mouchoir brodé de sa main.

Cette amante fidelle conjuroit le jeune Prince de renoncer à pénétrer dans Bassa par une action d'éclat, & lui ordonnoit de se reposer sur Orviédo, du soin de la rejoindre. Osmin goûta avec avidité les projets que lui développa cet envoyé. Ils prirent des habits espagnols, & se mirent en route par des chemins détournés. Arrivés près de Bassa, ils virent des tourbillons de poussière s'élever de tout côtés, & entendirent bientôt de grands cris qui annonçoient un combat furieux entre les deux partis. Osmin croyant que la ville est emportée d'assaut, maudit sa destinée; Orviédo le rassure, en lui apprenant que tout ce bruit ne vient que d'une sortie que le Gouverneur est convenu de faire, pour faciliter leur entrée par le désordre qu'elle doit occasionner. Ils passent à travers les Espagnols, occupés à se défendre, & entrent dans Bassa. Osmin, au comble de ses desirs, court chez le Gouverneur, & se précipite dans ses bras avec toute la joie d'un amant prêt à revoir ce qu'il aime: il demande sa chère Daraxa; mais une troupe de soldats, hors d'haleine, entre aussi-tôt, & apprend au Gouverneur que les Espagnols ont repoussé les

Mores, sont entrés pêle-mêle avec les fuyards dans le fauxbourg, & seront bientôt maître de Bassa même, si un prompt secours ne vient les arrêter. Osmin prend des armes, vole où le danger est le plus pressant, rallie les Mores, & sauve la ville: mais toute sa valeur ne put chasser les ennemis du fauxbourg où ils étoient déjà cantonnés. Quel fut son désespoir quand il apprit que son amante étoit dans ce fauxbourg? « Malheureux Osmin, s'écrie-t-il » dans sa douleur, tu communique à » Daraxa le malheur qu'il te poursuit. Hélas! » la fortune ne m'a permis d'entrer dans » Bassa, que pour me rendre le premier » auteur de la captivité de ma maîtresse »!

Sa douleur n'étoit que juste. Daraxa étoit prisonnière d'un jeune Seigneur d'Espagne, âgé de dix-neuf ans, brave comme Mars, & beau comme Adonis. Il s'appelloit Dom Alonze; la gloire étoit son unique passion. Il faisoit sa première campagne. Courageux, & brûlant du desir de le prouver, il se plaçoit toujours à la tête des combattans. Il se jeta des premiers dans le fauxbourg, & renversant tout ce qui s'opposoit à lui, il se fait jour jusqu'à la maison de plaisance du Gouverneur; il y

entra, suivi d'une douzaine de soldats; & pendant que ceux-ci s'amusoient à piller, il visitoit la maison dans l'espoir d'y faire quelque illustre prisonnier. Il parvint bientôt dans un appartement où il entendoit parler; il ouvre la porte, & voit cinq femmes, dont quatre se jettent à ses pieds & lui demandent la vie. La cinquième, loin de s'humilier ainsi, lance sur lui un regard assuré: « Jeune homme, lui dit-elle, n'approche pas de Daraxa, ou ce poignard lui fera justice de ta témérité ».

Alonze, qui jusques-là n'avoit brûlé que pour les combats, sentit à l'instant expirer sa fierté; & il laisse tomber son épée, s'approchant de Daraxa d'un air respectueux: « Madame, répondit-il, qu'avez-vous à craindre de mes armes, les vôtres sont bien plus dangereuses. Les loix de la guerre vous font ma prisonnière, mais les loix de la beauté exigent que je vous rende des hommages; souffrez que je vous tire de ces lieux où la fureur du soldat pourroit oublier les égards qui vous sont dus. Daignez me suivre dans le camp de mon Roi, où l'on saura respecter vos vertus,

» en admirant les appas dont vous êtes
» ornée ».

Daraxa rassurée par l'honnêteté d'Alonze, qui, tout armé qu'il étoit, paroissoit plus fait pour toucher un cœur que pour l'alarmer, se résolut à le suivre avec ses femmes, en donnant quelques larmes au souvenir de son amant, & au contre-tems qui éloignoit leur union. Quand Ferdinand apprit que la fille du Gouverneur étoit entre les mains d'Alonze, qui demandoit à la lui présenter, il se mit à sourire, & dit qu'on ne pouvoit pas refuser une pareille grace à un cavalier qui débutoit si heureusement. Alonze parut bientôt, tenant par la main sa prisonnière. Daraxa aborda le Roi d'un air que toute la Cour admira, & lui dit modestement qu'elle eût désiré devoir à des circonstances moins affligeantes pour elle, l'honneur de saluer son Altesse *. Le Roi se leva pour lui répondre, & l'assura qu'il vouloit qu'elle fût si bien traitée dans son camp, qu'elle n'eût point lieu de regretter le Palais de

* C'étoit le titre dont les Rois d'Espagne se contentoient alors.

son père. En effet il lui fit dresser une tente pour elle & ses femmes, & lui procura tous les agrémens dont la galanterie espagnole est susceptible. Quelques jours après il la fit partir sous la garde de son jeune vainqueur, pour aller à Séville, où la Reine s'étoit rendue avec toute sa Cour.

Isabelle reçut Daraxa avec toutes sortes de bontés, & n'épargna rien pour la tirer de la tendre mélancolie où elle étoit plongée, & qui ne la rendoit que plus intéressante. L'aimable & vaillant Alonze avoit pour elle les soins les plus délicats; il trouvoit trop de charmes à la voir, pour prévoir qu'il faudroit la quitter, & s'enivroit, sans s'en douter, du doux poison de l'amour. Cependant l'honneur & son Roi le rappellèrent à l'armée. Ce coup cruel pour son cœur l'éclaira sur ses sentimens pour sa prisonnière. Tant qu'il avoit été près d'elle, il avoit ignoré les soupirs & les plaintes; mais à ses tristes symptômes, il reconnut en rougissant qu'il étoit atteint d'une vive passion. La Reine Isabelle n'eut garde de s'y méprendre; elle eut pitié d'Alonze, qu'elle honoroit de son amitié; & le jour qu'il devoit partir, elle lui dit

qu'il étoit de la décence qu'il prît congé de Daraxa, & voulut bien le conduire elle-même chez cette belle More. « Vous » êtes triste, Madame, lui dit-elle obligeamment; mais voici un jeune Héros » que je crois plus à plaindre que vous ». Ce discours déconcerta un peu Daraxa; elle avoit attribué à la politesse tous les procédés d'Alonze; & trop occupée de son cher Osmin, pour être sensible aux soins d'un autre, elle se contenta de répondre à la Reine qu'elle n'oublieroit jamais les obligations qu'elle avoit à son protégé; mais que n'étant pas en état de les reconnoître, elle ne pouvoit que souhaiter qu'il n'éprouvât jamais un sort pareil au sien, ou qu'au moins il tombât en d'aussi bonnes mains qu'elle. « Ah! belle » Daraxa, s'écria Alonze, quelque malheur que j'éprouve jamais, je me croirai trop fortuné s'il m'est permis de me » dire votre Chevalier! Je pars pour l'armée, je peux y être tué; me refuserez-vous une grace, qui peut-être sera si » courte »? La Reine appuya la demande de son favori de toute son éloquence. Il demandoit un nœud de rubans. La belle

prisonnière craignit de trahir le secret de son cœur en résistant plus long-tems ; elle se rendit, & donna à Don Alonze ce nœud qu'elle avoit reçu d'Osmin, dans des tems plus heureux. Le jeune Espagnol reçut à genoux ce précieux don, & partit pour Bassa. Voyons quels étoient, dans cette ville assiégée, les regrets du tendre & malheureux Osmin.

Lorsque la nouvelle de la prise de Daraxa fut confirmée, il s'abandonna aux transports les plus violens : il conjura le Gouverneur de lui donner quelques gens déterminés, & de lui faire ouvrir les portes de la ville, bien résolu de tout tenter pour délivrer son amante. Mais Almadan, fidèle aux intérêts de son Roi, aima mieux pleurer avec Osmin la perte de sa fille, que d'exposer à un nouvel échec la place qui lui étoit confiée. La douleur de ce jeune Prince surmonta bientôt son courage ; une langueur secrète le mina peu-à-peu ; il tomba dans un abattement qui fit craindre pour ses jours.

Cependant les Espagnols enhardis par l'avantage considérable qu'ils avoient remporté, eurent bientôt réduit Bassa à la

dernière extrémité. Le Gouverneur reçut ordre de Mahomet de capituler ; il le fit avec gloire , & sortit de la ville démantelée avec tous les honneurs de la guerre , suivi d'Osmin mourant , & du reste de ses soldats. Ferdinand termina sa campagne par cette conquête ; & ayant mis ses troupes en quartier d'hiver dans les villes frontières de ses Etats , il alla à Séville rejoindre Isabelle & sa Cour qui se trouva plus nombreuse & plus brillante que jamais.

Osmin , de son côté , étant de retour à Grenade , refusa toutes les visites de ses amis , & tout entier à sa douleur , il se renferma avec Orviédo , qu'il avoit attaché à sa personne en qualité d'Ecuyer. Ce serviteur , sensible à l'état de son maître , épuisa vainement toutes les ressources de son esprit pour le distraire de son affliction. Osmin , plus triste que jamais , empoisonnoit sa foible vie par les idées les plus cruelles.

Mais l'amour qui le déchiroit si cruellement , apporta bientôt du remède à ses maux , en lui inspirant le dessein d'aller chercher à Séville des nouvelles de Daraxa. L'espérance calme les chagrins de cet amant ; sa santé reprend sa première force ;

il se déguise en Cavalier Andalous, prend les deux plus beaux chevaux de son écurie, se munit de pierreries, & sans réfléchir aux dangers qu'il alloit courir, il part de nuit avec Orviédo. Après quelques aventures où ils sont prêts à être reconnus, ils arrivent à Séville, & se logent dans le fauxbourg le moins fréquenté.

Ils voient par-tout de grands préparatifs de fêtes, & apprennent qu'on se dispose à aller voir une course de taureaux, où le Roi, la Reine & toute leur suite doivent assister. Osmin est bientôt instruit des circonstances de la prise de sa maîtresse, des égards qu'on a pour elle à la Cour d'Espagne, des passions que ses charmes y font naître, & de la préférence que paroît obtenir le jeune Alonze. Plus l'amour est ardent, plus la jalousie est extrême. Osmin pensa se trahir en apprenant les soins & les succès apparens du bel Espagnol. Orviédo eut peine à lui rappeler qu'il étoit chez ses ennemis, & qu'une imprudence lui coûteroit la liberté.

Enfin le jour des courses arriva. Rien de plus magnifique & de plus galant ne s'étoit vu depuis long-tems. Dans un

balcon sur lequel l'or brilloit de toutes parts, on remarquoit Ferdinand & la Reine Isabelle son épouse, & dans un autre aussi richement décoré, étoient les premières Dames de la Cour. A la simplicité de ses atours, & à l'éclat de sa beauté, on reconnoissoit Daraxa. Sa négligence effaçoit toute la pompe que le luxe espagnol étaloit.

Dans la carrière étoient tous les Seigneurs qui prétendoient à l'honneur de la jôûte. On comptoit parmi les principaux Don Rodrigue de Padilla, Don Juan Derna, Don Diego de Castro, & sur tout Don Alonze. Ces quatre concurrens se disputoient non-seulement la gloire de remporter le Prix, mais encore celle de plaire à la belle More; & ils ne venoient combattre que dans l'espoir de triompher à ses yeux. Mais la fortune réservoir cette faveur à un rival d'autant plus dangereux, qu'il leur étoit inconnu : c'étoit le brave Osmin. On vient de le voir atteint de mille sentimens jaloux; il voulut enlever aux Espagnols le bonheur de fixer les regards de son amante. Il se pare magnifiquement, monte sur son cheval, se couvre le visage d'un crêpe bleu, pour annoncer qu'il vouloit rester incon-

nu, se fait suivre par Orviédo, qui portoit sa lance, & entre dans la carrière.

Le taureau étoit lâché, on n'en avoit pas encore vu d'aussi vigoureux. Il avoit déjà fait reculer les plus braves Espagnols. Le seul Alonze avoit eu la témérité de l'attendre, & avoit eu son cheval tué sous lui. Cet exemple contenoit les autres, ils se tenoient à quelque distance du furieux animal, qui, immobile au milieu d'eux, grattoit la terre de son pied, pouffoit de grands mugissemens, & regardant tour-à-tour chacun des combattans, sembloit choisir qu'il vouloit attaquer.

Osmin avoit apperçu sa chère Daraxa; les yeux attachés sur elle, il oublioit le taureau, sa gloire & ses rivaux. Toute la Cour étoit frappée de sa bonne mine, de l'air de grandeur qui régnoit dans sa personne, & de la noble indifférence qu'il témoignoit pour sa vie. La seule Daraxa, plongée dans sa rêverie, n'en avoit pas été tirée par le murmure qui s'élevoit en faveur de son amant. Soudain l'on entend de grands cris; la belle More lève les yeux; Osmin se retourne, il voit le taureau qui accourt à lui; il met sa lance en
arrêt,

arrêt, fond sur l'animal, le perce entre l'épaule & le cou, & le cloue, pour ainsi dire, à la terre.

Un coup si hardi excita l'admiration de toute l'assemblée; l'on cria de toutes parts : « Vive le Chevalier au voile bleu; » vive le plus valeureux homme de ce siècle ! Pour Daraxa, elle avoit été si émue, qu'elle n'avoit rien vu de la victoire de son amant : un mouvement secret l'avoit fait tressaillir du danger qu'il couroit. Les applaudissemens de l'assemblée ne la rassuroient pas encore : elle demanda où étoit le Chevalier inconnu, & on le lui montra déjà bien loin hors de la barrière, & suivi d'une foule de peuple qui couroit pour le voir, comme un homme extraordinaire.

Osmin eut beaucoup de peine à se débarrasser de cette foule. Quand il fut rentré chez lui, il quitta ses riches ornemens, & se rappella avec bien du regret que sa gloire avoit nui à son amour, & que trop d'éclat l'avoit privé du plaisir de voir à son aise sa chère Daraxa.

Le lendemain les courses devoient recommencer. Tout Séville y accourut, dans

l'espérance de voir encore triompher le Chevalier au voile bleu : mais Osmin se déguisa sous les habits les plus simples , se glissa dans la carrière avec la foule du peuple , & alla se placer près du balcon de la belle More. Pour elle , beaucoup moins triste que de coutume , sans en deviner la cause , elle attendoit aussi l'inconnu , & ne se doutoit pas qu'il fût si près d'elle. Cependant Osmin suivoit tous les mouvemens des yeux de sa maîtresse , & s'impatientoit de ne les voir point tourner sur lui , quand un riche bouquet dont elle étoit parée , se détacha de son côté , & tomba hors du balcon. Osmin le ramassa avec transport , Daraxa le regarde avec étonnement. Quel moment pour son cœur ! Elle reconnoît son amant : elle lui sourit , & elle est forcée de modérer sa joie , pour ne donner aucun soupçon ; mais voyant que le peuple entouroit Osmin pour lui arracher le bouquet , elle leur crie de le laisser entre ses mains , & qu'elle ne veut pas lui ôter ce que sa bonne fortune lui donne. L'heureux Prince , flatté de cette faveur , attache le bouquet à son chapeau en guise de plumet.

On lâcha bientôt un taureau aussi redoutable que celui de la veille. Don Rodrigue de Padilla, Don Juan Derna, Don Diégo de Castro, Don Alonze, & plusieurs autres qui avoient déjà combattu à cheval, mirent pied à terre pour mieux montrer leur courage & leur adresse. Ce dernier qui, au péril de sa vie, auroit voulu se signaler aux yeux de Daraxa, dont il portoit le nœud de rubans sur son épaule, courut vis-à-vis du balcon de cette belle More. Quelle fut son indignation, quand il reconnut au chapeau d'un homme de la foule, le bouquet qu'il lui avoit donné le matin ! Et quelle est la surprise d'Osmin, de voir à un Espagnol le nœud de rubans qu'il avoit tressé lui-même pour son amante ! la rivalité se fait sentir dans le cœur des deux Héros. *D'où te vient ce bouquet ?* dit Alonze avec hauteur ? *Que t'importe,* répond fièrement Osmin, *si la Dame de qui je le tiens, juge que je le mérite ?* *Scis-tu,* reprit Alonze, *que j'ai l'honneur d'être le Chevalier de la Dame dont tu parles ? Toi, son Chevalier !* réplique Osmin, *par-tout ailleurs je t'arracherois ces rubans qui flottent sur ton épaule... Insolent !* s'écrie l'Espagnol en

furéur, *est-ce ainsi que tu manques de respect à un homme de mon rang?* Aussi-tôt il fond sur Osmin le sabre à la main; celui-ci se met en défense. Ils alloient commencer un combat furieux, quand le taureau se jetant au milieu d'eux, les sépara. Tout le malheur fut pour Alonze, qui, d'un coup de corne, fut jeté à dix pas de-là, avec une profonde blessure à la cuisse: l'animal acharné après sa victime, alloit achever de l'immoler: tous les assistans plaignoient déjà le sort du valeureux Alonze: mais Osmin, par un mouvement de générosité digne des Chevaliers de son tems, court sur le taureau, le pique, l'attire sur lui, & d'un coup de sabre l'étend à ses pieds.

Ce qu'avoit fait le Chevalier au voile bleu, ne parut plus rien après ce nouvel exploit. Le Peuple & les Grands applaudirent avec transport. Le Roi lui-même battit des mains, & voulut qu'on lui présentât cet homme si simple & si étonnant: mais Osmin s'étoit dérobé aux honneurs qu'on lui préparoit. En vain fit-on les recherches les plus exactes, on ne le retrouva plus dans la carrière. Le récit que firent les Dames du balcon, de sa que-

relle avec Alonze, ne fit qu'augmenter la curiosité du Roi. Il envoya chez le blessé pour savoir quel étoit le nom de celui qui avoit été à la fois son adversaire & son libérateur ; mais Alonze l'ignoroit lui-même, & protesta qu'il mourroit avec regret, s'il étoit privé de la satisfaction de témoigner sa reconnoissance à ce généreux inconnu.

Cependant Daraxa jouissoit en secret du plaisir que lui causoit cette aventure ; mais ce plaisir étoit mêlé d'inquiétude. Elle avoit entendu ce qu'Osmin avoit dit à Alonze sur le nœud de rubans ; elle connoissoit le caractère impétueux de son amant, & la délicatesse des Mores. Que va penser Osmin ? il va peut-être la croire infidelle ; &, de retour à Grenade, publier que Daraxa est la maîtresse d'un Chrétien. Si du moins elle pouvoit lui écrire & le détromper ; mais comment trouver, dans une ville aussi grande que Séville, un More qui a tant de raison de se cacher ? Toutes ces idées tourmentoient la belle Daraxa, lorsqu'un heureux hasard lui rendit le repos.

Elle s'étoit liée avec une Espagnole de son âge, appelée *Elyre*, sœur de *Don*

Rodrigue, un de ses amans, & fille du *Marquis de Padilla*, Grand d'Espagne, & l'un des favoris de la Reine. Ces deux amies se promenoient souvent dans le vaste jardin du Palais. Un jour elles y entendirent une voix, dont la douceur les attira vers l'endroit où étoit le chanteur. Elles se cachèrent derrière des orangers pour mieux écouter, & voir sans être aperçues. *Elvire* trouva le Musicien à son gré, & éprouva à sa vue des sentimens qui lui étoient inconnus. Celui qui fit tant d'impression sur elle, étoit encore plus cher à *Daraxa*, car c'étoit *Osmin*. Placé dans une niche de verdure, assis sur un siège de gazon, & la tête appuyée négligemment contre un arbre, il chantoit ces paroles :

Pourquoi, cruelle jalousie
M'embrâses-tu de ton flambeau ?
Les maux dont l'absence est suivie,
Ne suffisoient-ils pas pour me mettre au tombeau ?

Daraxa comprit le sens de ce couplet : elle fut sensiblement touchée des chagrins de son amant : elle se reprochoit d'en avoir été cause par son imprudence ; &

pour le tranquilliser , elle écrivit sur ses tablettes ce peu de mots :

« Il faut être bien ennemi de soi-même ,
» pour soupçonner la foi d'une amante ,
» & ne point chercher à s'éclaircir. Un
» cœur bien fait n'aime qu'une fois dans
» la vie , & tout autre qu'un jaloux n'ose-
» roit en douter. Adieu ».

Pendant que l'imprudente Elvire se livroit aux charmes de la voix d'Osmin , Daraxa jeta ces tablettes par-dessus les orangers ; & allant tirer l'Espagnole de l'extase où elle étoit , elle lui dit qu'il étoit tems de se retirer. Elvire s'éloigna à regret ; & le lendemain elle pressa son amie de retourner dans cet endroit. La belle More eût bien voulu s'y trouver seule , mais c'étoit s'exposer ; d'ailleurs Elvire ne la quittoit jamais. Elles descendirent donc ensemble au jardin , & allèrent au bosquet d'orangers. Osmin qui avoit lu avec la plus grande joie ce qui étoit écrit sur les tablettes , avoit déjà précédé les deux amies. Il témoigna d'abord quelque surprise en les voyant , & par respect il fit semblant de se retirer. Mais Elvire l'ayant abordé , & lui ayant dit qu'il pouvoit rester , il entra avec les

deux amies dans une conversation fort agréable & fort vive. Il eut l'adresse d'entretenir Daraxa de sa tendresse, par le moyen de ce langage muet, si commun chez les Mores, & de persuader à Elvire qu'il étoit noble Aragonois, qu'il s'appelloit *Jaimé Vivés* ; qu'il avoit été quatre ans prisonnier à Bassa, & que se trouvant délivré par la prise de cette ville, il avoit suivi le Roi à Séville, où il attendoit de l'argent pour paroître à la Cour.

Le trait s'enfonçoit dans le cœur de l'ardente Espagnole. Elle savoit combien la maison des *Vivés* étoit illustre, & se flattoit qu'elle pourroit s'unir avec plaisir à celle des *Padilla*. Elle donna au faux Aragonois des rendez-vous fréquens, où celui-ci ne manquoit jamais, parce qu'il y trouvoit toujours sa chère Daraxa, qui elle-même n'étoit pas fâchée de profiter du penchant de son amie, pour voir son fidèle Osmin.

L'hiver se passa ainsi dans des entrevues délicieuses pour nos amans. Mais le printemps étant venu ramener les beaux jours, Ferdinand annonça qu'il iroit bientôt assiéger Grenade, & que la Reine Isabelle

l'accompagneroit. Osmin & Daraxa en conçurent les plus grandes espérances ; ils comptoient qu'il leur seroit aisé de se dérober du camp des Espagnols , à la faveur du tumulte ; mais l'amour avoit autrement disposé de leur sort.

La Reine laissa toutes les Dames de sa Cour à Séville , & dit elle-même à Daraxa , qu'elle la remettoit entre les mains du Marquis de Padilla , dont la fille étoit son amie , & qui d'ailleurs étoit renommé pour sa prudence. La belle More fit part de ces tristes nouvelles à son amant ; il en fut accablé , il vouloit aller verser son sang pour la défense de sa patrie ; son esprit flottant entre l'amour , la gloire & son devoir , étoit en proie à une incertitude cruelle. Daraxa instruite par Orviédo de son indécision , lui écrivit cette lettre qu'elle arrosa de ses larmes :

« On dit, Osmin, que vous mourez
» de regret de n'être point à Grenade ;
» partez , partez : je fais mourir. Ah ,
» Osmin ! que vous connoissez peu l'a-
» mour, puisque vous abandonnez celle
» qui vous adore. Croyez-vous qu'on ne
» peut acquérir de la gloire qu'à l'armée ?
» Hélas ! il y en a peut-être cent fois plus

» à consoler une amante affligée comme
» moi, qu'à servir tous les Rois du mon-
» de. Adieu donc, cher Osmin. Faut-il
» que je ne vous voie plus ? Y pensez-
» vous » ?

Ce sensible amant ne put résister à des prières si touchantes. Il se persuada qu'il étoit de son devoir de rester à Séville, & en fit assurer sa chère Daraxa.

Cependant la Cour partit. La belle More fut installée chez le Marquis de Padilla. Ce Seigneur la traita avec tous les honneurs qu'il eût rendus à la fille de son Souverain; mais la grande prudence dont il se piquoit, le fit veiller de près sur la conduite de la prisonnière. Il savoit qu'elle avoit beaucoup d'amans; en conséquence il ne lui permit d'autres promenades que celles de son jardin, encore l'accompagnait-il le plus souvent, ou laissoit-il ce soin à son fils Don Rodrigue, & à sa fille Elvire.

Les deux amies se virent ainsi privées de tout commerce avec ce qu'elles aimoient; l'Espagnole se plaignoit tout haut de l'oubli de Don *Jaimé Vivés*, & la belle More soupiroit tout bas après Osmin. D'autre côté, le jeune Prince

s'intriguoit avec Orviédo , pour trouver entrée chez le Marquis de Padilla. Il mouroit du desir de voir son amante , & rodoit sans cesse autour de la maison qui la renfermoit.

Un jour qu'il s'étoit arrêté devant une muraille du jardin qui s'étoit écroulée & qu'on réparoit , le Maître Maçon le voyant attentif à son travail , le prit pour un homme du métier , & offrit de l'employer comme manœuvre. Cette proposition toute indigne d'Osmin qu'elle étoit , parut charmante à cet amant. Il quitta ses habits , se mit à l'ouvrage , & conta à ses camarades qu'il avoit été Musicien , Capucin , Jardinier , Soldat , enfin Esclave chez les Mores , & qu'on l'avoit toujours appelé Ambroise , quoique son vrai nom fût Grégoire. A l'aide de cette ridicule histoire , Osmin se promenoit librement dans le jardin , sous prétexte d'examiner les fleurs , & chantoit des airs grenadins. Le Marquis de Padilla l'eut bientôt remarqué ; il fut séduit par l'ardeur & la gaieté qu'il mettoit au travail. Il se prit d'affection pour lui , & imagina que ce pourroit être un excellent domestique. Il fit diverses questions au faux Ambroise,

qui lui répondit ce qu'il avoit déjà dit à ses camarades , avec un air de bonne foi qui acheva de déterminer le Marquis ; il fut charmé de savoir que ce manœuvre fût aussi cultiver les fleurs ; il le prit à son service.

Voilà donc l'amoureux Ofmin devenu Jardinier du Marquis de Padilla. Il ne tarda pas à voir arriver dans le jardin les deux Dames ; il les suivit jusqu'au près d'un bosquet, où commençant une Chanson More , il se fit reconnoître de ses amies. Avec quel plaisir Daraxa retrouva son Ofmin , & Elvire son Jaimé Vivés dans le faux Ambroise ! Il leur apprit ce qui s'étoit passé entre le Marquis & lui , & leur fit sentir de quelle importance il étoit de se modérer & de jouir secrètement du bonheur de se voir. Une posture galante s'établit. Les deux amies qui avoient des intérêts différens , eurent aussi des caches séparées où elles glissoient les billets qu'elles écrivoient à leur amant commun. Mais bientôt Daraxa conçut quelque jalousie contre Elvire qui pressoit *Jaimé* un peu vivement ; Elvire de son côté , se plaignit de l'indifférence que son amie montrait pour les rendez-vous.

La belle More, qui avoit eu la prudence de cacher à l'Espagnole son penchant, faisoit l'insensible & la sévère, & se permettoit de lui faire des représentations sérieuses sur sa passion ; celle-ci commençoit à regarder Daraxa comme une importune. Elle imagina de donner à *Jaimé* des rendez-vous nocturnes ; mais la belle More avoit eu recours au même moyen pour voir Osmin en sûreté ; & le pauvre Prince, chargé de trois personnages, avoit peine à soutenir ce fardeau ; il lui falloit ménager la délicatesse de son amante, satisfaire la vive ardeur d'Elvire, & tromper la défiance du Marquis. Il eut bientôt encore un autre rôle à jouer. Mais voyons ce que fait Alonze.

Ce jeune Seigneur étoit parfaitement remis de sa blessure, & avoit suivi son Roi au siège de Grenade. Mais ne pouvant vivre long-tems loin de Daraxa, il revint à Séville, & gagna, à prix d'argent, une des femmes d'Elvire, qui lui promit de l'introduire la nuit chez le Marquis de Padilla, & de la cacher dans un lieu où il pourroit le lendemain, voir à son aise Daraxa. Pendant ce tems, Don Rodrigue, ce fils du maître de la

maison, cet amant secret de la belle More, avoit aussi résolu de se déclarer, & avoit choisi pour son confident Ambroise lui-même. Le prétendu Jardinier étoit chargé de préparer Daraxa à l'aveu que Rodrigue vouloit lui faire de son amour. Il amusa long-tems cet Espagnol des feintes réponses de la belle More, & traita cette intrigue si longuement, que ce jeune Seigneur se douta enfin qu'Ambroise le trompoit, & favorisoit la passion de quelqu'autre. Il épia le Jardinier, lui vit recevoir un billet de la belle More, en lui présentant une corbeille de fleurs; il crut même, une nuit, entendre parler dans le jardin. Il n'en fallut pas davantage pour l'engager à tout découvrir à son père, & à lui persuader que Daraxa alloit déshonorer sa maison. Le Marquis de Padilla, furieux de se voir pris pour dupe, fait armer tous ses gens dans le plus grand secret; vers minuit, il les fait filer dans son jardin, il leur ordonne de faire feint où ils entendront du bruit, & d'y courir aussitôt. Son impatience fut bientôt satisfaite; une voix d'homme vient frapper ses oreilles; il s'approche en silence, &

reconnoît celle d'Ambroïse , qui , heureusement pour la belle More , avoit accordé cette nuit-là à l'Espagnole , & lui disoit : « Je fais , Madame , que vous » m'aimez , je ne suis pas assez ingrat » pour vous oublier ; mais la situation » présente de mes affaires m'empêche de » penser à notre union ; attendez , de » grace , que je puisse m'avouer sans rougir , à ceux dont vous dépendez ».

Le Marquis , curieux de savoir ce que répondroit la belle , prêta toute son attention. Quels furent son dépit & sa colère , en entendant la voix d'Elvire ! « Don » Jaimé , disoit-elle , qu'est il besoin de » mon père , si vous m'aimez comme je » vous aime ? Un homme de votre rang » craint-il de m'enlever ? L'univers n'offre-t-il pas assez d'asyles où je me croirois trop heureuse de vous suivre ?... ».

Le Marquis , hors de lui-même , ne faisoit que d'affreuses réflexions. Ce n'étoit pas Daraxa , c'étoit sa propre fille qui vouloit porter un coup honteux à sa réputation. Il donne le funeste signal , tous les fusils à la fois partent sur le faux Jaimé. Elvire jette un grand cri , & tombe évanouie. Son père la méprisoit trop pour la

secourir ; il vole vers l'endroit d'où étoit partie la voix d'Ambroise , pour jouir du plaisir de voir sa victime expirante , mais il ne trouva personne. Osmin avoit entendu un bruit secret , il avoit soupçonné une embûche , & avoit fui vers un cabinet quand les domestiques lâchèrent leur coup. Au milieu de sa course , il heurta un homme qui , l'arrêtant , lui demanda qui on vouloit assassiner ? « J'ai lieu de
» croire que c'est moi , reprit Osmin , car
» j'entends que l'on me cherche ; mais
» je vendrai chèrement ma vie. Fuyons
» plutôt ensemble , reprit l'inconnu , j'ai
» des échelles dressées contre le mur , à
» quelques pas d'ici , & nous serons bien-
» tôt en sûreté ». Osmin suivit avec reconnaissance cet homme obligeant. Ils sortirent ensemble du jardin ; alors le Prince remerciant son bienfaiteur , voulut se retirer. « Don Jaimé , lui dit l'inconnu ,
» j'ai su par Clarice , confidente d'Elvire ,
» votre passion pour cet objet intéressant ;
» & j'ai manqué d'être , comme vous , sacrifié à l'amour. Je suis Alonze , le Chevalier de Daraxa ; je m'étois introduit
» cette nuit chez le Marquis de Padilla ,
» dans l'espérance d'offrir mes hommages

» à ma Dame ; mais cette première
» épreuve a pensé me coûter cher ; je
» veux chercher une autre voie moins pé-
» rilleuse. Daignez venir chez moi , nous
» sommes deux amans malheureux , nos
» vœux réunis fléchiront peut-être l'a-
» mour ».

Osmin continuant de passer pour Don Jaimé , accepta les offres d'Alonze , qui fut au comble de la joie , quand il reconnut dans ce Prince , cet adversaire généreux qui lui avoit sauvé la vie dans la carrière. Il lui jura une éternelle amitié , & ne le quitta plus.

Cependant tout Séville étoit instruit de ce qui s'étoit passé chez le Marquis de Padilla. Ce Seigneur , désespéré de cette aventure , partit , avec toute sa famille & la belle More , pour sa maison de campagne ; & les deux amans l'y suivirent , bientôt , déguisés en paysans.

Un jour qu'ils s'étoient postés au coin d'un taillis , & attendoient l'occasion de renouer leurs intrigues , arrivent trois véritables paysans , armés de bâtons noueux , qu'ils font tomber vigoureusement sur les épaules des deux amans ; Osmin se retourne comme un lion , saute sur le plus

apparent des trois , lui arrache son bâton , & va dégager Alonze , qui étoit mal mené par les deux autres. Deux braves arrivent sur le champ l'épée à la main ; Osmin abat le premier qui s'avance , d'un coup terrible qu'il lui porte à la tête , & Alonze fait fuir le second. Toute la canaille du village entoure bientôt ces faux payfans : Osmin est accusé d'avoir tué le fils du Bailli ; on le traîne chez ce Magistrat , pendant qu'Alonze , qui paroissoit le moins coupable , se sauve des mains de ces furieux.

Cette scène tragique étoit l'effet d'une méprise. Le fils du Bailli étoit amoureux , & avoit des rivaux. Il fut averti que l'un d'entr'eux étoit sorti du village avec un de ses amis , & qu'ils s'étoient rendus auprès du taillis où ils devoient avoir une entrevue avec la Demoiselle qu'il aimoit ; il paya trois drôles bien résolus pour aller troubler cette fête , & lui-même il les suivit avec son frère , tous deux armés d'épées ; mais il reçut la punition de sa méchanceté. Cette affaire fit beaucoup de bruit. Le Bailli fit enchaîner le meurtrier de son fils , & le fit conduire chez le Marquis de Padilla , pour recevoir ses

ordres. Elvire & Daraxa furent prêtes à expirer de douleur, en voyant leur amant dans ce déplorable état ; mais le Marquis sentit renaître toute sa rage en reconnoissant le faux Ambroise. « Pour le coup ,
» tu ne m'échapperas pas , malheureux ,
» s'écria t-il ; je te ferai expier à la fois
» tes forfaits & ma honte ». Il se chargea de la vengeance du Bailli ; il fit traduire devant les Juges de Seville, l'infortuné Osmin ; il poursuivit son arrêt de mort avec un acharnement indigne de son rang, & obtint enfin , ou plutôt arracha la sentence qu'il demandoit.

Alonze, instruit de cette iniquité, avoit rassemblé tous ses vassaux & ses amis, & fit savoir à Elvire qu'il périroit plutôt que de laisser mourir Don Jaimé. Mais ces assurances ne tranquillisoient pas la trop ardente Espagnole, qui declamoit hautement contre son père ; & exhaloit sa douleur par des cris de désespoir.

De son côté, la sensible & tendre Daraxa dévorait en secret ses larmes ; toutes ses peines étoient concentrées dans son cœur, & n'en étoient que plus cuisantes. Mais enfin Osmin alloit périr. Elle sentit qu'elle n'avoit plus rien à ménager.

Elle fait appeller le Marquis de Padilla.
« Seigneur, lui dit-elle avec une noble
» audace, savez-vous quel sang vous allez
» verser ! Cet Ambroïse, ce Jaimé, que
» vous regardez comme l'amant de votre
» fille, c'est mon époux, c'est le Prince
» Osmin ; il mérite vos respects & ceux
» d'Elvire. Suivez maintenant votre in-
» juste haine, si vous l'osez : malgré les
» conquêtes que votre Roi fait sur le
» mien, Ferdinand lui-même sera notre
» vengeur ».

A ces mots, le Marquis de Padilla resta pétrifié ; il ne savoit quel parti prendre, lorsqu'un courier lui apporta des lettres de la Reine. Elle mandoit au Marquis que Grenade avoit capitulé, & que Ferdinand, satisfait d'avoir réduit sous ses loix les anciens vainqueurs de l'Espagne, les laissoit maîtres de jouir, sous son empire, de leurs possessions particulières & de leur rang ; & elle lui ordonnoit de renvoyer Daraxa avec une escorte honorable & sûre, pour être rendue à son père qui la demandoit, dans le dessein de la marier au Prince Osmin. Ces nouvelles qui, dans d'autres tems, eussent fait tout le bonheur de la belle More, ne mettoient

pas encore fin à ses inquiétudes, dans les circonstances où se trouvoit son amant ; mais la fortune étoit lassée de la persécuter, & alloit couronner sa constance.

Le fidèle Orviédo sachant le malheur de son maître, étoit parti, en toute diligence, pour la Cour : il s'étoit jeté aux pieds du Roi, lui avoit conté l'histoire amoureuse d'Osmin & de Daraxa, les suites funestes qu'elle avoit eue, & l'injuste sentence rendue contre l'amant. Ferdinand avoit écrit, de sa main, au Gouverneur de S. ville, d'aller au plutôt délivrer le Prince de sa prison, & de lui rendre, ainsi qu'à son amante, tous les honneurs dûs à leur rang, & au sang dont ils étoient sortis. Le Gouverneur avoit obéi sur le champ. Osmin étoit libre ; & , suivi d'une foule de peuple, il accouroit chez le Marquis de Padilla, pour se rejoindre à son amante ; il la trouva baignée de ses larmes ; il se jeta à ses genoux : à peine cette aimable Princesse put-elle en croire ses yeux ; elle craignit d'abord que l'amour ne la trompât par le charme d'une douce illusion : Osmin l'assura de toute la réalité de leur bonheur, & ils se dispo-

sèrent à partir. Mais leur départ alloit faire deux malheureux ; il n'étoit plus de Daraxa pour le bel Alonze ; & la trop sensible Elvire perdoit , dans Osmin , son cher Don Jaimé. Ces deux infortunés s'unirent par les nœuds de l'hymen ; ils pleurèrent d'abord séparément l'objet de leur passion ; la conformité de leurs malheurs les attendrit peu à-peu l'un pour l'autre , & ils s'aimèrent enfin aussi sincèrement que s'ils avoient été amans avant d'être époux.

Arrivés, tout en contant cette histoire , à douze lieues de Séville , Gusman paie son Anier à coups de poing ; & ne sachant plus où donner de la tête , il se fait garçon d'auberge. A peine gagne-t-il , à ce mauvais métier , de quoi se conduire à Madrid , où il se fait mendiant. On croit peut-être que, dans son nouvel état , il va avoir force aventures : on se trompe ; il n'a occasion que de débiter beaucoup de morale. Etabli au coin d'une rue , Gusman voit passer les gens de tous états, Ecclésiastiques , Juges , Militaires, Financiers , Marchands , femmes de tous

rangs, Dames de qualité, Courtisannes, Bourgeoises, Duègnes ; chacun de ces personnages fournit matière à des réflexions souvent analogues aux mœurs du tems de Philippe. Un cuisinier engage enfin Gusman à embrasser l'état de marmiton , & lui fait concevoir qu'on peut faire dans ce métier la plus grande fortune. Les détails de ses espérances, & la manière dont elles furent remplies par le cuisinier & sa femme à qui Gusman avoit eul'honneur de plaire, sont véritablement comiques. Il y a une scène de grenier très-plaisante ; la conclusion est que Gusman reprend son métier de gueux, & même celui de filou ; qu'il vole un Apothicaire , il s'enfuit à Tolède , où ayant quelque argent , il se fait habiller , & se présente sur un ton très honnête. Cette belle apparence lui procure de prétendues bonnes fortunes : deux Duègnes à grands cha-pelets viennent les lui proposer. Il s'embarque dans une , dont , par bonheur , il est quitte pour voir manger , par un grand escogrif , un bon souper qu'il avoit fait apporter. Il se tire de l'autre aventure à peu près de même ; & cela lui apprend à connoître les tours de souplesse des

Courtisannes d'Espagne. Ayant mangé la plus grande partie de son argent, il s'engage, & est assez bien traité de ses camarades, tant qu'il n'est pas tout-à-fait sans argent; mais lorsqu'il n'en a plus, il est fort peu considéré. Heureusement son Capitaine ayant besoin de son industrie, ils s'arrangent ensemble; & le service que Gusman lui rend à Barcelonne, consiste à tromper un orfèvre, à qui le Capitaine veut vendre un reliquaire d'or; il retire le reliquaire & l'argent, ce qui lui procure l'amitié de son chef.

Ils arrivent à Gènes, où Gusman chercha les parens de son père, & quitte son Capitaine dans l'espérance de les trouver. Mais ses espérances sont bien trompées. Les premiers auxquels il s'adresse le rebutent; le dernier se moque cruellement de lui, en le faisant coucher dans une chambre, où il le fit berner par quatre valets déguisés en diables, qui lui font passer une nuit désastreuse. Désespéré de cette aventure, il s'enfuit de Gènes, & prend le chemin de Rome, où il arrive en gueufant; il reprend la profession de mendiant.

mendiant qu'il avoit déjà exercée à Madrid; mais comme la capitale du monde chrétien est véritablement le Paradis des gueux, il se perfectionne beaucoup dans l'art de demander l'aumône; il y fait une étude particulière des statuts de cet ordre, qui, dit-il, est là réduit en règle. Il apprend la manière de feindre de faux ulcères, & il l'attrape si bien, qu'il excite la compassion d'un Cardinal, qui, lui croyant la jambe dans un état affreux, le retire chez lui, & le fait panser par les plus habiles chirurgiens de Rome. Ces Messieurs, qui n'auroient rien gagné à déclarer tout d'un coup que le prétendu blessé étoit un fripon, aiment mieux prolonger la maladie, & se faire bien payer. Quand ils ont tiré de l'Eminence ce qu'ils croient en conscience pouvoir en exiger, ils lavent la jambe avec de l'eau fraîche, & la cure est parfaite.

A cette occasion, Gusman conte une assez singulière aventure d'un pauvre de Florence, qui, ayant pendant bien des années contrefait l'estropié, en courant de porte en porte d'Eglise, monté sur un âne, voulut en mourant faire son testament; & n'ayant pour tout bien que son

âne & son bât, il laissa la bête aux Prêtres qui pouvoient, dit-il, la vendre pour suffire aux frais de son enterrement; & pour l'acquit de sa conscience, il légua à son Souverain le bât de l'âne. Ce testament parut d'abord n'être qu'une mauvaise plaisanterie; mais le Grand-Duc se doutant qu'il y avoit quelque chose là-dessous, se fit apporter le bât; & l'ayant fait ouvrir, on y trouva renfermés trois mille cinq cens sequins, dont le Prince forma une fondation en faveur des véritables pauvres. Gusman étant guéri, le Cardinal qui en avoit eu soin, jugea à propos d'en faire son Page: (apparemment que les Cardinaux de ce tems n'exigeoient pas de leurs Pages des preuves de noblesse). Dans cet état il fit un tour d'espièglerie, comme il en avoit fait précédemment un de gueuserie; il en fit successivement de toute espèce à toutes sortes de gens, même à son Eminence, à qui il vola des confitures. Il en fit quelques-uns de sanglans au Secrétaire de Monseigneur & au Majordome, &c. S'il s'en étoit tenu là, il en eût été quitte pour quelques réprimandes; mais il s'avisa de fripponner au jeu; & comme

à la fin on s'en apperçut , il fut chassé honteusement. Cela ne l'empêcha pas de s'introduire chez l'Ambassadeur d'Espagne à Rome, à qui il représenta qu'il étoit un pauvre Gentilhomme Espagnol, que l'on accusoit méchamment d'être un fripon. L'Ambassadeur qui avoit haute opinion de sa nation, lui promit qu'il le vengeroit de ses calomniateurs, & le prit à son service, toujours en qualité de Page. Là, il se remet à jouer des tours aux uns & aux autres; & il plaît à l'Ambassadeur, en le sauvant de l'importunité de tout plein de gens. Ce fut dans le Palais de cette Excellence qu'il entendit raconter une *histoire amoureuse & tragique*, dont nous allons rendre un compte plus succinct, que de celle que nous avons extrait plus haut.

Celle-ci est une nouvelle dans le goût italien, comme celle d'Osmin & de Daraxa est dans le goût espagnol. La première peint les mœurs d'Espagne de la fin du quinzième siècle, & de cette galanterie Grenadine, si renommée alors. La seconde est conforme aux mœurs de Rome du seizième siècle, & l'on y reconnoît la galanterie mystérieuse, & en même-tems

les effets cruels de la jalousie qui caractérisoit alors les Italiens, & sur-tout les Romains.

Histoire amoureuse & tragique.

Le Comte Palviano étoit un jeune Seigneur Romain, des plus aimables, des plus riches, & des plus considérables de la ville. L'heure fatale où il devoit aimer & brûler d'un feu qui a fait le malheur de sa vie, arriva un jour de grande fête, qu'il y avoit à l'Eglise de la Minerve à Rome, une grande Musique & un concours de monde prodigieux. Entre un grand nombre de femmes qui étoient à l'Eglise, toutes voilées suivant l'usage, mais ajustées de manière que l'on pouvoit juger de l'élégance de leur taille, & d'une partie des agrémens de leur personne, le Comte en distingua une en qui ces avantages lui parurent se réunir à un si haut degré, qu'il en fut soudainement frappé. Après l'avoir long-temps regardée dans l'Eglise, il la suivit lorsqu'il en sortit, & tâcha de remarquer son visage. Par hasard une femme du peuple la froissa, & déranger pour

un moment son voile , de sorte que le Comte eut le tems de voir des traits si admirables & si parfaits , qu'ils répondoient parfaitement à l'idée qu'il en avoit conçue : le desir de savoir qui elle étoit se fit bientôt sentir. Après avoir vu la belle monter dans une chaise , il appelle promptement un de ses gens , & le charge de suivre la chaise , & de lui rapporter le nom & l'adresse de la Dame qu'il y avoit vu entrer. Le valet la suit , ou croit la suivre ; & revenant quelques heures après trouver son maître qui l'attendoit avec impatience à son hôtel , il lui apprend que la Dame dont il s'agit , est effectivement une très-belle personne , & très-bien faire : qu'elle est encore assez jeune , mais qu'elle est depuis quelques années mariée au Colonel des gardes du Pape. Le valet ajouta qu'il avoit trouvé dans le quartier de cette Dame quelqu'un fort instruit sur ce qui la concernoit , & qu'il l'avoit assuré qu'elle avoit assez de disposition à la coquetterie qu'elle étoit charmée d'être courisée , & que nombre de Seigneurs & de Prélats avoient déjà paru épris de ses charmes ; qu'elle mettoit autant d'art à les attacher

à son char, qu'à éviter ensuite de leur laisser prendre aucun empire sur son cœur, & encore moins sur sa personne. Le Comte avoit avec raison assez de confiance en son mérite, pour croire qu'il pourroit venir à bout de persuader une coquette. Il entreprit donc de suivre cette aventure. Dès le lendemain il monta sur un superbe cheval, & vêtu avec une sorte de magnificence militaire, il alla se promener avec affectation devant les fenêtres de la maison de la Dame qui lui avoit été indiquée. Il apperçut de loin, à la fenêtre, une beauté dont il ne put pas bien distinguer les traits; & quand il fut plus proche, il ne put plus distinguer qu'une très-belle main qui fermoit la jaloufie; il ne put pas douter cependant qu'il n'eût été remarqué, la même chose lui étant arrivée à deux ou trois reprises; il crut n'avoir plus qu'à chercher une confidente de ses amours, & il la trouva dans une parente de Célinde, (c'étoit le nom de la femme du Colonel.) Le Comte l'intéressa en sa faveur, par des présens & des promesses. La cousine accepta ces preuves des sentimens du Comte, & s'employa si bien auprès de sa cousine,

que quelques jours après elle annonça au galant que l'on consentiroit à avoir avec lui une conversation dans un jardin; mais que ce seroit à condition que la Dame & la confidente seroient également voilées, & qu'on ne les forceroit nullement à se dévoiler. La loi parut cruelle, mais on s'y soumit. La conversation au jardin commença avec la plus vive ardeur de la part du cavalier, & la plus grande réserve de la part de la Dame. Elle convint qu'elle connoissoit le Comte, & qu'il étoit un homme aimable & estimable; mais que le devoir & la délicatesse ne lui permettoient pas de répondre à ses sentimens. Le galant insista, pressa, & étoit cependant prêt à se retirer, lorsque par mégarde & sans affectation le voile tomba. Le Comte alors resta comme stupéfait. Célinde, aidée de l'amour-propre naturel aux femmes, attribua son silence & son immobilité à l'effet de ses charmes; mais cet état n'étoit causé que par l'étonnement de trouver un objet tout-à-fait inconnu dans celui de sa poursuite. Il ne put s'empêcher d'être quelque tems déconcerté; mais s'étant un peu remis, il sou-

rint la conversation pendant tout le tems que le rendez-vous dura , avec plus d'esprit sans doute que de sentiment. Célinde s'en apperçut, ou du moins s'en douta ; mais lorsqu'ils se furent séparés , son amie vint à bout de la rassurer ; & si ce ne fut pas le jour même , ce fut au moins le lendemain. Cependant le Comte tomba dans une langueur & une mélancolie dont on ne pouvoit deviner la cause. La Dame même n'y comprenoit rien, car elle ne l'avoit ni assez bien ni assez mal reçu pour craindre qu'il dût en tomber malade. Le Comte étoit au fond du cœur désolé du quiproquo , & ne savoit comment s'en tirer , lorsque passant dans une autre rue de Rome que celle où demuroit Célinde, un coup-d'œil lui suffit pour reconnoître sa beauté. Un nouveau Grison est mis en campagne. Comme on lui indiquoit une porte certaine, il ne pouvoit pas se tromper comme le premier. Le Comte apprit bientôt qu'elle étoit âgée d'environ dix-huit ans , qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme Romain , dont les affaires étoient pour le moment assez embarrassées , & qui avoit été forcé de vendre une terre qui fai-

soit l'ancien patrimoine de ses pères, & que la belle avoit un frère nommé Valère.

Plus amoureux que jamais, il se servit du même moyen qu'il avoit employé d'abord pour se faire remarquer; il monta à cheval, & se promena assiduellement devant la maison; mais comme Eléonore étoit bien moins expérimentée que Célinde, elle fut long-tems sans rien comprendre aux promenades & aux signes du Comte, & aussi tôt qu'elle se douta de ce qu'ils pouvoient signifier, comme elle étoit très-sage & très-réservée, elle ferma très-exactement sa fenêtre.

Cependant Palviano cherchoit à se dégager honnêtement de la poursuite involontaire qu'il avoit faite de Célinde. Véronique (c'est ainsi que s'appelloit la cousine de cette belle) lui avoit procuré encore deux rendez-vous. Trop honnête pour les refuser, il s'y étoit comporté du moins de la manière la plus discrète. Cette conduite avoit déplu à Célinde. Devenue plus tendre à mesure qu'elle l'avoit trouvé moins empressé, elle avoit osé exprimer tous ses sentimens par ses

regards, mais le Comte n'avoit pas paru les entendre; son cœur enfin lui parut tout-à fait refroidi.

En même-tems il travailloit avec ardeur à inspirer à Eléonore des sentimens plus vifs. Cette jeune personne avoit une vieille Duègne, que le Comte crut devoir intéresser par des présens. Il lui fit demander un rendez-vous qu'elle accorda; & accompagnant d'une bourse de deux cens ducats une lettre qu'il lui remit pour sa maîtresse, la bonne Duègne s'en chargea; mais ce fut vainement pour le bonheur du Comte. Jamais Eléonore ne voulut recevoir la lettre. Heureusement une autre occasion d'attaquer Eléonore se présenta. Un Gentilhomme qui lui étoit attaché, ayant été quelques jours sans le voir, lui donna pour excuse, qu'il avoit passé ce tems-là à la chasse avec un jeune homme de ses amis fort aimable, nommé Valère, & qu'ils étoient revenus chez le père de Valère, qui avoit une sœur charmante, qui jouoit du luth & chantoit à ravir. Le Comte reconnoissant au nom de Valère, de qui il s'agissoit, lui demanda s'il étoit amoureux de cette Demoiselle; le Gen-

tilhomme l'assura bien qu'il étoit très-éloigné d'avoir aucune vue sur elle, puisqu'elle étoit dans ce moment-ci peu riche, mais d'ailleurs très-noble, & de la sagesse la plus décidée. Vous me dites tant de bien du jeune Valère, dit Palviano, que je serois charmé de le connoître & de me lier avec lui; proposez-lui une partie de chasse avec vous & moi. Une proposition si agréable ne pouvoit manquer d'être acceptée. La partie s'exécuta avec tout l'agrément imaginable; & le soir, le Comte qui en avoit fait les honneurs, envoya chez Valère une partie du gibier, dans une corbeille ornée de fleurs & galamment décorée. Les parens de Valère ne manquèrent pas de lui demander d'où cela lui venoit, & ils l'apprirent avec grand plaisir. Valère vint remercier Palviano: celui-ci lui rendit sa visite, en fit une au père, & saisit l'occasion de voir à son aise, la belle Eléonore, qui n'osa se retirer, & dont la contenance honnête & modeste acheva de le charmer. Depuis ce jour là, le Comte & Valère furent intimement liés. Celui-ci eut occasion de faire confidence de l'embarras où

se trouvoit sa famille , dans la crainte de perdre un procès très-intéressant, qui étoit prêt à se juger , & dans lequel il s'agissoit du recouvrement d'une terre qui étoit le bien de leurs pères , & avoit fait autrefois le plus grand objet de leur fortune. P Alviano saisit avec empressement cette occasion de rendre aux parens de sa maîtresse un important service ; il s'informa du nom des Juges , & se donna tant de mouvemens, employa si utilement son crédit , & la considération qu'on avoit pour son nom, qu'en peu de tems l'affaire fut décidée en faveur du père d'Eléonore. Celui-ci , pénétré de reconnoissance , alla remercier le Comte, non-seulement avec son fils , mais même avec sa fille. On juge bien qu'il fut reçu avec tout l'empressement , mais en même-tems avec toute la décence imaginables. Dès le lendemain le père de Valère & son fils partirent pour aller visiter la terre dans la possession de laquelle ils étoient rentrés : ils la trouvèrent dans le désordre où devoit être un bien qui depuis long-tems étoit en litige. Les ameublemens du château , les jardins , étoient dans un délabrement vrai-

ment affligeant pour les propriétaires. La peinture qu'ils en firent au Comte, qui ne manqua pas de les aller voir à leur retour, le toucha infiniment. Tirant Valère en particulier : « Votre terre, lui-dit-il, est » voisine des miennes ; il me sera aisé » d'employer mes gens d'affaires, qui sont » intelligens, à la remettre dans le meilleur état ; je veillerai moi-même, sans » me déranger, & en m'amusant, au rétablissement des meubles & des jardins : » laissez-moi ce soin ; c'est une marque » d'amitié que je vous demande ». Ce ne fut pas sans peine que Valère engagea son père à profiter de la bonne volonté du Comte ; mais il se présentoit de si bonne grace, qu'il n'étoit pas possible de le refuser. Les arrangemens projetés par Palviano, furent exécutés avec une promptitude que l'on doit mettre au nombre des prodiges de l'amour. Les Terrassiers, les Treillageurs, les Jardiniers, les Sculpteurs & les Peintres furent pressés si vivement, & si libéralement payés, qu'en moins de six semaines ou deux mois le Comte fut en état de dire à Valère & à son père que tout étoit dans leur terre en état de les re-

cevoir. Ils s'y rendirent ; les chemins pour en approcher étoient accommodés. Il n'y avoit point de bâtiment nouveau , parce qu'au fond le château avoit été autrefois assez considérable ; mais tout ce qui avoit été dégradé , étoit remis dans le meilleur état. Toutes les allées du jardin étoient applanies , les arbres taillés , des bosquets agréables formés avec art , les parterres décorés de fleurs les plus estimées , des statues de prix étoient répandues tant dans le jardin que dans la maison même , les meubles en étoient élégans , les commodités y étoient multipliées ; enfin , au milieu d'un grand nombre de tableaux de prix , on reconnoissoit le portrait du père d'Eléonore , de son frère & d'elle-même. Le Comte avoit fait faire ce dernier portrait d'après les traits de cette beauté , qui de jour en jour se gravoient plus profondément dans son esprit & dans son cœur.

On peut juger de la satisfaction & de la reconnoissance du père d'Eléonore. Non content de lui écrire , il voulut que sa fille elle-même mît la main à la plume pour le remercier. La lettre étoit honnête &

flatteuse, mais dans les bornes de la plus rigoureuse modestie. Ce n'étoit qu'à la lueur du flambeau de l'amour, que l'on pouvoit reconnoître quelque apparence de ce sentiment, dans la lettre de l'aimable sœur de Valère. Le Comte y répondit par un billet, où ses sentimens étoient plus clairement exprimés, mais il n'y reçut point de réponse; on se contenta de recevoir avec douceur cette lettre & quelques autres de lui.

Le père de Valère proposa à Palviano une fête dans sa maison de Rome, où, suivant l'usage du pays, il lui donna un concert de Musique. Eléonore y fit briller ses talens pour cet art. Comme c'étoit en tems de carnaval, tout s'y passa avec beaucoup de gaieté, lorsqu'un Page vint annoncer deux cavaliers masqués qui demandoient à entrer. Étant très-bien mis, on ne put leur refuser cette permission, & on les reconnut bientôt pour Célinde & sa confidente Véronique. Le Comte n'avoit pu se dispenser d'entretenir avec elle un commerce aussi galant qu'il le pouvoit être, malgré l'amour dont il étoit pénétré pour Eléonore. Quoique leur pré-

sence, au milieu de cette fête, le gênât un peu, il fit bonne contenance. Les Dames qui étoient connues de la plus grande partie de la compagnie, furent reçues agréablement ; mais malheureusement pour Célinde, comme on pria Eléonore de chanter un air, elle le chanta sur des paroles italiennes, dont voici le sens :

Qu'à l'amour on est peu contraire ;
Et contre un amant qui fait plaire,
Qu'un peu de fermeté nous coûte à mettre au
jour !

On est fait pour aimer, tout nous y sollicite.

Ah ! quand on connoît le mérite,

On n'échappe guère à l'amour.

Cette chanson acheva d'ouvrir les yeux à Célinde. Excitée par la jalousie, elle remarqua dans les yeux du Comte & dans ceux d'Eléonore, des preuves de leur intelligence. Enfin elle se détermina à la plus cruelle vengeance. Le mari de Célinde avoit pour Lieutenant-Colonel un Officier de fortune, appelé Camillo. C'étoit un de ces espèces de braves qui étoient autrefois communs en Italie. Plus capable de mauvaises actions que d'ac-

tions courageuses , il y avoit près de deux ans qu'il étoit amoureux d'Eléonore, mais amant très-maltraité de sa belle, complètement rebuté, & ne se rebutant pourtant pas, disposé au contraire à faire beaucoup de mal à qui seroit plus heureux que lui. Célinde lui fit entendre que le Comte étoit ce rival heureux qu'il craignoit tant. Aussi-tôt Camillo jeta feu & flamme. Il menaça de percer le cœur du Comte & de sa maîtresse ; & Célinde réussit, avec bien de la peine, à l'engager à dissimuler jusqu'au moment d'une vengeance plus assurée.

L'amour du Comte augmentoit, & se faisoit connoître de plus en plus à Eléonore. Elle en recevoit avec plaisir les assurances; mais en fille sage & bien élevée, elle parla de mariage dès qu'elle trouva bon qu'on lui parlât d'amour. Le Comte, loin d'être surpris de l'entendre, répondit que c'étoit où aspiroient tous ses vœux ; il demanda seulement qu'on lui donnât le tems de s'assurer du consentement de deux de ses oncles qui étoient Cardinaux. Ce consentement n'étoit pas aisé à obtenir. Les deux oncles avoient déjà proposé

à leur neveu un mariage brillant, & où l'éclat de la plus haute naissance se trouvoit joint à la plus grande fortune.

Cependant Palviano ne désespéroit pas de détruire cet obstacle, mais la bienfiance ne permettoit pas qu'avant que ses affaires fussent plus avancées, il continuât de faire aussi assidument sa cour à la belle Eléonore. Des visites trop fréquentes & trop publiques auroient pu nuire à la réputation de la Demoiselle, & au succès des vues honorables qu'il avoit sur elle. Il fut donc convenu qu'il ne la verroit que pendant la nuit, dans une salle basse, qui étoit la chambre de la Duègne, & que ce seroit en présence de cette femme & de Valère, qu'il auroit le plaisir de l'entretenir. Ces rendez-vous durèrent pendant quelque tems, à la satisfaction des amans; mais la fortune voulut y mettre un terme.

Le lâche & cruel Camillo conçut d'abord l'idée d'inquiéter le Comte; il alla le trouver le matin, & après lui avoir demandé s'il étoit vrai qu'il eût des desseins sur Eléonore, il voulut lui faire entendre qu'il étoit amoureux de cette fille,

& qu'il n'étoit pas si maltraité qu'il avoit pu le croire, d'après ce qu'elle-même avoit dû lui dire. Le Comte indigné qu'on voulût lui inspirer un pareil soupçon, se leva brusquement, traita Camillo avec hauteur, & voulut lui proposer de se battre. Camillo, loin d'accepter ce parti, se retira la rage dans le cœur : la jalouse & furieuse Célinde excita encore ses mouvemens. Enfin ces deux monstres concurent ensemble l'horrible dessein dont on va voir l'exécution.

Il étoit instruit des rendez-vous du Comte, de l'heure où ils avoient lieu, & du signal qui étoit convenu entre l'amant & la maîtresse ; il se glisse par la même petite ruelle par laquelle Palviano avoit coutume de passer ; il précède d'un quart-d'heure le moment où celui-ci devoit arriver, étant bien sûr qu'Eléonor l'auroit prévenu en se rendant dans la chambre basse, lieu ordinaire de leurs entretiens. Ils frappe trois coups contre la fenêtre qui donnoit sur la ruelle, Eléonore elle-même y court avec empressement, l'ouvre, & veut donner la main au Comte pour l'aider à monter. L'affreux Camillo

étoit armé d'un fabre ; il saisit brusquement le bras d'Eléonore , & d'un coup de ce fer , il lui abat le poignet , & s'enfuit. Eléonore tombe dans la chambre , en jettant un grand cri ; son frère & la Duègne s'empressent à la secourir , & le Comte arrive pour être témoin de cet horrible spectacle.

Le père d'Eléonore , attiré par les cris de sa famille , descend en même tems , & augmente le désespoir dans lequel elle est plongée.

Nous ne croyons pas devoir arrêter trop long-tems nos Lecteurs sur cette scène d'horreurs. On court chercher un Chirurgien , qui met le premier appareil sur la plaie d'Eléonore , & donne quelque espérance pour sa vie. Les soupçons du crime tomboient naturellement sur Camillo , après les propos qu'il avoit osé tenir au Comte. Celui-ci se promet bien d'en tirer une vengeance éclatante , mais ses premiers soins étoient dus à la santé d'Eléonore. Il ne cessa de lui tenir compagnie , & ne s'éloigna d'elle que pour aller demander justice de son assassin au Pape , & à tous ceux dont il crut que les

secours pouvoient lui être utiles. Malheureusement on lui répondit que les preuves pour condamner Camillo n'étoient pas suffisantes. Il raconta à ses parens, avec une ingénuité intéressante, toutes les circonstances & l'origine de cette malheureuse affaire; on en fut généralement indigné, & l'on ne put qu'applaudir à la noble & juste résolution qu'il prit d'épouser Eléonore, malgré l'état dans lequel elle étoit réduite; on voulut cependant l'engager à différer son mariage jusqu'à la parfaite guérison de sa maîtresse; mais il trouvoit & dans son amour, & dans le desir de se venger, des raisons de ne pas le retarder davantage. Ce fut auprès du lit de la malheureuse Eléonore, qu'il fut uni à elle par des liens sacrés. Il lui fit les plus superbes présens de noces. & les avantages les plus considérables. Célinde, instruite de cet événement, éclata en propos indiscrets, qui, ayant fait découvrir & la part qu'elle avoit à l'assassinat, & l'amour furieux dont elle brûloit pour le Comte, engagèrent son mari à demander au Souverain Pontife des ordres pour qu'elle fût renfermée dans un cou-

vent austère, où elle finit ses jours dans une pénitence forcée.

Quant à Camillo, la catastrophe qui termine sa vie, est aussi horrible que méritée. Palviano trouva moyen de le faire saisir un soir par six de ces assassins à gage qui étoient autrefois si communs en Italie : ils l'entraînèrent dans une maison, où on lui fit subir un supplice horrible. Le Comte qui s'y trouva, lui fit, en sa présence, couper d'abord les deux mains, ensuite lui présentant celle d'Eléonore dans un étui superbe, dans lequel il l'avoit fait enchâsser; ce fut devant ce monument de sa fureur, que Palviano fit éclater la sienne. Les yeux égarés, les cheveux hérissés, non content de l'accabler de reproches, il donna l'ordre de lui percer le cœur, & cet ordre fut exécuté. Le Comte encore dans l'agitation que lui avoit causé une pareille vengeance, retourne chez sa nouvelle épouse, & lui fait le tableau trop fidèle de ce qui vient de se passer. L'ame d'Eléonore étoit déjà comme fatiguée de tous les sentimens qu'elle éprouvoit; sa vie paroissoit à peine échappée du danger dont elle avoit été menacée; la joie d'être

unie à un amant tendre, aimable, riche & illustre, lui avoit fait éprouver une secousse d'un autre genre. Le récit de la vengeance qu'on avoit tirée de son assassin, la replongea dans une nouvelle agitation; ses forces ne purent suffire à tant d'atteintes: la fièvre la reprit, augmenta le lendemain, & ne finit qu'avec sa vie. Le malheureux Comte fut entraîné loin de Rome par ses parens; il alla finir ses jours dans les pays étrangers. Son aventure fit long-tems le sujet des entretiens de Rome & de toute l'Italie.

Gusman, en drôle qui avoit déjà fait plus d'un métier, joua différens personnages pour s'attirer les bonnes grâces de son maître. Celui de Bouffon & celui de mercure lui parurent, avec raison, devoir être les plus lucratifs; mais il eut du malheur dans l'exercice du dernier. L'Ambassadeur devint amoureux d'une Dame Romaine, & employa d'abord Gusman pour la déterminer en sa faveur. Le fidèle page employa toute son adresse pour pénétrer dans la maison de la Dame, & toute son éloquence pour la persuader. On le rebuta d'abord; on

parut ensuite l'écouter, mais c'étoit pour jouer à l'amoureux & au confident un tour un peu cruel. On donna à l'Ambassadeur un rendez-vous, qui étoit concerté avec le mari, lequel feignant de le prendre pour un voleur, lorsqu'il vouloit entrer avec une échelle de corde, par une fenêtré, cria au voleur, & l'obligea de s'enfuir à toutes jambes. Un autre rendez-vous concerté par Gusman, réussit aussi mal au Page malencontreux. Un cochon sorti de la maison, le culbute & le maltraite fort. Désolé de ces mauvais succès, Gusman demande la permission de retourner en Espagne; & l'Ambassadeur, après lui avoir bien garni sa bourse, le laisse partir. Il prend le chemin de la Toscane; malheureusement il avoit fait connoissance à Rome avec un Espagnol, nommé Saavedra, qui trouve moyen de faire faire de fausses clefs de sa valise, & arrive avant lui à *Sienne*, chez un nommé M. Pompée, à qui Gusman étoit adressé; ayant reçu la valise, il vole la plus grande partie de l'argent & du bagage.

Gusman désolé, s'adresse au Prévôt & aux Archers, qui lui font encore dépenser beaucoup

beaucoup d'argent en frais inutiles. L'histoire de cette filouterie, & l'empressement vain & intéressé des Archers, sont plaisamment écrits dans le livre. Gusman voyant qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui à Sienné, en part, & prend le chemin de Florence. En cheminant, il rencontre l'honnête Saavedra, qui avoit l'air d'être très-misérable; il ne peut pas croire qu'un homme qui l'avoit volé depuis peu de jours, ait si mal profité de cette aubaine; Saavedra l'attendrit, l'engage à le prendre pour son valet, & c'est sur ce pied-là qu'ils arrivent tous deux à Florence. Là, Saavedra l'annonce comme le neveu de l'Ambassadeur d'Espagne, chargé de traiter de grandes affaires à la Cour de Toscane. Le Grand-Duc lui-même est la dupe de ces deux fourbes; il reçoit & régale magnifiquement Gusman. Celui-ci fait l'agréable & le grand Seigneur dans Florence; on lui propose d'épouser un des meilleurs partis de la ville, & il n'a garde de refuser la proposition; mais l'empressement qu'il témoigne pour toucher un à compte sur la dot, le rend suspect; une bague qu'on lui avoit donnée pour signe de tendresse, &

qu'il fait vendre par Saavedra, parce que le diamant en étoit beau, & que le prix leur en étoit utile pour continuer à jouer leur personnage; un parent de la Demoiselle qui reconnoît Gusman, & se rappelle de l'avoir vu à Rome, dans un tout autre état que celui du neveu de l'Ambassadeur; tout cela achève de confirmer les soupçons que l'on avoit déjà sur les deux aventuriers, & les oblige à s'enfuir de Florence. Ils se rendent à Bologne. Gusman retrouve en cette ville un de ses voleurs, que les Archers lui avoient indiqué; il s'appeloit Bentivoglio, & étoit fils d'un Avocat. Il le poursuit; mais la justice étoit si singulièrement administrée dans ce pays-là, que Gusman, d'accusateur, devient accusé, & qu'on donne un tel tour à la procédure, que peu s'en faut qu'il ne soit condamné comme ayant volé son voleur: il est trop heureux de s'en tirer en faisant une réparation d'honneur au fils de l'Avocat, le reconnoissant pour un fort honnête Gentilhomme. L'Auteur Espagnol fait à ce sujet de très-longues & très-sérieuses réflexions sur la tournure que prennent quelquefois les affaires de justice, sur le peu de lumières

des Juges, & sur la subtilité des chicaneurs; mais nous n'avons garde de les répéter.

Il n'étoit pas de l'intérêt de Saavedra de laisser approfondir l'affaire de Bentivoglio, car on eût découvert qu'il étoit son complice; il contribua à embrouiller la procédure, mais au moins empêcha-t-il son maître d'être pendu. Il eut bientôt occasion de lui rendre un nouveau service. Il étoit question de sortir de Bologne, où ils commençoient à être sans argent, & de se rendre à Milan: Saavedra proposa à son Maître de jouer subtilement contre quelque nigaud de la ville, ou quelque étranger. Gusman eut d'abord quelque scrupule; mais son valet lui donne des raisons si convaincantes pour un homme qui n'avoit plus d'argent, qu'ils n'eurent plus qu'à chercher une dupe. Ils l'eurent bientôt trouvée. L'art avec lequel ils firent leur coup, est vraiment remarquable. Il paroît que Saavedra étoit un grand maître dans cet art; il savoit à propos se placer derrière la chaise de celui qui jouoit contre son maître, moucher la chandelle à point nommé, tout cela si adroitement, qu'on ne se doutoit de rien. Enfin Gusman gagna beau-

coup, & avoit promis une revanche au perdant pour le lendemain ; mais étant parti au milieu de la nuit avec Saavedra , ils se trouvèrent hors des Etats du Pape , avant que le joueur fût éveillé.

Tout en cheminant pour Milan, Saavedra raconte à son maître ses aventures. Il étoit Italien , s'étoit fait Cordelier , avoit jeté , comme l'on dit , le froc aux orties ; & après avoir volé son père , traversé une partie de l'Espagne & de la France , il s'étoit embarqué à Barcelonne pour Gènes. Là , s'étant accosté d'un Gentilhomme Espagnol , appelé Saavedra , il lui rendit quelques services , & l'accompagna jusqu'à Rome , où ce riche Gentilhomme étant mort , il se déclara son héritier ; & lui ayant trouvé des lettres de change pour Naples , il prit son nom , se rendit dans cette Ville , & toucha l'argent , qu'il dépensa aussi facilement qu'il l'avoit acquis. Dans le chemin de Rome à Naples , le faux Saavedra rencontre une Dame & un Gentilhomme Piémontois , qui voyageoient ensemble. A la façon amiable dont ils se traitoient , il se douta qu'ils n'étoient pas mariés ;

effectivement le Gentilhomme Piémontois en convint, & lui conta la manière dont il avoit fait acquisition de la Dame *aux beaux yeux*, car c'est le titre magnifique que prenoit la beauté romanesque qui voyageoit avec lui. Elle avoit eu un grand empire sur son mari. Comme celui-ci avoit le goût des voyages, elle ne consentit à le suivre, qu'à condition qu'elle figureroit dans les pays étrangers, sur le ton d'une grande Dame, accompagnée d'un Page & d'un Ecuyer. Le mari n'étant pas assez riche pour faire soutenir à sa femme un si haut rang, prit le parti modeste de lui servir lui-même d'Ecuyer, & lui donna pour Page un gros valet d'écurie. Ce fut dans ce bel équipage que la Dame *aux beaux yeux* s'embarqua pour Gènes, & fit la rencontre d'un Gentilhomme Piémontois, qui en devint amoureux. Quoique jouant la Princesse, la belle reçut pourtant bien ses hommages; & tantôt le faisant servir par son Ecuyer, tantôt le retenant auprès d'elle en envoyant chercher son malheureux mari d'un air d'autorité, elle l'impatienta si bien, qu'après qu'ils furent débarqués, l'Ecuyer s'apercevant que le

Piémontois avoit un bon cheval , il fut
renté de s'en accommoder, en laissant sa
femme se donner tous les grands airs qui
lui plairoient. Pour cet effet , après s'être
déclaré pour le mari de la dame aux beaux
yeux, il fait sa proposition au Piémon-
tois ; & enfin ils conviennent ensemble
du traité suivant , qui est trop singulier
pour que nous ne le rapportions pas en
entier : « Nous soussignés, noble Pintelli,
» Capitaine de cavalerie, au service de
» Sa Majesté Catholique, & Jean Nifone,
» Ecuyer Piémontois, chacun chargé d'un
» meuble inutile au possesseur actuel, le
» dernier d'un cheval , & l'autre d'une
» femme ; déclarons avoir trouvé bon ,
» pour la commodité , de l'agrément de
» l'un & de l'autre, de faire, de notre libre
» & franche volonté, un troc de l'un &
» de l'autre, nous cédant réciproquement
» tous les droits que nous avons sur ladite
» femme & ledit cheval , sans qu'il en
» puisse résulter aucune plainte ni recher-
» che de part & d'autre. Le tout cepen-
» dant sans garantie. Fait double entre
» nous. A Savonne , ce cinq Mars mil
» cinq cent quatre-vingt-trois ; & étoit
» signé , A. Pintelli, & J. Nifone ».

Ce marché étant conclu, le mari partit sur le cheval du Piémontois ; & celui-ci ayant communiqué l'accord à la Dame, elle parut d'abord très-fâchée ; mais enfin elle s'appaîsa, & s'accorda si bien avec le Piémontois, que quand Saavedra les rencontra, ils étoient les meilleurs amis du monde.

Saavedra arrivé à Naples, continua d'exercer ses talens. Il fripponna au jeu, & vola des effets. Il fut d'abord assez heureux dans cet exercice. Mais la fortune le trahit enfin ; il fut pris, mis en prison, d'où il s'échappa, & vint en mauvais équipage à Rome, où il se lia avec notre Gusman, auquel il n'avoua pas d'abord qu'il étoit dans une société de gens adroits, mais peu scrupuleux, qui faisoient des coups hardis, qui de tems en tems les remettoient en bon équipage. Comme Gusman & lui étoient, au moment qu'ils parloient, obligés d'user de toutes leurs ressources, Saavedra lui proposa d'entrer dans sa société, lui faisant espérer qu'ils feroient de bonnes affaires à Milan. Ils en firent effectivement une considérable en volant un riche banquier.

Le détail de cette aventure , & les réflexions qu'elle occasionne , ne sont ni assez singuliers , ni assez intéressans pour n'être pas passés sous silence.

Après avoir fait un pareil coup, il fallut décamper , & nos deux escrocs se rendirent à Gènes. Gusman y retrouve ses parens , qui l'avoient si mal reçu quelques années auparavant ; & il forme le projet de se venger de celui sur-tout qui l'avoit fait si impitoyablement berner par ses quatre valets déguisés en diables. Comme il se présenta chez eux dans le meilleur équipage , ils crurent qu'il avoit fait fortune , & s'empresèrent à le bien recevoir. Le vieux oncle s'imagina encore qu'il pouvoit beaucoup gagner sur son neveu , à lui acheter à bon compte de vieux bijoux dont Gusman étoit nanti. Pendant qu'ils concluoient le marché , l'oncle qui avoit perdu la mémoire , & ne reconnoissoit pas Gusman , lui contoit comment il avoit mal reçu & fait berner un parent qui lui étoit venu d'Espagne , quelques années auparavant. Gusman attrappe son oncle , & substitue des bijoux de fausse matière à ceux que l'oncle

croyoit acheter , & s'embarque le lendemain pour l'Espagne , avec son compagnon. Celui-ci tombe malade dans la traversée , & meurt dans le vaisseau. Gusman n'en arrive pas moins à Barcelonne ; mais étant trop connu dans cette ville , il en part pour Sarragosse.

En chemin , il est forcé de s'arrêter dans une Abbaye de filles , où , non sans peine , il se fait recevoir , chante aux Religieuses de jolies chansons , & fait les doux yeux à une jeune veuve retirée dans ce Couvent. Il pouffoit sa pointe auprès d'elle , lorsqu'arrive un neveu de l'Abbesse qu'elle destinoit à épouser cette Dame , & qui devoit l'escorter jusqu'à Sarragosse. Gusman se chargea de l'accompagner , & l'accompagna effectivement , non sans quelque prétention pour son compte. Arrivé à Sarragosse , il continua de faire sa cour à cette Dame ; ce qui lui attira deux cartels ; il évita ces affaires , en faisant bonne & fière contenance. Enfin s'étant malheureusement trouvé , en allant chez sa Dame , engagé dans une ridicule aventure , il fut forcé de passer de Sarragosse à Madrid , non sans avoir perdu une bourse

de cent ducats , ce qui ne l'empêcha pas de continuer son chemin.

A Madrid , nouvelle affaire : il devient amoureux d'une Demoiselle qui demeurait avec sa mère , & est prêt à l'épouser , lorsqu'il lui en coûte encore cent ducats , qu'on tire de lui sous prétexte qu'il avoit violé une fille du voisinage , qui n'en étoit cependant pas à son apprentissage. Le mariage de Gusman réussit mal. Ses affaires se dérangèrent ; il est bientôt au comble de l'embarras , par la mort de sa femme. Ses finances étant fort diminuées par la restitution qu'exigea de lui son beau-père ; notre héros n'imagina pas d'autre ressource que d'aller étudier à Alcala , pour devenir Docteur , & parvenir à l'état heureux de bénéficier.

Tout en étudiant dans cette ville , il fit connoissance avec trois sœurs fort aimables , mais dont la vertu étoit un peu suspecte ; comme elles étoient grandes Musiciennes , & lui bon Musicien , il devient amoureux de l'aînée , l'épouse , renonce à l'état Ecclésiastique , passe avec sa nouvelle épouse à Madrid ; & les charmes de Madame Gusman font , pen-

dant quelque tems, aller fort agréablement le ménage ; mais une aventure d'éclat oblige enfin le mari & la femme de décamper. Gusman alla retrouver sa mère à Séville. Celle-ci fut charmée de retrouver son fils, & une bru de qui elle pouvoit se flatter de tirer quelque parti. Ses espérances furent justifiées pendant quelque tems ; mais elles se brouillèrent bientôt sur les partages. Madame Gusman, la jeune, part avec un Marchand du Pérou. Le Seigneur Gusman s'en console, & forme le projet de s'attacher à une vieille Dame de Séville, qui avoit besoin d'un homme d'affaires. Par l'entremise d'un Dominicain, Confesseur, il s'introduit & s'établit chez la Dame. Il y auroit joui long-tems d'un fort heureux, sans une petite amourette qui dérangerait tout. La Dame s'en apperçut, & prit de l'humeur. Gusman se piqua de son côté, se déterminait à voler la Dame, & à décamper. Malheureusement il fut arrêté, saisi, jugé, & condamné aux galères.

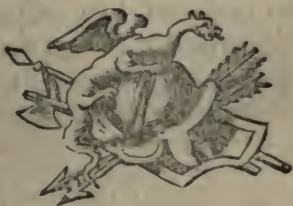
Chemin faisant pour Cadix, Gusman fait encore quelques tours de son métier. Il arrive, il rame, mais peu de tems. Il

entre dans une conspiration dont l'objet étoit de délivrer les galériens, & de conduire les galères en Barbarie. La conspiration est découverte; Gusman est prêt d'être pendu; mais on reconnoît qu'il n'est pas le plus coupable. C'est son ami intime, nommé Soto, qui est le véritable conspirateur; c'est lui qui est pendu. Gusman obtient sa grace, & écrit son histoire.

Tel est le Roman qui a servi de modèle à Gilblas. Nous allons rapprocher le charmant ouvrage françois de Monsieur le Sage, de celui de Matthieu Alleman. On verra quelle en est la différence; elle ne se borne pas seulement à celle des tems. Gusman d'Alfarache existoit à-peu-près deux cens ans avant Gilblas. Le tableau des mœurs est par conséquent très-différent dans l'un & dans l'autre; mais d'ailleurs l'ouvrage espagnol est donné comme un Roman moral, & le françois comme un Roman comique. Pourquoi cela? Ce n'est pas qu'il n'y ait dans l'un & dans l'autre le même fonds comique, & qu'on n'en puisse tirer les mêmes conséquences philosophiques; mais c'est que dans l'ouvrage espagnol, les conséquen-

ces sont toutes amenées par des raisonnemens très-longs , souvent très-ennuyeux ; dans Gilblas , au contraire , quoique le héros passe , comme Gusman , par toutes sortes de situations & d'états , on laisse au Lecteur le plaisir de tirer des conclusions des différentes positions où il se trouve.

On doit convenir que c'est-là la bonne & la meilleure manière de faire un Roman moral.



SIXIÈME CLASSE.

ROMANS SATYRIQUES , COMIQUES ET
BOURGEOIS.

*Histoire de Gilblas de Sentillane , par
M. le Sage.*

GILBLAS est du petit nombre des Romans dont nous ne devons pas nous dispenser de parler , parce que ce sont des chef-d'œuvres dans leur genre , mais dont nous ne devons pas faire l'extrait , parce qu'ils sont bons à lire en entier. Nous croyons faire plus d'honneur à notre goût, en en recommandant la lecture , qu'en cherchant à l'abrégé.

Nous permettra-t-on de dire que nous embellissons quelquefois les Romans que nous extrayons , en supprimant des longueurs , mettant souvent plus d'ordre dans l'enchaînement des faits , faisant sortir davantage les situations intéressantes , en les dégageant des épisodes , des détails, & des réflexions mal placées qui en em-

pèchent l'effet , (ce qui est fort commun , surtout dans les anciens Romans). Nous épurons même quelquefois le style , mais nous ne pourrions rien hasarder de tout cela sur *Gilblas*. Contentons-nous donc de parcourir légèrement les Chapitres de ce charmant Ouvrage , d'expliquer quelques anecdotes que l'on prétend être la clef de différens morceaux du Livre , de découvrir quel a été le but moral & critique de M. le Sage , en présentant ses tableaux ; & enfin , de montrer combien *Gilblas* est supérieur à *Gusman d'Alfarache* , son modèle.

Gilblas ayant quitté ses parens après quelques petites aventures agréablement contées , mais sur lesquelles il n'y a rien de particulier à observer , se trouve engagé , malgré lui , dans une troupe de voleurs. Chacun d'eux raconte comment il a été embarqué à faire ce métier. Dans l'un , c'est le fruit d'une éducation trop sévère ; dans l'autre , celui d'une éducation trop douce & négligée. Le troisième a été changé en nourrice , & a conservé les inclinations de ses véritables parens. Le quatrième a été engagé fort jeune

dans un ordre austère, dont la rigueur l'a rebuté ; il l'a quitté, & est tombé dans des erreurs qu'il eût ignorées s'il fût resté dans le monde. Il y a assurément des conséquences très philosophiques à tirer de ces tableaux.

Gilblas sort de la caverne de voleurs avec une Dame Espagnole, à qui il fait conter son histoire, qui est assez intéressante, & forme une de ces petites Nouvelles qui interrompent, souvent très-à-propos, le cours des aventures principales, & reposent l'esprit du Lecteur en le promenant dans des routes différentes. On a vu que Matthieu Alleman en avoit usé ainsi dans *Gusman d'Alfarache*. Les petites histoires dont Gilblas est parsemé, sont plus agréables & bien plus courtes que celles de ce premier Ouvrage. Il en est de même des plaisanteries sur les gens de Justice. Elles sont distinguées dans tout le livre, & souvent amenées très-plaisamment.

Dans le second Livre, Gilblas se trouve placé chez un Chanoine, gouverné par une servante. Le tableau de cette maison est charmant, & d'une

grande vérité ; mais le morceau important de ce Livre, est le séjour de Gilblas chez le Docteur Sangrado. Quelques personnes savent que M. le Sage eut en vue le Docteur Hecquet, Médecin célèbre, qui étoit en vogue lors de la composition de ce Roman, & qui conseilloit beaucoup l'eau & la saignée. C'est une véritable & excellente scène de comédie que les deux ou trois chapitres qui contiennent cette satyre ; aussi M. Anséaume en a-t-il fait le sujet d'un Opéra-Comique fort plaisant, quoiqu'écrit assez négligemment *.

Le troisième Livre contient des détails, toujours agréables de la vie qu'il mena étant valet d'un Petit-Maitre, & ensuite *factotum* d'une Comédienne. Pour trouver les tableaux de ce Livre aussi naturels qu'ils le sont, il faut se rappeler que la première édition de Gilblas est de 1715. Depuis ce tems, la façon de vivre des jeunes gens de qua-

* On fait que la Musique est de M. Laruette, & fait honneur à ses talens si connus, & journellement applaudis.

lité, est bien changée, quoiqu'au fond leurs défauts soient toujours les mêmes; les mœurs des Actrices de la Comédie sont infiniment plus honnêtes que celles des Comédiennes Espagnoles peintes par Gilblas. Enfin les Acteurs traitent les Poëtes avec un peu plus de distinction que ne le faisoient ceux du tems de le Sage. C'est ici que nous devons remarquer que cet Auteur, qui commença à se moquer si cruellement des Comédiens en 1715, ne devinoit pas que son fils embrasseroit cette profession comme il fit, sous le nom de Montmesny. Le père en fut affligé d'abord; mais ayant été témoin des applaudissemens que son fils obtenoit du Public, & qu'il méritoit; & s'étant bien assuré que Montmesny n'en étoit pas moins un des plus honnêtes hommes du monde, il lui pardonna, & approuva même son mariage avec une fort honnête fille sans bien.

Le quatrième Livre de Gilblas est un des plus intéressans, & celui sur lequel il y a le plus de réflexions à faire. Les anecdotes qu'il fournit, regardent encore le Médecin Hecquet, & le Médecin Andry,

son antagoniste. Le Sage les appelle *Hôquetos & Andros* ; il les fait disputer sur la coction des humeurs en présence d'un malade , parce qu'ils avoient composé des livres l'un & l'autre sur cette opération de la nature , que toutes les Facultés & tous les Physiciens du monde n'expliqueront jamais parfaitement. Gilblas dit que pendant que l'un attendoit que les humeurs fussent cuites , & que l'autre soutenoit qu'elles l'étoient , le malade mourut.

C'est dans ce Livre que l'on trouve l'Episode ou Nouvelle du *Mariage de Vengeance*. C'est cette belle histoire qui a fourni à M. Saurin le sujet de *Blanche & Guiscard*, Tragédie qui a eu du succès. Tomson , Poète Anglois , avoit déjà traité le même sujet , également d'après le Sage.

La Nouvelle qui suit d'*Aurore*, seroit bien plus difficile à mettre au Théâtre , mais elle n'en est pas moins agréable.

Sur le reste du Livre, il y a deux anecdotes. L'une regarde un Professeur de l'Université , qui l'étoit du tems de M. le Sage , & s'appelloit Dagoumer. Il

étoit fort estimé , & même en réputation , mais ivrogne ; & dans le tems même qu'il étoit à l'Université , on le rapporta au Collège ivre-mort. C'est lui que le Sage offre ici sous le nom de *Guyomar*.

La seconde regarde la Marquise de Chavés , au service de laquelle il est dit que Gilblas entra. L'on prétend que sous ce nom, l'auteur a peint la fameuse Marquise de Lambert, dont la maison étoit le rendez-vous des beaux esprits & des savans, entr'autres, de la Motte & de Fontenelle.

Le reste de ce Livre & le cinquième ne fournissent aucune anecdote particulière, mais ils sont remplis d'histoires très-intéressantes, entr'autres de celle d'Alphonse, Séraphine, & de Raphaël. Ceux qui ont beaucoup lu de Romans, retrouvent dans ces histoires beaucoup de situations qu'ils ont déjà vues ailleurs ; mais le Sage en a tiré un si bon parti, qu'on n'oseroit, ni ne pourroit, sans injustice, lui reprocher le plagiat.

Il y a encore moins à observer sur le sixième Livre, qui est très-court.

C'est dans le septième , que se trouve l'aventure de Gilblas avec l'Archevêque de Grenade , auprès de qui il fut si bien jusqu'à ce qu'il eut le malheur d'obéir au Prélat , en l'avertissant que son talent pour les Homélies commençoit à baïsser. Le Prélat ne lui pardonna pas cet acte de sincérité. Ah , Gilblas , Gilblas , que vous avez bien dû apprendre par cette expérience , ce que c'est que les hommes & les femmes ! A combien de personnes de tous états , la fable de l'Archevêque de Grenade ne peut - elle pas s'appliquer ! Avertissez une femme qui approche de trente ans , que les airs enfantins & les parures faites pour la première jeunesse ne lui vont plus ; avertissez-la quelque tems après , qu'il faut qu'elle cherche à acquérir un genre de mérite & d'agrémens plus solide que celui de la coquetterie ; à cinquante , qu'il faut qu'elle quitte le rouge ; avertissez un homme de qualité , qu'il y a un âge où la façon de vivre dissipée , & l'ajustement d'un très - jeune homme ne lui conviennent plus ; qu'il en est un autre où il doit cesser d'être galant , s'il n'a pas pris le parti d'être dupe ; avertissez un Auteur , que si l'on peut , jusqu'à

la véritable vieillesse, faire des ouvrages sensés, & qui annoncent de la sagesse & du goût, on doit du moins à un certain âge renoncer à ceux qui exigent le feu de l'imagination & de la jeunesse. Ayez avec ces Messieurs & ces Dames cette bonne foi-là, & vous trouverez par-tout l'Archevêque de Grenade.

Dans le reste du volume, le Sage revient encore à la charge sur les Comédiennes & les Comédiens (de Province s'entend, & d'Espagne); sur les Auteurs, l'affectation du style, & les cafés qui étoient bien plus, du tems de M. le Sage, fréquentés qu'aujourd'hui; sur le danger qu'il y a à prendre, dans les grandes maisons, l'intérêt du maître contre ses valets; sur la façon dont il arrivoit autrefois en Espagne qu'on obtenoit des graces des Ministres; & enfin sur les Médecins & les Apothicaires. Tout cela a un grand air de vérité; & toutes les épreuves par lesquelles on fait passer Gilblas, sont bien supérieures à celles que subit son modèle, Gusman d'Alfarache.

Le Livre huitième commence par une aventure qui est absolument le même conte que celui qui a été fait sur Ninon

Lenclos & l'Abbé Gédoin. Dans ce Livre, Gilblas est nommé Secrétaire du Duc de Lermes, premier Ministre d'Espagne. Ici le Roman devient un peu historique ; & nos Lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de savoir la véritable histoire de ce Duc. François de Roxas de Sandoval, parvint auprès de Philippe III, à la plus haute faveur. Il réunit sur sa tête jusqu'à trois grandesses avec les titres de Marquis, Comte & Duc. Etant devenu veuf de la fille unique de François Henriques de Cabrera, Amirante de Castille, le Roi son maître lui procura, en 1618, le chapeau de Cardinal. Mais peu après il éprouva la disgrâce la plus éclatante, & il mourut dans cette situation, en 1625, sous le règne de Philippe IV. Il avoit un premier Secrétaire, ou premier Commis qui, pendant tout le tems de la faveur de son maître, chercha à imiter sa magnificence, & à le surpasser même en hauteur & en arrogance. Il s'appeloit Roderic Calderon, & avoit commencé par être Page du Duc ; il devint Commandeur d'Ocada, dans l'Ordre de S. Jacques, eut un titre de Marquis, & fut enfin Capitaine-Commandant de la

Garde Allemande. Mais ayant été disgracié avec le Ministre qui l'avoit élevé, il fut traité encore plus durement que lui, car on lui fit son procès, & il eut la tête tranchée en 1621. Nous engageons nos Lecteurs à lire dans l'ouvrage même ce que le Sage dit du Ministre Espagnol, de son Commis, & de quelques autres personnages relatifs ; ils verront que Gilblas ne fait pas un portrait plus avantageux des Commis des Bureaux d'Espagne, que des Comédiens & des Comédiennes de ce pays & de ce tems-là : peut être est-ce avec une égale injustice.

Le neuvième Livre contient l'histoire de la disgrâce de Gilblas, & de sa prison dans la tour de Ségovie, & enfin de sa délivrance. Le récit en est coupé par l'histoire d'un prisonnier, qui fait nouvelle ; il y a encore dans tout ce Livre des choses charmantes, & un contraste ingénieux dans le caractère des personnages, dont les uns sont traîtres & politiques, les autres, honnêtes & reconnoissans, d'où naît un véritable intérêt.

Le Roman de Gilblas paroît fini au troisième volume, & l'étoit effectivement, lors

lors des premières éditions ; mais au bout de plus de dix ans , M. le Sage jugea à propos d'en donner un quatrième volume, composé des dix, onze, & douzième livres. Il faut convenir que ce dernier volume n'a pas tout l'agrément & l'intérêt des trois premiers. L'Auteur y revient un peu sur ses pas , & s'égaie de nouveau sur les mêmes objets (les Médecins & les Comédiens) ; cependant nous devons prouver qu'il y a encore de très bonnes choses dans ce volume. L'histoire de Scipion, valet très-fidèle & très-adroit de Gilblas, est un peu calquée sur la sienne ; mais elle présente une ou deux situations intéressantes.

Dans les deux derniers livres, le Roman devient encore historique. Gilblas s'attache au service du Comte-Duc d'Olivarès, comme il s'étoit attaché à celui du Duc de Lermes ; il est même chargé de commissions plus importantes. Et cette seconde aventure ne finit pas si tristement pour lui que la première. Quoique le Comte-Duc soit aussi disgracié, il n'en arrive rien de fâcheux à Gilblas, qui le suit dans sa retraite, & est témoin de sa mort.

Le Duc lui laisse une assez bonne somme, qui, jointe à ses épargnes précédentes, le met en état de finir doucement & agréablement ses jours. Il y a dans ces deux derniers livres, des endroits qui peuvent donner lieu à des réflexions assez philosophiques; mais il faut les laisser faire au Lecteur. Contentons-nous de dire deux mots de la véritable histoire du Comte-Duc d'Olivarès, qui est encore plus intéressante que celle du Duc de Lermes : on verra, par cette note, à quel point M. le Sage a suivi l'histoire, & jusques à quel point il s'en est écarté.

Gaspar de Gusman étoit d'une des plus illustres maisons d'Espagne, dont les aînés sont Duc de Médina-Sidonia, & qui prétend d'ailleurs avoir produit Saint Dominique; mais il n'étoit que cadet de cette maison. Il naquit en 1587, à Rome, où son père étoit Ambassadeur. Il épousa en 1707, Agnès de Zuniga, fille de grande maison, mais dont le père étoit mort très-pauvre, quoique Vice-Roi du Pérou. Pendant tout le tems du Règne de Philippe III, il s'attacha au Prince des Asturies, qui fut depuis Philippe IV, &

fut premier Gentilhomme de sa Chambre. Il refusa de quitter cette place, quoiqu'on lui offrit la Vice Royauté de Naples. Le jeune Prince lui fut si bon gré de cet attachement, que dès qu'il monta sur le Trône, il le mit à la tête des affaires du Royaume; & il fut pendant vingt-deux ans premier Ministre & favori de Philippe IV. Dans le commencement de son administration, il se signala par de grands projets de réforme qui n'eurent aucune exécution réelle; mais ce dont il vint heureusement à bout, ce fut d'écarter tous ceux qui pouvoient balancer son crédit. Il fit exiler le Duc du Cédà, fils ingrat du Duc de Lermes, & qui s'étoit déclaré contre son père; il maria Marie de Gusman, sa fille unique, au Marquis de Toral, du même nom que lui, qu'il avoit pris en affection; & il s'y prit effectivement de la manière que le raconte Gilblas, pour se faire ordonner par son maître l'alliance qu'il desiroit. La Marquise mourut très-promptement, & sans enfans. Le Comte-Duc ne s'occupa plus que de sa propre grandeur. Jamais favori n'a été plus puissant, & n'a

plus habilement trompé son maître; mais le malheureux succès de plusieurs grandes entreprises le perdit à la fin. La Catalogne se révolta; & cette révolte, soutenue par la France, ne put être calmée, ni par les force du Monarque, ni par l'adresse d'Olivarès; enfin la révolte du Portugal lui porta le dernier coup. Ce Royaume s'étant soustrait à la domination de la Couronne d'Espagne, par la prompte & étonnante révolution dont tout le monde fait l'histoire, le Comte-Duc eut beau faire bonne contenance, & annoncer cette nouvelle à son maître, comme une belle occasion de confisquer les terres du Duc de Bragance, Philippe IV comprit à la fin qu'un Ministre qui lui avoit aliéné le cœur de ses sujets, & fait perdre deux Provinces, ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit accordée. Il le disgracia en 1643. Le Comte-Duc se retira dans ses terres, où il ne mourut qu'en 1661. Il eut pour successeur, Don Louis de Haro Gusman, qui étoit son neveu, mais qu'il n'aimoit pas.

On a souvent comparé le Comte-Duc d'Olivarès avec le Cardinal de Richelieu.

Certainement tout l'avantage est du côté de ce dernier, qui fut aussi habile que l'Espagnol dans l'art de conduire ses affaires à la Cour, d'établir & de maintenir son crédit, & d'écarter ses concurrens, & qui d'ailleurs fut bien plus heureux dans les affaires de l'Etat, puisqu'il soutint au dehors la gloire des armes de son maître, fit admirer sa politique, & respecter au dedans son autorité. Il fut à la vérité obligé d'employer quelquefois pour cela des moyens violens. Mais le caractère de son siècle, & celui de son maître l'exigeoit. Enfin Richelieu mourut au lit de la gloire, & comblé de faveurs, voyant la France, & presque toute l'Europe entière à ses pieds; & il eut le bonheur de mourir presque en même-tems que son maître, & un peu avant lui.

Un autre point du Roman de Gilblas, que M. le Sage n'a pas imaginé sans quelque fondement historique, c'est que Philippe IV fut amoureux d'une Comédienne; qu'Olivarès favorisa ses amours; que la Comédienne, qui s'appelloit la Calderone, ayant eu un enfant du Roi, se retira dans un Couvent, en déclarant

qu'après avoir été aimée d'un aussi grand Prince , elle ne pouvoit plus s'attacher qu'à Dieu, & que le fils naturel de Philippe IV joua, sous le nom de Don Juan-d'Autriche, un assez grand rôle en Espagne, sur la fin du règne de son père, & sous celui de Charles II.

Nous espérons que nos Lecteurs nous pardonneront de nous étendre à présent un peu sur l'Auteur de *Gilblas*; il est moins connu que son Roman, il fournit peut-être matière à autant de réflexions & à autant d'anecdotes. D'ailleurs *Gilblas* n'est pas le seul ouvrage de M. le Sage dont nous ayons à parler. Pourrions nous oublier le *Diable boiteux*, & le *Bachelier de Salamanque*? Nous allons donc partager ce que nous avons à dire de M. le Sage, en trois parties. Nous commencerons par son histoire personnelle, qui sera fort courte; car il a joué un très-petit rôle dans le monde, & ne s'est pas même fait de tracasserie éclatante dans la littérature. Nous le considérerons ensuite comme Auteur de Romans, & puis enfin comme Auteur Dramatique.

Alain-René le Sage, naquit en Basse-Bretagne, vers 1667. Il fit de bonnes études; & étant venu à Paris à-peu-près à l'âge de 15 ans, il s'attacha à M. l'Abbé de Lionne, fils du Ministre de ce nom. Cet Abbé possesseur de gros bénéfices qui avoient de grandes collations, auroit pu lui rendre service, si le Sage eût voulu entrer dans l'état Ecclésiastique; mais il n'avoit pas la moindre inclination pour cet état, il vouloit faire des Romans & des Comédies; il en fit avec assez de succès; & au bout de quelques années de séjour à Paris, il voulut de plus se marier. Il devint amoureux de la fille d'un Menuisier, à qui il eut bien de la peine à persuader que c'étoit un grand mérite dans un mari, que d'avoir assez d'esprit & de talent pour faire des Ouvrages agréables; il en eut encore plus à faire entendre aux parens de sa maîtresse, que c'étoit un bon métier que celui d'Auteur. Enfin M. l'Abbé de Lionne arrangea cette affaire, en lui faisant une pension de 600 liv. mais il en jouit que jusqu'à la mort de l'Abbé, arrivée en 1721.

Ce fut son protecteur qui l'engagea à apprendre l'Espagnol, & à traduire les plus agréables Romans de cette Nation, ou plutôt à en saisir l'idée & le costume, pour les transporter dans notre langue; ce que M. le Sage a parfaitement exécuté, ne s'étant jamais écarté de ses modèles que pour rendre ses sujets plus vraisemblables, plus raisonnables; sans perdre de vue le caractère & l'intérêt de l'original.

Notre Auteur mena une vie simple & tranquille, même après la perte de sa pension, jusqu'en 1742. Avec beaucoup d'esprit & de goût, il avoit de la douceur & de l'aménité, & abandonnoit volontiers à ceux qui pouvoient être jaloux de lui, la gloire d'avoir plus d'imagination & de talent pour la poésie; & cet abandon le réconcilioit avec eux. Peut-être avoit-il choisi la meilleure part, en se réservant celle du goût; mais enfin, il laissoit une consolation à la vanité de ses rivaux.

Quoique tous ses Ouvrages soient critiques, & presque satyriques, il n'offensoit directement personne; du moins,

aucun François n'osoit prendre pour soi ce qu'il disoit de tel ou tel Espagnol.

En 1742, étant devenu très-sourd, & étant âgé de 75 ans, il se retira, avec sa femme & une fille qui ne l'avoit pas quitté, chez son second fils, Chanoine de Boulogne-sur-Mer. Nous avons dit plus haut combien il fut affligé de voir son fils aîné Montmesny, prendre l'état de Comédien, & la façon dont il lui pardonna ensuite. Il reçut toutes sortes de satisfactions de ce fils & de toute sa famille, jusqu'à sa mort, arrivée à Boulogne en 1747.

Le premier Ouvrage que publia M. le Sage en 1695, fut une Traduction du Grec des Lettres Galantes d'Aristenète. Nous ne les connoissons pas de sa Traduction, mais nous connoissons deux autres traductions du même Ouvrage; l'une plus ancienne de près de cent ans, puisqu'elle a paru en 1597; l'autre, plus moderne de plus de cinquante, puisqu'elle est de 1752.

L'Auteur Grec étoit un Philosophe Platonicien, qui vivoit au cinquième

siècle. Ces Lettres sont d'un très-petit mérite. Danchet, qui possédoit parfaitement le Grec, aida le Sage, dit-on, dans ce travail, qui put faire juger de bonne heure de l'usage que nos deux Auteurs feroient de leur érudition.

Nous sommes persuadés que le premier Ouvrage que le Sage fit ensuite, fut sa Traduction, ou plutôt sa révision de la Traduction de Gusman d'Alfara-che, par Thomas Corneille. C'est ce Livre qui fait l'objet du premier article de ce volume. M. le Sage en travaillant sur ce Roman, prit goût aux Espagnols, & s'attacha à l'immortelle Satyre de Michel Cervantes. Il publia une nouvelle édition de la traduction de Don Quichotte, que l'on prétend avoir été faite par MM. de Port-Royal, & qui, du moins, est d'un M. Filleau de Saint-Martin, qui leur étoit attaché; & il y ajouta deux autres volumes, que l'on attribue aussi à Cervantes, mais qui paroissent pourtant tout-à-fait hors d'œuvre, & dont l'original Espagnol n'est pas commun, s'il existe. On soupçonna cette suite de Don Quichotte d'être, en bonne

partie , imaginée par M. le Sage. Ce soupçon augmenta beaucoup , lorsqu'il publia deux autres volumes de suites, soi-disant traduits d'Avellanéda. Nous prions nos Lecteurs de se rappeler ce que nous en avons dit dans notre Note historique sur Cervantes , à la tête de l'article de Persile & Sigismonde ; enfin M. le Sage, assez long-tems après ces premières suites, en publia une bien plus longue, car elle est en six volumes, & l'attribua à un certain Adhamet Bénengéli. Quoique routes ces suites soient bien inférieures à l'ancien & véritable Don Quichotte, elles ont pourtant leur mérite ; nous parlerons de tous ces quatorze volumes dans un de nos prochains articles ; ils donneront lieu à un Extrait que nous nous flattons de rendre intéressant ; mais continuons de parcourir les Ouvrages de M. le Sage.

Après ces suites de Don Quichotte , parut le charmant Gilblas, & après cela le Diable Boiteux ; ouvrage dont l'idée est la plus heureuse & la plus féconde de routes celles sur lesquelles ait travaillé M. le Sage. L'Auteur Espagnol s'appelloit

Louis Velez de Guévara , & mourut en 1646. Nous ne nous dispenserons pas d'en rendre compte , & de faire sentir de quel prix est un canevas heureux.

On a de M. le Sage deux autres Ouvrages , dont l'un est traduit , l'autre imité de l'Espagnol. Le premier est intitulé *Histoire de Stévanille Gonzales* , surnommé *le Garçon de bonne humeur*. On prétend que le héros de cette petite histoire , qui fut imprimée en Espagnol à Bruxelles, cent ans avant que M. le Sage la traduisit , a véritablement existé ; qu'il étoit bouffon du Comte de Piccolomini, Général des Armées Espagnoles dans les Pays-Bas , & qu'il a écrit lui-même ses propres Mémoires ; mais on peut assurer que l'Auteur François a mis beaucoup du sien dans la Traduction. Au fond, cet Ouvrage ressemble à Gusman d'Alfarache & à Gilblas , mais il est fort inférieur à ce dernier.

Le second Ouvrage est le *Bachelier de Salamanque* ; il n'a paru qu'en 1741 , & n'est vraiment qu'une imitation de l'Espagnol , quoiqu'il soit donné comme

traduit. Ce Roman est agréable, & a du mérite; il y a des situations intéressantes, des caractères bien dessinés, & une critique assez fine; mais il ne faut pas le lire immédiatement après Gilblas, parce que ces deux fictions se ressemblent un peu trop.

C'est de l'Italien, & même d'un Poëme en cette langue, que M. le Sage a tiré son *Roland Amoureux*. Le Poëme est de Matthieu Royardo, Comte de Scandiano, & il est fort estimé en Italie, quoiqu'il le soit moins que *Roland-le-Furieux* de l'Arioste, à qui il a servi de modèle, & qui en est proprement la suite. On peut dire que le Sage a fait du Poëme un vrai Roman, ou plutôt qu'il a remis en Roman écrit à la moderne, ce que Boyardo avoit mis en Poëme d'après nos anciens Romanciers François qui ont écrit les faits de Charlemagne, de son neveu Roland, de Renaud, &c. Quand l'ordre que nous suivons pour extraire les Romans de Chevalerie, nous aura conduit à la classe de ceux du tems de Charlemagne, nous extrairons ce Roman de M. le Sage,

ainfi que plusieurs autres, traduits, imités ou extraits de nos anciens Romans, & des fameux Poëmes Italiens qui en font tirés. En attendant, fi l'on est bien pressé de connoître ces héros, & de se préparer à la lecture de *Roland-le-Furieux*, on peut lire *Roland l'Amoureux* de M. le Sage, on ne regrettera point le tems qu'on y aura employé. La première édition est de 1717; il y en a une seconde de 1720, & une troisième de 1742, toutes de Paris, & en deux volumes. On doit les trouver aisément chez les Libraires.

En faisant une espèce d'éloge de M. le Sage, nous ne devons pas oublier la part qu'il a eu au *Livre des Mille & un Jours*, qui parut en 1710 & 1711, à l'imitation des *Mille & une Nuits*, qui avoient déjà été publiées de 1704 à 1708. Il est très-vrai que les *Mille & une Nuits* ont été tirées des Auteurs Arabes, par M. Galland: il est également vrai que les *Mille & un Jours* sont tirés des Auteurs Persans, par M. Petis de la Croix; mais il y a cette différence entre les deux Ouvrages, que celui de M. Galland n'a

été embelli du style de personne; & que M. Petis de la Croix a eu recours à M. le Sage, ce qui a donné à son Livre un coloris plus gracieux, mais n'a pu lui procurer ni le mérite de la nouveauté du genre, ni même tout l'intérêt qui se trouve dans *les Mille & une Nuits*. Cependant, il faut convenir que les aventures que contiennent les Contes Persans, sont charmantes. S'il y a plus de merveilleux dans les Contes Arabes, il y a plus d'amour & de délicatesse dans les autres. Tel est aussi le caractère des deux langues & des deux nations qui ont fourni ces Contes: l'Arabe conserve tout le feu & l'énergie de l'esprit des Orientaux. Le Persan tempère ce feu par une tournure fine qui caractérise mieux le sentiment. Il n'y a pas plus de cinquante ans que cette langue Persanne étoit celle d'un Empire encore florissant, & qui, quoique soumis au despotisme, renfermoit sous un climat tempéré, avec un sol fertile, une classe nombreuse de Poëtes & d'Ecrivains, dont les Ouvrages, inspirés par les plus belles femmes du monde, se répandoient dans tout

l'Orient. A présent la Perse déchirée, ravagée par une multitude de Barbares, est presque anéantie. Les beaux esprits, & le beau sexe qui les animoit, ont disparu ; mais quelques-uns de leurs Ouvrages se trouvent encore dans l'Inde & à Constantinople ; l'on prétend même que dans cette dernière ville, l'étude de la langue, des Poësies, & des Romans Persans, fait partie de l'éducation des Dames du sérail ; & que si l'Alcoran, qui renferme toute la Théologie & les loix des Turcs, leurs livres de sciences, & leurs principales histoires, sont écrits en Arabe, tous leurs livres de poésie & d'agrément le sont en Persan.

M. le Sage a tiré *des Mille & un Jours* beaucoup de sujets de ses Opéra-Comiques. Nous en indiquerons quelques-uns dans un moment.

En 1731, M. le Sage publia un autre Livre en deux volumes, intitulé *Aventures du Chevalier de Beauchefne*, Capitaine des Flibustiers ; c'est un Roman historique, que l'on peut ranger dans la classe des voyages imaginaires. L'Auteur fait naître son héros dans le Canada, lui

fait faire la guerre avec les Sauvages , ensuite avec les Flibustiers , (espèce de pirates qui firent grand bruit en Amérique au commencement de ce siècle). Il lui arrive des aventures , tantôt militaires , tantôt galantes , qui sont toujours agréablement contées. La moitié de l'Ouvrage est remplie par un grand épisode qui contient l'histoire d'un Comte de Monneville , François , qui suit sa maîtresse en Canada , & jusques chez les Hurons , dont cette Demoiselle devient Souveraine. Quelque peu vraisemblable que soit cette histoire , elle intéresse , parce qu'elle est écrite avec agrément. Dans le dernier Livre , M. le Sage revient au Chevalier de Beauchefne , qui continue avec succès son métier de corsaire. Le Roman n'est point fini ; l'Auteur fait entendre que le Héros revint en France , où il vécut tranquille à Tours , & mourut assez âgé ; & que c'est sa veuve qui a communiqué ses Mémoires.

En 1735 , M. le Sage publia deux feuilles , sous le titre de *Journées des Parques* : elles contenoient des dialogues

entre ces divinités infernales chargées de diriger le fil de la vie des hommes, & de le couper. Le sujet étoit très-philosophique, mais trop triste; & quoique ces dialogues soient bien écrits, le Public n'encouragea pas l'Auteur à les continuer.

Enfin, il nous reste à parler d'un Recueil de traits d'histoire & de faillies d'esprit, que M. le Sage fit imprimer en 1743, sous le titre de *Mélange amusant*. Il y a du goût dans ce choix. Il ne forme qu'un petit volume de deux cents pages; & c'est encore beaucoup, quand on ne veut admettre que du neuf & de l'intéressant dans une semblable collection. Celle-ci est certainement supérieure aux autres du même genre. Nous n'y avons trouvé aucun mot qu'on puisse regarder comme vraiment plat; mais il y en a beaucoup de trop connus pour faire à présent un certain plaisir. Nous ne pouvons nous refuser à en rapporter huit ou neuf, qui nous paroissent n'avoir ni l'un ni l'autre de ces défauts.

Le Roi Charles XII, faisant la guerre en Pologne, le Sénat de Suède lui écrivit pour lui dire qu'un homme chargé des crimes les plus atroces, avoit été condamné au dernier supplice ; mais qu'avant que d'être exécuté, il avoit annoncé qu'il avoit un secret important à révéler, que ce secret étoit la pierre philosophale ; que le Sénat ayant suspendu l'exécution, il avoit effectivement formé un lingot qui avoit été trouvé très-pur ; qu'il avoit promis de donner son secret au Roi & à l'Etat, si on vouloit lui accorder sa grace. La réponse de Charles XII fut : *Aussi-tôt ma dépêche reçue, purgez mes Etats d'un pareil monstre, je ne me soucie pas de son secret.* Effectivement il étoit intéressant pour la société de faire périr un monstre ; & le secret de faire de l'or ne pourroit jamais être utile qu'au premier qui le trouveroit ; encore faudroit-il qu'il le ménageât avec prudence ; car dès qu'il deviendroit commun, l'or le deviendroit aussi ; & la société n'y gagneroit autre chose que d'avoir, pour une livre d'or, les mêmes denrées qu'elle avoit auparavant pour une once.

Un Chirurgien François fut chargé de saigner le Grand-Seigneur : soit timidité, soit mal-adresse, la pointe de la lancette resta dans la veine, & le Chirurgien s'aperçut que le sang ne pouvoit couler. Il étoit essentiel de faire sortir cette pointe. Le Gascon effronté prend son parti, & applique un grand soufflet sur la joue du Grand-Seigneur. L'étonnement du Monarque Ottoman fut extrême ; mais l'effervescence qui s'ensuivit sur le champ, fit sortir le bout de la lancette, & couler le sang. Le Chirurgien, qu'on voulut arrêter, demanda en grace qu'on lui laissât achever sa saignée, & bander la plaie. Cela fait, il se jette aux pieds de sa Hautesse, convient qu'il mérite la mort ; mais il explique son motif & ses raisons. L'on peut bien croire que le Grand-Seigneur, non-seulement lui pardonna, mais le récompensa d'une présence d'esprit qui l'avoit tiré d'un si grand danger.

Un Curé de campagne soutenoit à un Avocat, Bailli de son village, qu'il n'y

avoit rien de si certain que les apparitions du Diable ; qu'indépendamment des autorités , il en avoit l'expérience ; & qu'il y avoit peu de jours qu'ayant été appelé pour confesser un paysan qui se mouroit dans un hameau voisin , il avoit vu , au clair de la lune , le Diable qui rodoit autour de la maison de ce malade. Quelle forme avoit donc ce Diable , lui dit l'Avocat , ? « *La figure* » *d'un âne*. Ah ! M. le Curé , répondit » le premier , je vois que vous avez eu » peur de votre ombre ».

Deux Auteurs dispuetoient ensemble. Le plus échauffé des deux dit à l'autre : Monsieur , le Public nous a jugé il y a long-temps. Il me met cent fois au-dessus de vous. « Ah ! Monsieur , ré- » pondit l'autre , que vous me prouvez » bien que je suis horriblement méprisé » du Public ».

Un autre , dont un premier Ouvrage dramatique avoit réussi , en produisit un second qui fut hué. Ah ! disoit-il dans

sa colère, je m'apperçois que le Public n'est composé que d'ignorans & de gens de mauvais goût. « Vous avez raison, » lui dit un de ses confrères, mais vous » avez été long tems à vous en apper- » cevoir; pour moi, je m'en suis aperçu » dès votre première Pièce.

Un autre Auteur lisoit sa Pièce à des gens qui, n'osant pas lui dire leur avis, le renvoyoient aux connoisseurs en pareille matière : « Où sont-ils, ces con- » noisseurs, répondit-il? chacun aujour- » d'hui se pique de l'être, & ne fait ce » qu'il dit; pour moi, j'ai pris mon parti » dans l'embarras, & ne reconnois plus » pour connoisseurs que ceux qui sont » de mon avis ».

Une Dame fort galante, dans une ville de garnison, voulut un jour prendre un ton de dignité avec un jeune Officier qui lui avoit fait, pendant quelque tems sa cour, & qui l'avoit quittée. « Monsieur, lui dit elle, on répand dans » la ville, que vous vous vantez d'avoir

» eu mes bonnes graces. Ah ! Madame,
» répondit-il , je suis bien éloigné de
» m'en vanter , je m'en accuse, au con-
» traire ».

Un jeune homme , assez libertin ;
proposa un jour à une Demoiselle , dont
la vertu étoit suspecte , de l'accompagner
au spectacle. Quoi ! lui répondit la De-
moiselle , que penseroit-on de moi , si
l'on me voyoit avec vous ? Ma réputa-
tion seroit perdue. « Eh ! perdez-la ,
» Mademoiselle , vous ne pouvez qu'y
» gagner ».

Un Auteur avoit été mis à la Bastille
pour des vers satyriques. Il se trouvoit
enfermé dans la même chambre avec un
autre prisonnier , & continuoit à faire
des épigrammes de la plus grande force ,
contre les personnes les plus respecta-
bles. « Y pensez-vous , lui dit son cama-
» rade , sur-tout dans le lieu où nous
» sommes ? Eh ! qu'est-ce que je risque ,
» lui répondit l'autre , ne suis-je pas
» payé d'avance ? »

Une grande Dame avoit un procès au Parlement ; on lui conseilla d'aller visiter son Rapporteur , & d'être fort honnête à son égard. Munie de cet avis, elle se rendit chez son Juge : on l'introduisit dans un cabinet, & on lui dit qu'il alloit s'y rendre dans le moment. Elle trouve sur le bureau du Conseiller, un gros chat Angola, très beau & très-doux ; elle le caresse ; & le Conseiller arrivant presque aussitôt, elle commence par le complimenter sur la beauté & les perfections de son chat. Entrant ensuite en matière, le Conseiller lui apprend qu'il n'est ni son Rapporteur, ni son Juge, & que c'est un autre de son nom, plus vieux que lui, qu'il l'est. La Dame se levant alors brusquement, lui dit : *Ah ! j'ai caressé votre chat.*

Un homme rempli de sentimens d'honnêteté & de délicatesse, en connoissoit un autre également honnête, à qui il pouvoit être utile par son crédit ; il lui écrivit un jour : « Je trouve occasion de vous
rendre un service essentiel, & de faire
» votre

» votre fortune. Je vais la saisir ; mais j'y
» mets une condition , c'est que vous ne
» direz jamais que vous tenez ce bien-
» fait de moi ». Voici la réponse qu'il
reçut : *Je suis on ne peut plus sensible au
bien que vous voulez me faire ; mais je ne
peux me soumettre à la condition que vous
m'imposez , & j'aime mieux renoncer aux
avantages qui me sont offerts , que de ne
pouvoir publier ma reconnoissance.*

Considérons à présent M. le Sage
comme Auteur dramatique. Son talent
ne s'est jamais élevé jusqu'à la comédie
en vers ; car il ne se mêloit point de
Poésie : les couplets de ses opéra-comi-
ques ne sont de lui que pour les pensées
& le choix des refrains. Son ami Dorne-
val faisoit le peu de vers que ces couplets
exigeoient.

Le théâtre de le Sage , pour la Comédie
Françoise , consiste en deux volumes ;
dont le premier contient deux pièces
jouées , & deux qui ne l'ont pas été. Toutes
les quatre sont tirées de l'Espagnol. La
1776. Juillet. 2^e. Vol. F

premiere est intitulée : *le Point d'honneur*. Le fond en est de Don Francesca de Roxas; c'est le même sujet que Scaron a traité sous le titre de Jodelet Dueliste. Le Sage fit jouer d'abord celle-ci en cinq actes, au Théâtre François, en 1702; mais elle n'est imprimée qu'en trois. Il l'a voulu donner ainsi au Théâtre Italien, en 1725, sous le titre de *l'Arbitre des différends*. Mais sur l'un & sur l'autre théâtre, elle ne put obtenir qu'une ou deux représentations. Sans doute que M. le Sage avoit été séduit par la réputation de cette ancienne Comédie, qui est regardée comme une des meilleures & des mieux intriguées du théâtre Espagnol; mais le goût de ce genre de pieces, qui régnoit en France du tems du Cardinal de Richelieu, étoit déjà bien passé au commencement de ce siècle. Le Sage en fit une deuxième épreuve en 1707, quand il donna son Don César Ursin, sujet emprunté du fameux dramatique Espagnol Calderon. L'intrigue, toute admirable qu'elle est, parut hors de toute vraisemblance; elle fut huée dès la première représentation, & ne se soutint qu'à

la faveur de Crispin rival de son maître, que notre Auteur eut le bon sens d'y joindre.

Les deux pièces dans le goût Espagnol, que le Sage a fait imprimer, mais qui n'ont jamais été jouées, sont : *le Traître puni*, imité de Francesco de Roxas, & *Don Félix de Mendocce*, imité de Lopes de Vega.

Le second volume de son théâtre est composé de trois pièces. La première est *Crispin rival de son maître*, représentée, comme nous venons de le dire, en 1707. Ce n'est qu'une farce, mais si plaisante & si bien écrite, qu'on la voit toujours avec un grand plaisir. Montmesny, fils de le Sage, y jouoit supérieurement le rôle de *la Branche*, un des deux valets fripons.

Turcaret fit beaucoup de bruit dans son temps, & a encore eu depuis beaucoup de succès au théâtre. Ce n'est pas qu'il n'y ait à reprocher à cette pièce le défaut de morale, il n'y en a aucune à tirer; elle doit même inspirer peu d'intérêt; puisque tous les personnages sont des gens malhonnêtes. Mais on

y trouve des tableaux qui étoient d'une grande vérité dans le tems qu'elle fut composée , & des scènes que l'on peut dire être véritablement de main de maître. Aujourd'hui le mérite de la ressemblance n'existe plus; il n'y a plus de Financiers qui ressemblent à M. Turcaret , & à qui il puisse arriver une femme de Valogne , aussi ridicule que Madame Turcaret. Les nuances des autres personnages ont également changé; il n'y a que le rôle du Marquis qui feroit encore le plus grand plaisir , s'il étoit rendu avec autant de grace qu'en mettoit Montmesny , fils de l'Auteur , à qui nous l'avons souvent vu jouer. Quoique sa figure ne fut ni belle ni noble , on croyoit voir , lorsqu'il représentoit le Marquis , un homme de qualité qui se trouve en mauvaise compagnie , & qui s'en divertit.

En 1733 , la muse de M. le Sage reparut au théâtre François , pour y donner une petite piece qui eut peu de succès , quoique le sujet en fut plaisant. Elle étoit intitulée : *la Tontine* , & rouloit sur les rentes viagères qu'on avoit créées sous ce

titre, & dont le dernier survivant devoit réunir tout le produit sur sa tête. On y suppose qu'un homme assez vieux voulant bien placer son argent, en jouir jusqu'à sa mort, & en transmettre le revenu à ses héritiers pendant un tems raisonnable, choisit un gros valet d'écurie, fort & robuste, nommé *Ambroise*, & place une grosse somme sur sa tête, dans l'espérance qu'il vivra bien long tems. L'intérêt de faire vivre *Ambroise* étant bien établi, on lui fait faire bonne chère; mais le chargement de vie ayant un peu dérangé son estomac, son maître prend de lui le plus grand soin. Il le met entre les mains des Médecins, qui lui ordonnent la diète, les purgations & la saignée. Ce régime augmente le mal d'*Ambroise*, qui se déssole, & assure qu'il va mourir. Comme c'est le plus cruel tour qu'il puisse jouer à son maître, les inquiétudes de celui-ci sont très-vives: & ses plaintes, ainsi que les fureurs d'*Ambroise*, forment des scènes très-comiques.

Tous les autres ouvrages dramatiques de M. le Sage., sont des pièces pour le

théâtre de la Foire ; & nous sommes forcés d'avouer qu'il en a composé jusqu'à *soixante* de ce genre , depuis 1713 , jusqu'en 1738 , c'est à-dire , pendant vingt-cinq ans. Pendant ce tems , que d'esprit il a répandu , & pour ainsi dire perdu , sur ce théâtre , qui avoit un avantage dont il faisoit grand cas. On pouvoit y hasarder des idées , bonnes en elles-mêmes , mais mal dirigées , mal arrangées , & qu'on n'eût osé présenter , dans un si grand désordre , sur aucun autre théâtre. Avant que nous nous expliquions sur quelques-unes de ces pièces , nous devons dire (ce que quelques personnes savent déjà) , que le Sage en faisoit les canevas , & même les dialogues ; Dorneval , les couplets , mettant en rimes les pensées de le Sage. Quelquefois Fuzelier , Piron , Autreau , le Grand , la Fond , s'unissoient à lui ; & les pièces auxquelles ils travailloient étoient bien les meilleures ; car ils avoient de l'esprit , & Dorneval n'en avoit point.

Pendant le tems que le Sage protégea la Foire sur le Parnasse , ces spectacles

essuyèrent de terribles révolutions. Tantôt la Comédie Françoisse les empêchoit de parler, tantôt l'opéra les empêchoit de chanter. Ces forains auroient été réduits à la danse de corde & à la pantomime, si le Sage n'y avoit pourvu, & n'avoit trouvé moyen d'éluder toujours les défenses, en composant tantôt des pièces dont on écrivoit les paroles sur des écriteaux, & que le Public chantoit, les acteurs ne faisant que les gestes; tantôt se prêtant à faire des pièces en monologues, où il n'y avoit qu'un acteur qui parlât, du moins à la fois; tantôt en prétendant leur faire parler des langues étrangères, telles que le Chinois ou le Sauvage; pour cet effet, il donnoit une terminaison barbare à tous les mots que les acteurs disoient. Par exemple, dans une pièce prétendue Chinoise, intitulée *Arlequin Barbet, Pagode & Médecin*, on faisoit dire à Arlequin, qui faisoit sa déclaration à une Princesse Chinoise : *Princesseao, je vous adoreao*. Elle lui répondoit : *l'Empereurao me ferao mourirao*. Dans une autre pièce, intitulée : *l'Isle de Gougour*, un Iroquois disoit à Arlequin : *Arlequinec,*

je t'affommerec. Arlequin lui répondoit : *Coquinoc , ne hoc te craignoc pas hoc.* A la Foire de Saint-Germain, 1722 , ne pouvant plus soutenir l'opéra-comique , le Sage , Dorneval & Fuzelier , firent des pièces pour les marionnettes ; entr'autres une parodie du Romulus de la Mothe , qui eut un succès prodigieux. On se moqua beaucoup d'eux , mais la part d'Auteur des marionnettes fut très bonne & les consola.

Le Sage n'a travaillé pour le théâtre Italien , que pendant le peu de tems que la troupe Italienne joua à la Foire Saint-Laurent ; ce qui fut aussi en 1722 , pendant qu'on raccommodoit le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Ceux des soixante opéra-comiques de le Sage , que l'on pourroit encore rajeunir , en les traitant avec plus de soin , sont compris dans les neuf volumes du théâtre de la Foire , imprimés en 1737. C'est au théâtre Italien , dans son état actuel , à réclamer ces pièces , qui sont de son patrimoine , puisqu'elles ont appartenu à l'opéra-comique. On pourroit les corriger , & substituer de la musique

moderne aux vieux vaudevilles, en conservant une partie du ton de gaieté de ces pièces, & faisant mieax sentir l'intérêt qu'il y a dans quelques-unes d'entre elles. Par exemple, *Achmet & Almanzine*, imprimée tome sixième du théâtre de la Foire, est peut être la plus jolie de M. le Sage; c'est au moins celle qui a eu le plus de succès. On y trouve de l'intérêt & de la gaieté : la plus grande difficulté pour l'accommoder au théâtre moderne, seroit de trouver un Acteur assez jeune, & d'une assez jolie figure, pour représenter le rôle du fils du Grand Visir, qui se déguise en femme, & entre au sérail à la place de sa sœur. Le sujet est tiré d'un petit Roman, intitulé *Voyage de Zulma dans le pays des Fées*, actuellement peu connu, mais qui est assez amusant pour mériter que nous le fassions connoître.

La Reine du Barostan est encore un opéra-comique de M. le Sage, dans lequel il y a de l'intérêt, de la gaieté, & même de la conduite; il est plus aisé à remettre au théâtre, qu'*Achmet & Almanzine*.

La Princesse de la Chine est dans le même cas, & donne lieu à de beaux & grands divertissemens. Le sujet est pris *dans les Mille & un Jours*, (Hist. du Prince Calaf).

Les Pélerins de la Mèque offrent un fort joli sujet, même indépendamment des plaisanteries sur les calenders, dont on peut supprimer une grande partie.

Le sujet de la Princesse de Carisme est tiré des *Mille & une Nuits*. Il n'y a de difficulté à le présenter, que l'effort d'imagination nécessaire de la part du spectateur, pour concevoir une Princesse si belle, qu'on ne peut la voir sans devenir fou.

Le Corsaire de Salé est tiré d'une nouvelle Espagnole, très-intéressante.

L'on voit que les sujets des pièces que nous venons de nommer, sont puisés dans les Contes & Romans orientaux; ils ont fourni à notre Auteur autant d'opéramiques, que l'Espagne lui a fourni de Comédies & de Romans; car c'est dans la même source qu'il a encore puisé le *Jeune Vieillard*, tiré des *Mille & un Jours*. Il fut joué par les Comédiens.

Italiens à la Foire; ainsi il n'y a point de couplets; mais le sujet en est très-beau, & même moral, peut-être fait-il plus de plaisir en conte, qu'au théâtre.

La Statue merveilleuse est encore tirée des Mille & une Nuits. Il y auroit quelque chose à faire à cette pièce pour la rendre susceptible d'être jouée sur le théâtre, mais le sujet est théâtral.

Arlequin Hulla, sujet très-connu & très-comique, & tiré du premier volume des Mille & un Jours, (Histoire de Coulouf & de Dilara).

Enfin, Arlequin Mahomet est aussi tiré du troisième volume des Mille & un Jours.

Indépendamment de ces sujets orientaux, M. le Sage en a traité d'autres également ingénieux. La ceinture de Vénus en est un des plus heureux, (tome premier du théâtre de la Foire); le Temple du destin, (même volume); les Arrêts de l'Amour, (tome deuxième); l'Ecole des Amans, dont nous avons parlé l'année dernière, & le tableau du mariage, (même volume), font des fonds de Comédie excellens, en différens genres.

Les Animaux raisonnables, le Monde renversé, & l'Isle des Amazones (tome troisième) ; la Forêt de Dodone, & la Boîte de Pandore (tome quatre), annoncent, dans leur Auteur, plus d'esprit & de gaieté qu'il n'y en a dans la plupart de nos pièces modernes. La Foire des Fées (tome cinq), est un heureux canevas de pièces à scènes épisodiques. Les Amours déguisés (tome six), donneroient encore plus beau jeu à la délicatesse des sentimens, & à l'adresse des tournures de quiconque voudroit ou pourroit retourner une aussi jolie idée. Enfin, l'Amour marin (tome huitième), forme une très jolie comédie.

Nous ne parlons pas des parodies & des pièces anecdotes que le Sage & ses Associés firent sur les objets qui occupoient de leur tems la scène du monde littéraire, ou attiroient l'attention des petits Nouvellistes bourgeois & subalternes. Ces sujets ont perdu leur mérite ; mais ils favoient leur donner un agrément infini : témoins, Arlequin défenseur d'Homère, l'Obstacle favorable, la Tête noire, le Régiment de la calotte. Nous ne voulons

pas parler non plus des opéra-comiques de M. le Sage , dont le mérite consiste dans une gaieté excessive, qui ne seroit pas aujourd'hui généralement approuvée: tels sont les Enragés , l'Enchanteur , Mir-liton , &c.



SEPTIEME CLASSE.

NOUVELLES HISTORIQUES ET CONTES.

Nouvelles d'Elisabeth , Reine d'Angleterre. Paris , 1674 & 1680 , 4 vol. in-12.

LE Livre que nous allons extraire est très-peu connu ; il n'y en a que cette seule édition , & elle est très-rare. L'Auteur étoit probablement une femme , du moins la signature de son Epître Dédicatoire à Son Altesse Royale Mademoiselle de Montpensier , semble-t-elle l'annoncer ; mais nous ignorons le nom de cette femme Auteur ; à en juger par son style , & par l'intérêt qu'elle a su répandre dans son Ouvrage , c'est une des plus agréables Romancières du siècle de Louis XIV.

Le cadre qui renferme ces quatre Nouvelles (car chaque volume en contient une) , est on ne peut pas plus simple , & dénué d'événemens. On suppose que le Duc d'Anjou ayant été en-

couragé par Catherine de Médicis sa mère à passer en Angleterre, dans l'espérance de plaire à la fameuse Reine Elisabeth, & de l'épouser, ce Prince fit effectivement ce voyage, & la Reine le reçut fort honnêtement, en éludant cependant toutes ses prétentions; que pendant le séjour que le Duc d'Anjou fit à Greenwich, où Elisabeth se trouvoit alors, on conta des histoires; & que cette illustre Princesse ne dédaigna pas de conter elle-même une grande Nouvelle qui remplit tout le premier volume *.

Après le départ du Duc d'Anjou, la Reine continua de s'amuser à raconter elle-même, & à entendre raconter des histoires; & le Comte de Moreton, Seigneur Anglois, récite, en sa présence, la Nouvelle qui remplit le second volume, & qui est celle de *Constance de Villa Flora*, du *Comte de Mansfeld*, & du *Comte de Grimbergue*.

- Le Comte de Nortumberland, fils de ce Milord Perci, qui avoit été amoureux d'Anne de

* C'est l'histoire du Marquis de Bonneval, du Comte de Graville, & de Marianne.

Boulen , mère d'Elisabeth , ne craint pas de raconter à cette Reine l'histoire des amours & des malheurs de celle à qui elle devoit le jour. Cette Nouvelle remplit le troisième volume.

Enfin , Elisabeth elle-même conte l'histoire de Mahomet Second , & de la Princesse Eronime , qui remplit le quatrième & dernier volume , qui finit avec cette histoire , l'Auteur se réservant , sans doute , d'y ajouter de nouveaux volumes. S'il l'eût jugé à propos , certainement rien n'étoit plus aisé , car on peut faire entrer toutes sortes de Nouvelles dans un pareil cadre , qui n'inspire aucun intérêt , quoique les Acteurs portent de grands noms ; heureusement les histoires elles mêmes sont assez intéressantes : nous allons mettre nos Lecteurs en état d'en juger.

P R E M I È R E N O U V E L L E .

Histoire du Marquis de Bonneval , du Comte de Graville , & de Marianne.

Sous le Règne de François premier , d le tems que la galanterie commença à devenir commune à la Cour de

France , cette Cour possédoit deux jeunes Seigneurs , également recommandables par leur naissance , leur bravoure , leur esprit , & les qualités les plus aimables. Ils étoient amis intimes , quoique leurs caractères fussent assez différens. Le Marquis de Bonneval , l'un des deux , étoit naturellement violent , envieux & jaloux ; il fuyoit l'amour , parce qu'il sentoit que s'il s'y livroit une fois , cette passion le rendroit très-malheureux. Le Comte de Graville , son ami , étoit né plus doux & plus tranquille ; mais il évitoit également de s'engager , craignant d'être emporté trop loin par la tendresse , dont il ne se sentoit que trop susceptible.

Dans le tems que leur liaison étoit la plus intime , le Comte de Graville fut contraint de faire un voyage dans ses terres , en Gascogne ; Bonneval résolut de son côté d'aller passer trois mois à la campagne ; étant ensuite revenu à Paris , son ami l'y rejoignit quelques mois après.

Pendant le tems de leur séparation , il s'étoit passé bien des choses dans l'ame de Bonneval ; & Graville s'aperçut bien

à son retour , qu'il avoit l'esprit & le cœur très-préoccupés ; il lui en demanda la raison : Bonneval fut quelques tems sans vouloir répondre. Enfin il avoua que ce n'étoit plus de leur amitié mutuelle qu'il étoit uniquement occupé , & que l'amour s'étoit glissé dans son cœur. Gravelle l'assura qu'il lui pardonnoit cette foiblesse , pourvu que l'objet en fut digne. Bonneval presque piqué qu'il osât en douter , lui montra le portrait de *Marianne*. (C'étoit le nom de la beauté qui l'avoit enchaîné). Certainement , dit son ami , si l'esprit & le caractère répondent à cette figure , votre amour est bien placé : en pouvez-vous douter , reprit l'amoureux Bonneval ? si j'ai conçu la tendresse la plus vive pour cet objet , ce n'est qu'après m'être assuré qu'il a toutes les qualités nécessaires pour séduire ; vous allez en être convaincu par le récit de la façon dont s'est faite notre connoissance.

Je passois à ma campagne le tems de votre absence , d'une manière assez solitaire ; lorsque revenant un jour de la chasse , j'entendis des cris ; j'y accourus & trouvai une voiture renversée & bri-

fée, des chevaux & même un cocher tués, le postillon blessé, deux domestiques dans le même état, & des Dames se plaignant dans un char. J'en ouvris la portière, & j'y vis quatre femmes, dont une étoit blessée. Je m'occupai du soin de les faire sortir de leur voiture, & leur offris d'envoyer chercher la mienne à mon château, qui n'étoit pas fort éloigné; elles le refusèrent honnêtement, malgré l'embarras où elles se trouvoient; & empressées de s'éloigner d'un lieu qui leur avoit été si funeste, elles me prièrent seulement de les faire conduire à pied jusques dans mon château. Je fis aussitôt prendre, par mes gens, la Dame la plus âgée, qui étoit celle qui se trouvoit blessée; je me chargeai moi-même du soin de donner le bras à la plus jeune; & les deux autres, qui étoient leurs femmes-de-chambre, nous suivirent jusques chez moi. Chemin faisant, elles me racontèrent qu'elles avoient été attaquées par deux voleurs, qui avoient occasionné le désordre horrible dont j'avois été témoin, & ne s'étoient enfui qu'à mon approche. Arrivés dans mon château, je reconnus la jeune Dame

à qui j'avois donné le bras , pour la plus belle & la plus aimable personne du monde, C'étoit Marianne, la même dont vous venez d'admirer le portrait : de ce moment , je ne fus plus le maître de mon cœur. Elle m'apprit que la Dame blessée étoit sa mère , & s'appelloit Madame de Beaulieu. Sa blessure, sans être dangereuse , étoit assez considérable pour l'empêcher de partir de quelque tems ; aussi en profitai-je pour obtenir qu'elle se laissât panser par un Chirurgien habile , qui étoit dans le voisinage , & qu'elle restât dans mon château tout le tems nécessaire pour sa parfaite guérison. J'employai ce tems à combler Madame de Beaulieu d'honnêtetés ; & voyant tous les jours Marianne , le trait s'enfonçoit de plus en plus dans mon cœur. Je me conduisis cependant vis-à-vis de cette jeune & belle personne , avec la plus grande circonspection ; & mes yeux seuls purent lui apprendre quels étoient mes sentimens pour elle. Au bout de six semaines, Madame de Beaulieu fut en état de retourner à Paris. Obligé de les laisser partir , je demandai à ces Dames la permission d'aller

leur faire ma cour dans la capitale. Je l'obtins, & j'abrégeai mon séjour de la campagne, pour voler sur leurs traces. Mon premier soin fut de me rendre chez elles; je trouvai qu'une maladie cruelle, suite de l'accident qui étoit arrivé sur la route, avoit réduit Madame de Beaulieu à la dernière extrémité. Cependant les services que je lui avois rendus, firent qu'on ne me refusa pas l'entrée de la maison. Je vis presque expirer la mère de Marianne; & cette belle personne étant passée dans la maison de Madame de Valfond, sa tante, j'y fus également admis & reçu avec honnêteté, de la part de M. & Madame de Valfond, de leur fille, appelée Lucie, & d'une parente plus éloignée, qui s'appelle Eulalie, & vit avec elles.

Pendant tout le tems de leur grand deuil, je leur tins fidelle compagnie; & notre société fut parfaitement douce, parce que je ne lui laissois pas entrevoir le moindre sentiment d'amour; je ne voulois que dissiper la juste douleur qu'elle ressentoit de la mort de sa mère. Mais au bout de quelque tems, Lucie s'étant

avisée de dire que notre commerce seroit beaucoup plus agréable & plus vif, si un peu d'amour s'y mêloit; je répondis, en regardant Marianne, que s'il ne tenoit qu'à cela, il seroit bientôt tout de flamme. S'il étoit ainsi, répliqua cette fille adorable, il ne dureroit guère entre nous. Une si fâcheuse réflexion me mortifia. Je fus quelques jours sans retourner chez Marianne; elle envoya enfin savoir de mes nouvelles, & reçut pour réponse le billet suivant, que je crus pouvoir hasarder.

« Je suis indigne de l'honneur que vous
» me faites de vous souvenir de moi,
» puisque selon vos maximes, j'ai perdu
» la raison & votre amitié. Pour ne vous
» pas laisser dans le doute de mon erreur
» & de mon crime, je vous apprends,
» Mademoiselle, que je suis amoureux
» de la personne la plus ennemie de l'a-
» mour, & la plus capable d'en inspirer.
» Je n'ose vous la nommer, & je termine
» ce billet en vous assurant seulement du
» plus profond respect ».

Marianne reçut cette lettre en présence de ses parentes, & parut d'abord irritée

contre moi. Elle ne me fit aucune réponse, & Lucie eut peine à l'appaiser ; cependant cette aimable cousine obtint ma grace & mon retour dans la maison de Madame de Valfond, à condition que je ne me hasarderois pas à parler le moins du monde d'amour ; & pour me consoler, Lucie me fit confier pour peu de jours le portrait de Marianne, que je fis copier aussi promptement que secrètement : c'est celui que vous venez de voir.

Peu de jours après, je sus que Marianne & Lucie étoient priées à souper chez une Dame de leurs parentes. Je trouvai moyen de m'y faire inviter aussi. Après le souper, les Dames ayant fait une partie de jeu dont je ne fus pas, je m'engageai dans une conversation avec le Chevalier de Bellay, que nous jugeâmes à propos d'aller continuer dans le jardin des tournelles, qui n'étoit séparé que par la rue de la maison où nous soupions. Il n'y avoit pas un quart-d'heure que nous y étions, lorsque le Comte de Boissy vint nous joindre. Il fit quelques tours avec nous ; mais quelqu'un étant venu lui dire

un mot à l'oreille, il nous quitta très-brusquement. Je n'y fis pas d'abord grande attention ; mais un moment après, lorsque nous voulûmes sortir du jardin pour retourner dans la maison où nous avions soupé, nous entendîmes un grand bruit dans la rue, & l'on nous dit que l'on venoit d'enlever une Dame qui sortoit de l'endroit où nous allions rentrer. Je ne doutai pas que ce ne fût Marianne qui venoit d'être enlevée, & que le Comte de Boissy ne fût son ravisseur. Je savois que le Comte en avoit été amoureux, mais toujours rebuté ; & sachant aussi qu'il étoit ami de la Dame chez laquelle nous avions soupé, je ne doutai pas non plus que cet enlèvement n'eût été concerté avec cette Dame. Plein de cette idée, je priai le Chevalier de Bellay de me seconder, & nous courûmes après la voiture. Elle avoit sur nous assez d'avance, mais nous la joignîmes dans une rue où un embarras l'avoit arrêtée. Nous chargeâmes les gens que je croyois être les ravisseurs ; mais le Chevalier ayant reconnu à la lueur d'un flambeau, que la Dame qui étoit dans le carrosse n'étoit point Marianne, m'en avertit ;

avertit; nous abandonnâmes notre poursuite. Cependant un des gens qui suivoient la voiture, m'avoit avoué que c'étoit par ordre du Comte de Boissy que se faisoit cet enlèvement. Nous retournâmes dans la maison où nous avions soupé, & effectivement nous retrouvâmes Marianne & sa cousine. Comme elles nous virent fort échauffés, nous contâmes ce qui nous étoit arrivé, & l'on parut généralement persuadé que le Comte de Boissy avoit voulu enlever Marianne, mais qu'il s'étoit trompé. On rit beaucoup de la surprise dont il seroit, en reconnoissant, au sortir de sa voiture, deux vieilles Dames, qui, étant sorties de bonne heure de la maison, enveloppées dans leurs coëffes, avoient été prises, par les complices du Comte, pour les deux jeunes cousines. On me remercia cependant du zèle & de la bravoure que j'avois témoigné dans cette occasion; & le Chevalier de Belley & moi, nous servîmes d'escorte pour les ramener chez elles; ce que nous exécutâmes sans accident. Depuis ce tems je continue de la voir; mais toujours avec le même mé-

nagement pour sa délicatesse , bien persuadé que quelque parti que l'on prît avec elle , soit celui de respecter son indifférence , comme je le fais , soit celui de la violence , comme a voulu faire le Comte de Boissy , il n'y a jamais aucun succès à espérer.

Lorsque Bonneval eut fini son récit ; ce que je conclus de tout ceci , lui dit son ami , c'est que tu es très-amoureux , & que ton amitié pour moi n'occupe plus dans ton cœur qu'une place très subalterne. La preuve que ces deux sentimens ne doivent point se nuire l'un à l'autre , répondit Bonneval , c'est que je te prie , mon cher Graville , de trouver bon que je te fasse connoître Marianne. Tu as l'esprit doux & insinuant ; tu gagneras sa confiance , & tu pourras me rendre , auprès d'elle , de grands & importans services ; car enfin il faut bien qu'elle s'accoutume à entendre parler de mon amour , & des projets légitimes que je forme sur son cœur ; mais rien n'est si difficile que de lui persuader d'écouter un pareil langage.... Mais ne crains-tu pas , dit Graville en souriant , que j'en

devienne amoureux ? Oh ! que non , répondit Bonneval , tu ne voudrois pas me jouer un pareil tour , & tu t'attacheras plutôt à Lucie , qui a bien son mérite , & qui , après Marianne , est une des plus aimables personnes que je connoisse.

Le jour même de cette conversation , Bonneval prévint la Dame de la visite que devoit lui faire le Comte de Graville , & il l'y conduisit dès le lendemain. Marianne les reçut dans un ajustement négligé en apparence , mais qui étoit au fond une parure du petit deuil le plus galant. La figure & l'esprit de Marianne firent bientôt sur le Comte de Graville la plus vive impression ; il la dissimula avec beaucoup d'adresse. Lorsque les deux amis furent seuls , Graville loua , mais avec retenue , les charmes & les agrémens de Marianne. Mais lorsque Bonneval voulut lui parler de Lucie , il assura franchement qu'elle ne lui avoit fait aucune impression ; & il protesta à son ami qu'il vouloit rester avec ces Dames dans une parfaite in-

différence ; & que d'ailleurs il croyoit que c'étoit le moyen de lui être plus utile.

Bonneval le crut d'abord ; mais il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que Graville n'étoit pas sincère. Les regards de celui-ci le trahirent à la fin , & la jalousie entra dans le cœur de l'un , en même tems que l'amour s'établissoit dans celui de l'autre. Nous allons en voir les effets.

Bonneval avoit continué de rendre des services essentiels à Marianne. Monsieur & Madame de Valfond , qui avoient appris le danger qu'elle avoit couru d'être enlevée par le Comte de Boissy , desiroient que l'on fît repentir celui-ci d'un pareil projet , & qu'on lui en demandât réparation. Bonneval entrepris de réussir dans cette affaire ; & moitié par son crédit, moitié par les menaces qu'il fit faire au Comte , il en vint à bout , & força ce téméraire à demander excuse , & à promettre solennellement de renoncer à ses indignes poursuites.

M. de Valfond , reconnoissant de

tout le zèle du Marquis de Bonneval, & s'étant bien apperçu qu'il étoit très-amoureux, mais amoureux très-respectueux de sa nièce, pensa à la lui faire épouser. Il n'étoit embarrassé que de lui faire connoître ses bonnes intentions. Il n'osoit pas faire tout-à-fait des avances ; & voyant que le Marquis n'osoit pas plus s'expliquer lui-même, il s'adressa au Comte, comme à un ami commun. Celui-ci fut très-embarrassé de se trouver chargé d'une pareille commission, & il se défendit le mieux qu'il put de la remplir. Valfond n'osa pas le presser davantage ; mais le refus de Graville lui causa la plus grande surprise. Il s'en expliqua dès le soir même avec sa femme. Lucie, sans faire semblant de les écouter, entendit cette conversation, & eut l'indiscrétion d'en avertir non-seulement Marianne, mais Bonneval. Cette connoissance fit, sur l'une & sur l'autre, deux impressions bien différentes. Elle fit comprendre à Marianne qu'il étoit vrai que Graville étoit amoureux d'elle, & cette décou-

verte la toucha beaucoup ; car elle sentoient pour lui tout ce que Bonneval n'avoit jamais pu lui inspirer. La même confiance acheva de convaincre le Marquis que Graville le trahissoit, & qu'il étoit son rival. Bientôt sa conviction alla plus loin ; car il s'aperçut que Marianne n'en faisoit pas plus mauvaise mine au Comte, quoiqu'elle fut qu'il avoit refusé de se charger de ses intérêts : voilà donc la rivalité bien établie entre les deux amis. La maison de M. de Valfond se partagea entr'eux. Lucie continua de s'intéresser pour Bonneval, ainsi que M. de Valfond. Eulalie, cette cousine de Marianne, & Madame de Valfond même, prirent parti pour Graville, & furent séduites par ses graces. La jalousie dévorait le cœur des deux amis ; mais ils se croyoient obligés de vivre toujours, en apparence, honnêtement ensemble. Un soir qu'ils sortoient tous deux à pied de la maison de Valfond, ils furent attaqués dans la rue par cinq ou six hommes armés, mais qui parurent s'attacher beaucoup plus à

Bonneval qu'à Graville. Le premier se défendit en lion ; mais il fut blessé. Graville courut à son secours, & acheva de mettre les assassins en fuite ; mais ce ne fut pas sans recevoir aussi une blessure considérable. On les fit transporter tous deux dans la maison de M. de Valfond, qui se trouva la plus prochaine. Ils y furent reçus & soignés avec tout le zèle possible ; d'autant plus que l'on soupçonna, avec raison, que c'étoit le Comte de Boissy qui avoit encore osé tenter de faire assassiner Bonneval, le croyant près d'être l'heureux possesseur de Marianne.

Les deux blessés donnèrent, pendant quelque tems, de vives inquiétudes. On crut tantôt la vie de l'un, tantôt celle de l'autre en danger. Marianne & Lucie, accompagnées de leurs parens, les visitoient souvent, & paroissoient prendre à tous les deux un égal intérêt ; mais que celui que Marianne prenoit au Marquis, étoit différent de celui qu'elle prenoit au Comte ! Le premier n'avoit pour motif que l'honnêteté & la recon-

noissance dûe aux services & aux bons procédés ; le second avoit sa source dans le cœur, & étoit l'effet d'une véritable tendresse. Au bout de quelques semaines, les blessés se trouvèrent en meilleur état. Le premier qui hasarda de se lever, quoiqu'à peine convalescent, & d'aller faire une visite à Marianne, fut Bonneval. Il se traîna jusques à son anti-chambre ; & ayant été obligé de s'y reposer un moment, il entendit cette belle personne qui causoit avec Eulalie. Je m'en suis trop bien apperçue, disoit cette dernière, c'est Graville que tu aimes, conviens-en, ma chère cousine. Il est vrai, répondit Marianne, soit sympathie, soit effet de sa sage & délicate conduite, Graville a trouvé le chemin de mon cœur ; je n'ai point été obligée de repousser les déclarations qu'il m'a faites, puisqu'il n'a jamais osé m'expliquer ses sentimens. J'ai rejeté bien loin celles du Comte de Boissy, qui n'avoit aucun droit de me plaire ; j'ai même rebuté celles de Bonneval, quoique je

lui eusse des obligations ; Graville ne s'est expliqué que par son silence , mais je l'ai compris & je l'aime. A ces derniers mots , Bonneval jette un grand cri , sa plaie se r'ouvre , & il nage dans son sang. Les Dames accourent , appellent du secours ; on le porte dans sa chambre , & les inquiétudes recommencent sur son état. Cet évènement fait le plus grand bruit dans la maison de M. de Valfond ; on en cherche la cause , Eulalie ne peut la dissimuler. La nouvelle en vient jusques aux oreilles de Graville , & cette nouvelle emportoit la conviction de l'amour que Marianne avoit pour lui. Quel mouvement n'excita-t-elle donc pas dans l'ame de Graville ? Les effets de son émotion furent , par des causes bien différentes , les mêmes que celles qu'avoient éprouvés le malheureux Bonneval. Ses plaies se rouvrirent aussi , & il se retrouva en danger. Toutes les ressources des arts de médecine & de chirurgie , toutes celles qui peuvent produire quelques consolations , sont épuisées en faveur de l'un

& de l'autre. Enfin , elles commencent à réussir. Dès que le Comte se sent en état de mettre la main à la plume , il écrit ce billet à son ancien ami :

« Le desir de vous servir a mis , depuis peu de tems , deux fois ma vie en danger , mon cher Bonneval ; mais la dernière épreuve à laquelle ont été mis mes sentimens pour vous , est certainement la plus violente ; Marianne me rend elle-même ce témoignage , que je n'ai jamais osé lui déclarer les sentimens qu'elle m'a inspirés ; la vraie cause de mon silence sur ma tendresse pour elle , est ce que je dois à mon ami : j'apprends que ma discrétion même est récompensée ; mais si cette récompense , qui est pour moi le bien suprême , doit te coûter la vie , ou me faire perdre ton estime , je consumerai mon sacrifice , & j'irai mourir loin de Marianne & de toi ».

GRAVILLE.

Bonneval fut si touché & si troublé de cette lettre , qu'il ne put y répondre sur le champ. Quelle agitation , quelles pensées pendant vingt-quatre heures ! Enfin , il se détermina , le lendemain , à envoyer à son ami la réponse suivante.

„ Je ne peux , mon cher Graville ,
 „ me plaindre, ni de l'adorable Marianne,
 „ ni de toi. On n'est point maître de
 „ son cœur & de son choix , on ne
 „ l'est que de sa conduite ; & la tienne
 „ est remplie d'une délicatesse que je
 „ ne puis trop estimer. Jouis de ton
 „ bonheur & de ta vie , qui peut encore
 „ être heureuse , puisque tu es aimé :
 „ je ne désespère pas de conserver la
 „ mienne , quelque pénible que soit ma
 „ situation actuelle , si tu veux me rendre
 „ le service de prier M. de Valfond
 „ de venir me voir seul , & d'écouter
 „ des propositions que je veux lui
 „ faire „.

B O N N E V A L.

Graville ne tarda pas à communiquer à l'oncle de Marianne cette réponse, & la lettre qui y avoit donné lieu. Valfond courut aussi-tôt chez le Marquis. Etant assis auprès de son lit, Bonneval lui dit : vous connoissez, Monsieur, la situation de mon cœur ! elle est cruelle : mais l'honnêteté de mes sentimens devient presque un remède à mes maux. J'ai réfléchi beaucoup, & cette honnêteté, dont j'ose me vanter, a seule influé sur ma résolution. Votre aimable nièce est digne du bonheur que l'on trouve à jouir de son choix ; & Graville, le plus estimable des rivaux, & le plus tendre des amis, mérite, comme elle, de n'être point troublé dans la douce situation que nous fait un amour heureux. Consentir à leur union, c'est leur rendre justice, & c'est le parti que je prends. Après m'être expliqué ainsi, mon éloignement ne seroit qu'une conséquence de mon procédé ; mais je vous ai des obligations que je veux reconnoître ; & loin de me retirer, je pense à m'unir plus étroitement à vous. Vous avez une

filles , à qui le sort n'a refusé que les avantages de la fortune ; je lui offre la mienne & ma main , si l'une & l'autre , dans la conjoncture où je me trouve , peuvent lui paroître dignes d'elle. Je présume assez de ses qualités , pour en espérer le bonheur de l'aimer un jour , comme j'ai aimé Marianne ; qu'elle se rende justice , & l'état actuel de mon cœur ne lui causera que de foibles inquiétudes. La parole d'un galant homme doit toujours rassurer (même dans la circonstance où nous sommes) une femme qui s'estime & qui connoît ses avantages.

Valfond , touché de cette proposition , l'accepta pour sa fille ; Lucie , déterminée par l'estime , pensa comme son père ; & Bonneval apprit à l'estimer encore davantage , en écoutant sa réponse aussi flatteuse que raisonnable. Après quelques entretiens particuliers , il fut décidé que les deux mariages se célébreroient en même tems ; mais Bonneval , aussi conséquent que sensible , désira que Graville emmenât dans ses terres , après la cérémonie , un objet dont la présence

étoit encore dangereuse pour lui. Il espéroit que le tems & l'absence produiroient la révolution qu'il ne pouvoit encore que desirer. Un plan si sagement concerté, ne pouvoit qu'être applaudi ; & Graville, ainsi que Marianne, avoient formé le même projet , dès le moment que leur union avoit été décidée.

Quoiqu'on se proposât des noces sans éclat , il falloit cependant des préparatifs , & ils exigeoient quelques jours. Graville , qui voyoit le sacrifice de son ami , n'éprouvoit point , malgré son amour , cette impatience si naturelle aux cœurs bien enflammés ; & Bonnevall , qui l'examinait malgré lui , & se pénétoit de cette délicatesse , auroit lui-même hâté les momens ; mais il s'étoit imposé un devoir , & il falloit le remplir. Il existoit un monstre ; c'étoit le Comte de Boissy. Il avoit offensé Marianne , & il lui avoit toujours déplu. Le punir de cet attentat , étoit un projet digne de l'amant le plus sensible & le plus généreux. Pendant que l'on prépare la noce , il cherche

secrètement Boissy : il le trouve , l'attaque , le combat , & le tue. Revenu chez Valfond , il raconte son aventure. On lui reproche le danger où il s'est exposé : voilà , dit-il , mon caractère : « Je » punis un rival insolent , je m'immole » à un rival estimable ».

Sa grace fut aisément obtenue. Les deux mariages furent célébrés peu de jours après. Graville emmena sa femme. Le tems , la raison , le plaisir d'être généreux ; les attraits , les vertus d'un objet qui ne s'étoit lié que par estime , & dont le bonheur alloit devenir la récompense de la conduite la plus généreuse , tout favorisa les vœux de Lucie & de Bonneval même. Après quelques soupirs accordés involontairement à l'amour , ils furent aussi heureux qu'ils méritoient de l'être.

Telle est la première Nouvelle de celles attribuées à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Il est étonnant qu'on fasse raconter à cette Reine même , une Nouvelle aussi françoise , & absolument dans nos mœurs ; mais peu importe de quelle façon elle

soit amenée. Elle peut servir de pièce de comparaison aux deux autres nouvelles qui se trouvent au commencement de ce volume-ci , dont l'une nous donne une juste idée des mœurs & de la galanterie des Mores d'Espagne ; & l'autre peint les mœurs & la jalousie italiennes.

La seconde Nouvelle , formant le second volume du Recueil que nous extrayons , ne nous a pas paru aussi intéressante que la première. Il nous seroit difficile, même en y faisant quelques changemens , comme nous l'avons fait à l'autre , de la rendre agréable à la plupart de nos Lecteurs. Constance de Villa-Flora , est une Demoiselle Portugaise , qu'on attache , en qualité de Demoiselle d'honneur , à Marie de Portugal , Duchesse de Parme, femme du Duc Alexandre Farnèse. La demande de cette Princesse se fait à Lisbonne par un Comte de Mansfeld, Seigneur Allemand, dont le fils devint amoureux de Constance. Il repasse , avec Marie , dans les Pays-Bas , où le mariage se célèbre, parce que Marguerite, mère du Duc , en étoit gouvernante. Le jeune Mansfeld continue , dans ce pays , à témoigner son amour à Constance ; mais il lui est très-difficile de la voir , à cause de la sévérité avec laquelle les filles de la Duchesse sont gardées. Un nouvel obstacle vient

tourmenter Mansfeld. Le Comte de Grimbergue grand Seigneur Flamand, devient amoureux de Constance. Cette belle fille ne l'aime point, mais la Duchesse l'engage à le ménager, parce que c'est un homme qu'il est important de retenir, dans la circonstance des troubles qui commencent à s'élever dans les Pays-Bas. Alexandre Farnèse, & Marie de Portugal, passent en Italie, & Mansfeld les y suit. Quant à Constance, la gouvernante la retient quelque tems à Bruxelles, au grand désespoir de son amant. Celui-ci ayant été chargé d'une commission du Duc, son maître, à la Cour de France, il y retrouve Constance, qui, passant de Flandre en Italie, avoit été obligée de s'y arrêter. Transport, satisfaction mutuelle, éclaircissemens. Mansfeld est convaincu que lui seul est aimé ; cependant sa maîtresse & lui ne sont point encore au bout de leurs tourmens ; Grimbergue les poursuit jusqu'en Italie. Mansfeld est obligé de revenir plusieurs fois en Flandre ; il découvre des trahisons & des conspirations auxquelles Grimbergue même a part ; il rend des services essentiels au Duc Alexandre, & à la Duchesse sa mère ; enfin, il épouse Constance, digne objet de ses soins & de sa tendresse.

Si cette Nouvelle ne nous a pas paru mériter que nous nous y attachions davantage, nous ne pensons sûrement pas de même des deux autres, qui forment le troisième & le quatrième volume, & dont les sujets sont, comme nous l'avons dit plus haut, l'histoire d'*Anne de Boulen*, & celle de *Mahomet Second*. Nous en réservons l'Extrait pour l'un de nos prochains volumes.



HUITIÈME CLASSE.

CONTES DE FÉES, ET ROMANS MERVEILLEUX.

La Tour Ténébreuse, & les Jours Lumineux, Contes Anglois, tirés d'anciens Manuscrits, contenant la Chronique, les Fabliaux, & autres Poésies de Richard Premier, surnommé Cœur-de-Lion, Roi d'Angleterre, par Mademoiselle l'Héritier. Paris, 1705, 1 vol. in-12.

PARMI les Contes, nous choisissons ceux-ci ; parce que , malgré le cadre historique dans lequel ils sont renfermés , on les place toujours , (dans les Bibliothèques) parmi les Contes de Fées ; à cause de ceux de *Ricdin-Ricdon*, & de *la Robe de Sincérité*, qui occupent la plus grande partie du Livre de Mademoiselle l'Héri-

tier. Ce fera , cependant , sur ces deux Contes , que nous exercerons plus particulièrement la liberté des retranchemens , dans l'espoir d'amuser & d'intéresser plus nos Lecteurs , en nous attachant davantage aux aventures du Roi Richard , & aux Chançons & Fabliaux de son fidèle Ménestrel , *Blondel* ou *Blondiau de Nefle*.

Richard Premier, Roi d'Angleterre ; surnommé Cœur-de Lion , étoit de l'illustre Maison des Plantagenetes, Comtes d'Anjou, qui monta sur le trône d'Angleterre , dans la personne de Henri II , son père , qui se trouvoit , du côté maternel, descendant de Guillaume-le-Conquérant. Richard fut le second des fils de Henri II. Son frère aîné, Henri, occupa d'abord le trône ; mais il ne le remplit pas long-tems. Il mourut en 1192 , sans laisser d'enfans de Marguerite de France , fille du Roi Louis VII. Richard fut d'abord destiné à épouser Alix , sœur de Marguerite ; on prétend même qu'il la fiança avant que de partir pour

la Palestine : mais ce mariage ne s'accomplit pas. Son cœur s'étoit soumis aux charmes de Marguerite qui épousa le Comte de Hainault, lequel devint, par elle, Comte de Flandres. Ce fut cette Princesse que Richard choisit pour la Dame de ses pensées & l'objet de ses chansons. Mais depuis le malheur que nous allons raconter, il ne la revit plus : elle mourut presqu'en même tems qu'il sortit de sa prison. Cette cruelle captivité fut précédée des plus brillans exploits que Richard fit dans la Palestine. A peine fut-il en possession du Royaume d'Angleterre, du Duché de Normandie, de celui de Guyenne, & des Comtés de Poitou & d'Anjou, qu'il transporta en Asie les forces immenses que lui procuroit la réunion de tant d'Etats, pour les employer contre les ennemis de la Foi. D'abord uni avec Philippe-Auguste & avec l'Empereur Henri VI, il fit des conquêtes rapides & des exploits inouis. Il reprit sur les Sarrafins une partie de la Palestine. Saladin qui les commandoit, & qui avoit la réputation du plus brave & du plus heureux Général, voulut en

vain lui résister ; il le défit dans une bataille rangée , qui dura pendant trois jours. La réputation du Monarque Anglois , & la terreur qu'inspiroient ses armes furent telles , que quand on vouloit faire peur aux petits enfans dans toute l'Asie , on les menaçoit du Roi Richard. Jérusalem eût été reconquise , si la division ne se fût répandue parmi les Princes Chrétiens ; mais le Roi d'Angleterre leur inspira bientôt de la jalousie. Le refus d'épouser Alix irrita le Roi de France. Des prétentions fondées sur l'étendue de ses domaines , & la grandeur de sa puissance aliénèrent l'Empereur , qui , en vertu de son titre , prétendoit la supériorité sur les autres Princes croisés. Une vive querelle qu'il eut avec Léopold , Duc d'Autriche , lui fit de ce Prince un ennemi implacable ; enfin le Comte de Hainault trouva mauvais qu'il s'annonçât pour le Chevalier de la Comtesse Marguerite son épouse. Tous ces alliés menacèrent de l'abandonner , & de s'en retourner en Europe. « Allez , leur dit-il , regagnez » vos Etats ; je saurai bien , sans vous , » défendre ce que j'ai conquis , & sou-

„mettre le reste de la Palestine ; c'est
„sans votre secours que j'ai repris l'isle
„de *Chypre*, & les villes d'Ascalon &
„de Joppé ; je saurai bien de même
„joindre le titre de Roi de Jérusalem à
„tant d'autres dont je suis décoré „.

Ces paroles imprudentes eurent toutes les suites qu'on pouvoit en attendre, L'Empereur, le Roi de France, & les autres Princes repassèrent en Europe. Le fier Anglois, seul à la tête de ses troupes, soutint long-tems, avec courage, les efforts des Infidèles ; mais au lieu de recevoir de son Royaume les secours qu'il en attendoit, il apprit bientôt que son frère Jean, Comte de Mortain, avoit excité contre lui la plus terrible révolte. Il prend aussitôt le parti de retourner secrètement dans ses Etats, en laissant le commandement de ses troupes à son fidèle allié le Comte de Champagne. Il frète deux vaisseaux, & s'embarque sur l'un avec une partie de sa suite ; le second navire porte le reste de ses gens, & entr'autres l'aimable Blondel de Nesle, son Menestrel. Cet homme doué du talent

singulier de composer sur le champ des chansons, dont les airs étoient aussi agréables que la poésie, avoit aussi celui d'imaginer des contes, dont les sujets étoient aussi heureux, que les détails en étoient charmans. Amené en Palestine par Philippe Auguste, son souverain naturel, il s'étoit attaché à Richard, qui avoit lui-même le génie & le goût propres à réussir dans ces sortes de compositions. Il ne le quittoit plus, & ne crut pas s'en séparer, en s'embarquant dans un bâtiment qui marchoit de concert avec celui de son Prince. Ils avoient déjà traversé l'Archipel, lorsqu'à l'entrée du golfe Adriatique, une tempête horrible les y entraîna, & les force à échouer sur les côtes de l'Istrie. L'un des deux bâtimens se perd dans les sables qui avoisinent Trieste; c'étoit celui qui portoit le Roi d'Angleterre; celui où étoit Blondel gagne assez heureusement les lagunes de Venise. Le Monarque Anglois n'aborde qu'avec peine dans le domaine soumis à Léopold d'Autriche, avec qui il avoit eu
des

des querelles si vives en Palestine. Il prend le parti de les traverser déguisé, dans l'espérance de pénétrer en Allemagne, & de se rendre avec le même bonheur en Angleterre; mais la fortune ne permet pas qu'un dessein si hardi eût un heureux succès. En passant par Vienne, Richard est reconnu; Léopold le fait arrêter, en donne aussi-tôt avis à l'Empereur; & ces deux Princes, de concert, prennent le funeste parti de l'emprisonner, & même de cacher le secret de sa captivité à toute la terre. Le Château de Lintz est choisi pour lui servir de prison. Il y est détenu sous la garde d'un Gouverneur sévère, qui se pique d'exécuter à la lettre les ordres rigoureux qui lui étoient donnés contre l'infortuné Monarque. Déjà un an s'étoit écoulé, sans que Richard eût pu donner de ses nouvelles, & que personne eût deviné le secret de sa détention, lorsqu'un Ménestrel passant sur les bords du Danube, s'arrête au pied du Château de Lintz.

C'étoit Blondel. Son premier & unique soin, depuis qu'il étoit débarqué à

Venise, avoit été de chercher son Prince, & d'en apprendre des nouvelles. Il étoit entré en Allemagne par le Tyrol, & de-là il avoit pénétré jusqu'aux extrémités de l'Empire, & même jusques dans les Pays-Bas. Il avoit eu le bonheur d'y voir la belle Comtesse de Flandres, qui l'ayant reconnu, ne lui avoit pas caché le tendre intérêt qu'elle prenoit au triste sort de Richard, & lui avoit dit qu'elle soupçonnoit le traître Léopold de s'en être saisi, & de le garder secrètement, de concert avec l'Empereur. Il n'en fallut pas davantage pour engager Blondel à revenir sur ses pas, & à s'approcher de tous les Châteaux de l'Autriche, dans l'espérance de découvrir s'ils ne renfermoient pas son Roi. Ses talens pour ce qu'on appelloit alors de *la Jonglerie*, ou *la science gaie*, c'est-à-dire, la Fable, la Poésie & la Musique, le faisoient bien recevoir partout. Ses contes & ses chansons étoient en Langue Romance (Langue Françoisse de ce tems), ou souvent même en Langue Provençale, qui passoit pour plus agréable, & plus propre à exprimer les

sentimens tendres, & la vivacité des desirs. Ces deux Langues étoient connues dans toute l'Europe, quoique le peuple en parlât de plus grossières. Tous ceux qui avoient eu quelque éducation, possédoient au moins la Romance; c'étoit la Langue des Chrétiens croisés en Asie, & la Langue naturelle du Roi d'Angleterre, qui étoit François d'origine, & maître d'un tiers de ce qui compose aujourd'hui le Royaume de France. C'étoit tantôt en Romance, tantôt en Provençal, qu'il composoit lui-même; & tout ce que nous allons rapporter de sa façon, ou de celle de Blondel, ne sera traduit que de ce vieux langage, dans lequel leurs histoires, Contes & Poésies sont écrites.

Pour revenir à Blondel, il chercha pendant quelques mois inutilement son Maître, & ne parvint qu'à s'assurer qu'il n'étoit pas dans plusieurs Châteaux qu'il avoit visités, lorsque la difficulté qu'il éprouva à pénétrer dans celui de Lintz, lui fit comprendre qu'il renfermoit quelque prisonnier de conséquence; & il fut persuadé que c'étoit Richard. Alors il

imagina un moyen de s'en convaincre , ce fut de chanter sous les fenêtres grillées un Lay que le Monarque même avoit composé dans la Palestine , lorsqu'il avoit le bonheur de voir souvent la Comtesse de Hainault ; le refrain lui en étoit par conséquent bien connu , & Richard (si c'étoit lui) ne pourroit manquer d'achever la chanson , dès qu'il en auroit entendu le commencement.

Blondel , après avoir préludé quelque tems sur l'air , qui étoit aussi du Roi , commença ainsi :

Une fièvre brûlante
Un jour me dévorait ,
Et de mon corps chassoit
Mon ame languissante.

Madame approche de mon lit ,
Et loin de moi la mort s'enfuit.

Il s'arrête un moment ; une voix faible , mais juste & harmonieuse , sortant du fond de la tour , achève ainsi le couplet :

Un regard de ma belle,
Fait , dans mon tendre cœur ,
A la peine cruelle ,
Succéder le bonheur.

Blondel continue :

Au milieu du carnage ,
D'ennemis accablé ,
J'allois être immolé
Par leur brutale rage ;
J'invoque ma Dame & l'Amour ,
A travers tout je me fais jour.

La même voix reprend encore :

Un regard de ma belle
Fait , dans mon tendre cœur ,
A la peine cruelle ,
Succéder le bonheur.

Blondel :

Que mes rivaux s'unissent
A ceux que je combats ;
Que mes braves soldats
A mes côtés périssent ;

Rien ne peut m'inspirer d'effroi ,
Si ma Dame a merci de moi.

Richard :

Un regard de ma belle
Fait , dans mon tendre cœur ,
A la peine cruelle ,
Succéder le bonheur.

Blondel ne pouvoit presque plus douter qu'il n'eût enfin trouvé son Prince ; mais pour s'en assurer davantage , il imagina de faire sur le champ ces quatre vers, sur le cruel état de Richard :

Dans une tour obscure ,
Un Roi puissant languit ;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure....

La voix l'interrompit aussi-tôt , & acheva ainsi le couplet :

Si Marguerite étoit ici ,
Je m'écrierois , plus de souci.

Un regard de ma belle ,
Fait , dans mon tendre cœur ,
A la peine cruelle ,
Succéder le bonheur.

Le Ménéstrel , ravi de joie , ne put s'occuper , dans ce premier moment , que du plaisir d'avoir retrouvé son Maître ; & sans penser qu'il étoit encore bien loin de pouvoir lui procurer la liberté , il laissa éclater ses transports , en dansant & chantant à pleine voix :

Un regard de ma belle
Fait , dans mon tendre cœur ,
A la peine cruelle ,
Succéder le bonheur.

Il fit tant de bruit , que la Garde du Château fut obligée de s'avancer , & de lui ordonner d'aller se divertir plus loin ; il céda à la force , & se retira dans la maison la plus voisine , où il passa la nuit. Le lendemain matin , étant un peu revenu de son enthousiasme , il sentit qu'il étoit

important de s'informer exactement des goûts du Gouverneur du Château, de chercher à s'y introduire, à pénétrer dans la prison de son Maître, & même, s'il étoit possible, à le délivrer. Il apprit que Richard étoit confié à la vigilance d'un vieux Militaire Autrichien, à qui ce Commandement avoit été donné pour retraite, & qui n'avoit pour toute famille qu'une fille unique, jeune, jolie, & douée des dispositions les plus heureuses pour les talens agréables, mais qui ne pouvoit les cultiver dans un pays si triste & si écarté. On ajouta que depuis quelques jours, une espèce de factotum qui servoit au Gouverneur d'Intendant, de Valet & de Geolier, étoit mort, & que cet Officier cherchoit un homme qui réunît aux talens du précédent, celui de favoriser la Musique, & de pouvoir achever l'éducation de sa fille.

On juge bien que Blondel saisit avec empressement cette occasion, & ne tarda pas à s'offrir pour remplir tous les rôles que le Gouverneur exigeoit. Il s'achemine donc vers le Fort, & se présentant

d'un air humble au vieil Officier: Seigneur Capitaine, lui dit-il, vous voyez devant vous un malheureux *Trouvère**, dont j'ose dire, sans vanité, que la fortune est fort inférieure au talent, car je n'ai pas une obole, & j'ai au moins quelque mérite dans mon genre; je fais aisément des vers, je les mets en chant avec la même facilité, & je m'accompagne avec le violon, le luth ou la harpe; je porte avec moi ces instrumens, qui font la plus grande partie de mon mobilier; d'ailleurs, quand je me trouvois dans un pays assez maudit de Dieu pour qu'on y méprisât la musique, j'ai encore d'autres ressources, je fais lire, écrire, en Romance & en Provençal, compter en chiffres Romains & Arabes, régir une maison, administrer une terre, & même, en cas de besoin, faire la barbe & la cuisine.... Mon ami, lui répondit le Gouverneur, je ne

* On les appelloit en Provence *Troubadours*.

fuis pas étonné que , malgré vos talens agréables, vous ne faſſiez pas fortune dans ce pays-ci, peu de gens ſont en état d'y apprécier vos mérites , excepté celui de la barbe & de la cuifine , auquel on rend par-tout juſtice. Pour moi qui ai voyagé, qui ai paſſé les mers pour aller faire la guerre en Aſie ; & qui , comme vous le voyez , ai appris à parler aſſez joliment la langue Romance , (quoique je ne ſache ni lire ni écrire), je fais cas des gens de ſcience & d'eſprit comme vous ; je vous retiendrai volontiers à mon ſervice , ſi vous voulez vous prêter à tout ce que j'exigerai.

Blondel promit tout , & ſe ſoumit aux conditions qu'on voulut lui preſcrire. Il fut reçu & préſenté à la Demoifelle Hedwige : vous voyez ma fille, dit au Ménéſtrel le brave Diétrick, (c'étoit le nom du Gouverneur) ; elle ſait déjà parler Romance aſſi bien que moi , quoiqu'elle ne ſoit jamais ſortie de notre Province ; mais elle a paſſé ſes premières années dans la Capitale ; elle a même quelque commencemens de muſique, que ſeu ma

femme lui avoit fait donner par un Maître Italien, qu'on nous assura être un homme sans conséquence; mais une fille ne va pas loin avec ces gens-là. Il me paroît qu'elle a grande envie d'en savoir davantage; si dans vos momens de loisir vous pouvez lui donner quelques instructions, je vous en serai obligé, & elle aussi. Hedwige prenant la parole, ajouta avec modestie qu'elle le desiroit infiniment. Et bien, dit le père, j'y consens, & j'en prie même Monsieur.

= A propos, comment vous appelez-vous? = Blondel de Nelle, pour vous servir. = Qui me répondra de vous? = Seigneur Chevalier. =

Alte-là, dit le Gouverneur, je n'ai jamais été qu'Ecuyer; mais qu'importe, quelle est votre caution? Seigneur, répondit Blondel, vous pouvez vous informer de moi dans toute la province, chez l'illustre Comtesse des Baux; j'ai assisté à la Cour d'amour; chez les Vicomtes de Narbonne, chez ceux de Marseille, dans la Palestine même.

= Vous m'envoyez chercher des informations un peu loin, reprit le Gouverneur; mais passons: vous avez été en Pa-

lestine? & moi aussi; j'étois dans la première croisade de Godefroi de Bouillon; j'ai assisté au siège de Jérusalem; l'attaque fut vive; je vous conterai cela quelque jour. = Seigneur, mes campagnes ne datent pas de si loin; il n'y a que trois ans que je commandois en Asie la Musique des troupes Normandes. Mais, reprit le Gouverneur, en quoi consiste cet art que ma fille a tant envie d'apprendre? = Seigneur, l'art de la jonglerie consiste à savoir composer des contes, des fabliaux en vers, & des chansons de toutes espèces. Les contes servent admirablement à former l'esprit des Demoiselles, & à développer chez elles les sentimens du cœur. = Oh, oh, l'ami Blondel, ne vous pressez pas tant, ce développement viendra bien assez-tôt; mais enfin, si vos contes sont bons pour les Demoiselles, nous les entendrons. = J'en ai une ample provision, dit le Trouvère, je mettrai bientôt la belle Hedwige & vous, Seigneur, en état d'en juger. Quant aux fabliaux, ce sont aussi des historiottes. Ils ont l'avantage d'être en vers; mais la

morale en est un peu moins pure que celle des contes ; ils sont plus gais & plus vifs. = Cela étant, fort peu de cela pour ma fille, s'il vous plaît ; mais afin que votre marchandise ne soit pas perdue, si vous en avez beaucoup & de bons, c'est à moi que vous les conterez. Nous autres vieux Militaires, nous aimons toujours les gaudrioles, & j'imagine qu'il y en a dans les fabliaux dont vous parlez ; cela ne vaut rien pour ma fille, mais cela sera bon pour moi. A propos il me vient une idée : j'ai ici un prisonnier qui m'est très-recommandé ; je ne fais pas précisément qui c'est, mais j'ai lieu de croire que c'est un personnage très-considérable ; j'ai ordre de le veiller de près, mais de ne le laisser manquer de rien : je me conforme à mes instructions sans en demander davantage ; car j'ai pour maxime d'obéir, sans chercher la raison des ordres qu'on me donne. Mais depuis quelque tems je m'apperçois que mon prisonnier maigrit, & qu'il s'ennuie ; je serois fâché qu'il mourût, car on me paie pour lui une grosse pension. Comme il m'est dé-

fendu de lui laisser prendre l'air, si tes fabliaux me paroissent plaisans, je te conduirai dans sa chambre pour lui en conter. Blondel dissimulant tout le plaisir que cette espérance lui caufoit, assura Diétrick que ses fabliaux étoient capables de dissiper l'ennui de toutes les prisons du monde; pour mes chansons, ajouta-t-il, j'en ai composé un grand nombre, & je fais par cœur l'air & les paroles de celles de mes confrères les *Trouvères*; elles sont tantôt gaies, tantôt tendres, souvent pleines d'esprit, quelquefois naturelles. = Ayez soin je vous prie, dit le Gouverneur, que celle que vous apprendrez à ma fille, ne soient pas trop tendres; j'aime mieux qu'il y ait de l'esprit que du naturel; l'esprit est bien moins dangereux, car il est moins séduisant pour une jeune personne. Ah ça, demain nous commencerons à voir si vous ne promettez pas plus que vous ne pouvez tenir.

En effet, dès le lendemain, le père & la fille demandèrent à Blondel d'abord un conte, & il leur débita

celui de Ricdin-Ricdon , dont voici l'abrégé.

Il y avoit un jour un Roi & une Reine qui n'avoient qu'un fils unique fort aimable , mais dont le cœur languissoit encore dans l'indifférence. Il aimoit beaucoup la chasse , prenoit presque tous les jours ce divertissement , & s'écartoit quelquefois bien loin de la résidence du Roi son père. La poursuite d'un cerf , l'avoit un jour mené jusques auprès d'un hameau. Il apperçut une vieille femme , espèce de petite bourgeoise , ou de paysanne renforcée , qui faisoit marcher devant elle une jeune fille qu'elle ramenoit fort rudement vers sa maison. Cette fille avoit à son côté une quenouille , un fuseau & du lin ; mais elle tenoit dans son tablier des fleurs qu'il paroissoit qu'elle avoit été cueillir dans les champs pour sa parure.

Le Prince vit que la vieille les jettoit avec indignation , & entendit qu'elle disoit à la jeune personne : rentrez petite misérable , rentrez dans la maison ; je vais vous apprendre ce que c'est que de

me défobéir. Le Prince eut pitié de cette pauvre enfant ; & s'approchant de la barbare payfanne , il lui demanda pourquoi elle maltraitoit ainsi cette enfant ? La vieille le voyant vêtu en grand Seigneur , n'osa refuser tout-à-fait de lui répondre , mais s'en tirant par un mensonge ; c'est ma fille , lui dit-elle , & j'ai bien raison de la gronder ; elle file toujours quand je ne le veux pas , & me fait plus de fil que je n'en demande ; elle me ruine en lin. = Eh bien , dit le Prince , puisque ce talent vous est à charge , & occasionne des chagrins à cette belle , laissez-moi la mener à la Cour de la Reine ma mère , qui emploie une grande quantité de fileuses , & fait cas des plus adroites & des plus expéditives. La vieille y consentit très-volontiers : & la Cour du Prince étant venue le rejoindre , il fit monter en croupe la belle Rosanie derrière un de ses Ecuyers , & la conduisit dans son palais , où il la présenta à la Reine , comme la plus adroite & la plus diligente fileuse de tous ses Etats. La Reine la reçut fort

bien, la trouva jolie, & lui fit quitter ses habits de paysanne, pour prendre un ajustement tel que le portoient les filles qui avoient l'honneur de lui être attachées. Cette parure releva si bien l'éclat des charmes naturels de Rosanie, qu'elle fut admirée de toute la Cour, & que le Prince ne fut pas le dernier à sentir naître pour elle dans son cœur, une flamme qu'il fut encore long-tems sans faire éclater.

Cependant, il n'étoit pas vrai que la jeune paysanne fut aussi habile fileuse que la vieille l'avoit dit au Prince, par malice; elle y étoit adroite, à la vérité, mais travailleuse assez lambine, parce qu'elle étoit un peu dissipée & aisée à distraire; dès le lendemain on voulut la mettre à l'ouvrage; elle éiuda pendant quelques jours, sous prétexte qu'elle avoit mal aux doigts, & la gouvernante des filles du palais, la promena, pendant ce tems, dans les jardins du palais, & dans le jardin public de la ville, où elle fut admirée de tous les hommes, & enviée de toutes les femmes. Enfin ces

prétextes durent cesser, & commencèrent même à devenir suspects ; & Rosanie vit approcher, avec désespoir, l'instant où elle seroit forcée de travailler. Le matin du jour où elle devoit commencer , elle se leva avant l'aurore , & courant dans les jardins du palais , égarée , éperdue , elle étoit prête à se précipiter dans un bassin , pour y finir ses jours , lorsqu'un grand homme sec , vêtu de noir , & de sinistre physionomie , se présenta devant elle , & lui demanda le sujet de son trouble. Elle refusa d'abord de lui répondre ; mais cet homme l'ayant assurée qu'il étoit assez habile pour la tirer d'embarras , quelque fâcheuse que fût sa situation , elle lui confia enfin ses peines. Elle lui avoua qu'elle étoit fille d'un payfan très-honnête homme , qui avoit eu de son enfance les soins les plus tendres ; bien différent en cela de sa mère , qu'elle avoit toujours connue pour méchante & acariâtre ; que ce père étoit parti il y avoit près de deux ans , pour un voyage , dont malheureusement il n'étoit pas revenu ; qu'elle avoit été

livrée à sa mère qui l'avoit rendue la plus malheureuse personne du monde , jusqu'à ce que le Prin e l'eut retirée de ses mains ; mais que comme elle n'en étoit sortie qu'à la faveur d'une supposition à laquelle elle ne pouvoit satisfaire , elle se trouvoit dans le plus cruel embarras : hé bien , lui dit l'homme noir , je vais vous en tirer ; prenez cette baguette , elle vous servira à filer , avec toute la promptitude & toute la perfection que vous pouvez desirer , tout le lin qu'on vous donnera à travailler ; vous ferez plus , & vous pourrez employer dessus des broderies charmantes ; mais ce ne sera que pendant trois mois que vous jouirez de ces avantages ; au bout de ce tems , je viendrai vous redemander ma baguette , & vous me la rendrez , en m'appelant par mon nom , qui est Ricdin Ricdon ; si vous l'oubliez , je vous emporte , & vous tombez en ma puissance ; sinon , vous aurez joui de mes bienfaits , & ils vous serviront à faire votre fortune. Rosanie enchantée , saisit la baguette , remercie à la hâte

l'homme noir , & retourne au château.

A peine y fut-elle revenue , qu'elle s'offrit d'elle-même à remplir la tâche qui lui avoit été réservée ; & le soir même la tâche se trouva si parfaitement remplie , qu'elle en reçut de la Reine , & de toute sa Cour , les complimens les plus flatteurs. Ces succès continuèrent , & bientôt elle parut joindre le talent de la broderie à celui de la filature. Elle ne demanda , pour toute grace , à la Reine , que celle de travailler seule & sans témoins ; elle l'assura que pouvant , sans s'incommoder , employer une partie de la nuit à son travail , elle demandoit qu'on lui permît de se promener une partie du jour. Cette grace lui fut accordée , & les succès de sa figure égalèrent bientôt ceux de son art. Les Seigneurs les plus aimables s'empresèrent à lui faire la cour ; mais elle n'en vouloit écouter aucun. Le Prince se mit enfin sur les rangs ; Rosanie se refusa même à une conquête aussi brillante , persuadée que l'obscurité de sa naissance ne lui permet-

toit pas d'être unie légitimement à l'héritier d'une couronne, & que la sageffe de son éducation lui défendoit de l'écouter sur un autre pied. Cependant, dans quelques conversations qu'ils eurent en présence de Vigilantine, elle convint que le Prince lui inspiroit de tendres sentimens, mais il n'en fut pas plus avancé. D'ailleurs, la belle fileuse (c'est ainsi qu'elle étoit surnommée) faisoit quelquefois réflexion qu'au bout de trois mois il faudroit qu'elle rendît à l'homme noir sa baguette; & malheureusement elle avoit oublié le nom de cette espèce de forcier, & ne se rappeloit que trop la fâcheuse condition qu'il lui avoit imposée.

Pendant qu'elle étoit dans ces agitations, ses rivales, c'est-à-dire, celles qui avoient eu des vues sur le cœur du Prince, & qui n'avoient pu le toucher, & ceux des Seigneurs de la Cour qui en avoient d'aussi inutiles sur le cœur de Rosanie, employèrent tous les moyens possibles pour traverser leurs amours. Nous passons sous silence le détail des

moyens que les uns & les autres employèrent. Mademoiselle l'Héritier les explique dans son Conte, mais notre projet est de l'abrégé. Enfin, un grand Seigneur d'une Cour voisine, qui étoit Ambassadeur à la Cour du Roi auprès duquel vivoit Rosanie, entreprend de l'enlever; & ayant conduit l'affaire avec beaucoup d'art, en vient à bout. Le Prince en est instruit le lendemain, & se met à la poursuite du ravisseur. Celui-ci avoit plus d'une journée d'avance; & quelque diligence que fit le Prince, s'étant égaré dans les bois, il se trouva, le lendemain, engagé dans une forêt, & reconnut, à travers les arbres, un château abandonné, dans les masures duquel il apperçut cependant de la lumière; il attacha son cheval, & s'approcha du lieu éclairé. Quel spectacle! Une assemblée de forciers, un véritable sabbat, auquel présidoit un démon hideux, qui racontoit à ses compagnons ses exploits, & se vantoit de l'espérance d'avoir, en peu de jours, à sa possession, la plus aimable personne du monde. Je

lui ai, dit-il, donné une baguette magique, qui lui procure actuellement de grands succès, mais je me suis réservé le moyen de la punir de ce bonheur passager; je ne lui ai dit qu'une seule fois mon nom de *Ricdin-Ricdon*; elle l'a déjà oublié, & elle est perdue. Je tiens Rosanie; & vous pouvez d'avance, mes amis, m'en faire compliment, d'autant plus qu'elle est Princesse, & fille d'une Fée, mais elle ignore sa naissance. Le Prince aussi étonné qu'intéressé, par ce spectacle & par ce récit, s'éloigne avec fureur; & dès que la pointe du jour eut paru, il remonta à cheval, & continua sa poursuite. Enfin, il trouve & atteint les ravisseurs, les combat, les dissipe, perce de son épée le cœur de leur chef; & quoique blessé, ramène en triomphe Rosanie à la Cour de sa mère.

Le Prince ne put s'empêcher de déclarer à ses illustres parens, quelle étoit l'ardeur de ses sentimens pour l'aimable personne qu'il venoit de délivrer. L'opinion où l'on étoit que ce n'étoit qu'une simple paysanne, fit opposer, de la part

du Roi & de la Reine , la plus vive résistance au projet que le Prince avoit formé de l'épouser ; mais l'arrivée à la Cour d'une Dame , suivi d'un train magnifique , que l'on reconnut bien-tôt pour la Reine *Riante-Image* , qui étoit Fée , & veuve du Roi *Planjoli* , leva toutes les difficultés. Elle menoit avec elle un vieillard , que Rosanie reconnut pour celui qu'elle avoit toujours cru son père. Il expliqua par quelle suite de circonstances il avoit élevé cette enfant comme étant la sienne , pûisqu'elle appartenoit à la Reine qui venoit la réclamer. Il indiqua à quelle marque certaine on pouvoit la reconnoître ; c'étoit une rose très-bien formée qu'elle devoit avoir sur le bras , au-dessus du coude. On vérifia cette marque , à laquelle elle devoit son nom , & d'après laquelle elle fut reconnue de tout le monde. L'alliance devenoit si sortable pour le Prince , qu'elle ne souffroit plus aucune difficulté , & qu'il sembloit que ces amans n'avoient plus qu'à se livrer à leur tendresse mutuelle. Cependant , la Princesse paroissoit encore plongée dans
une

une profonde rêverie. Le Prince la pressa vivement de lui en déclarer la cause, & tira d'elle l'aveu de son histoire avec l'homme noir, & lui apprit en même-tems qu'elle avoit oublié son nom. Il se souvint parfaitement de l'aventure de la mesure, & rappella si bien à la Princesse le nom qu'elle avoit oublié, qu'elle fut absolument rassurée. Le lendemain, jour de leurs nôces, au milieu du bal qui se donnoit à cette occasion, l'homme noir paroît, & s'approche de la Princesse. Elle l'attend sans s'ébranler, & tirant de son sac la baguette, elle la lui rend, en lui disant : *Tenez, Ricdin - Ricdon, voilà votre baguette.*

Le démon furieux jette un grand cri ; se transforme en un tourbillon de fumée noire, dispareît, & ne fait d'autre mal que d'éteindre quelques bougies, & de casser un carreau de vitre.

Blondel ayant ainsi fini son compte : il n'est pas mauvais, dit le Gouverneur, on peut conter cela à des filles : il n'y a point de sottises ; cela peut leur apprendre même à ne pas manquer de mémoire. Car, voyez ma fille, dit-il à

Hedwige, où en auroit été cette pauvre Rosanie, si on ne l'eut pas fait souvenir du mot *Ricdin-Ricdon*. Elle alloit au diable. Ah ça! continua le bon Militaire, une petite chanson à présent; &, sans nous faire languir, dites-nous tout d'un coup votre plus belle, & celle que ma fille aura le plus de plaisir à apprendre: Je vais vous chanter *le Lay de l'Oiselet*, dit Blondel; c'est un de nos morceaux les plus agréables. Il exige un accompagnement de violon*; mais j'espère, en cultivant les heureuses dispositions de Mademoiselle Hedwige, la mettre bientôt en état de chanter, & de s'accompagner aussi bien que moi.

* Le violon étoit connu dès le tems des Croisades; nous en avons la preuve dans les miniatures qui ornent les plus anciens manuscrits des chansons du Roi de Navarre, Comte de Champagne, où ce Prince est représenté avec cet instrument, de la forme des nôtres. Les Dames même s'accompagnoient du violon, & il y a des monumens qui les représentent jouant de cet instrument.

LAY DE L'OISELET *.

Premier Couplet.

Un jour, un habile Oiselet
Aux champs menant sa mie,
Lui dit : des oiseaux du hosquet
Entends-tu l'harmonie ?

Ici l'orchestre imite le ramage de tous
les oiseaux.

Ah ! ne crois pas que de vains sons
Composent leur ramage !
J'ai pénétré , par leurs chansons ,
Le secret du bocage.

* Oiselet signifie ici non pas petit oiseau ,
mais Oiseleur. Le fond de ce Lay est tiré d'un
ancien manuscrit du treizième siècle , qui existe
dans la Bibliothèque du Roi , & dans celle qui
nous fournit nos principales ressources ; mais on
a changé entièrement le langage.

Second Couplet.

Chacun des amoureux plaisirs
Nous rend la douce image;
Le rossignol peint ses desirs,
Par ce brillant langage...

Ici l'orchestre imite le chant du rossignol.

« Sur tous les oiseaux d'alentour
» Ma voix a l'avantage,
» Mais c'est pour honorer l'amour
» Que j'en veux faire usage »,

Troisième Couplet.

Le fémillant chardonneret,
Sautant de branche en branche,
Nous peint sur un air guilleret
Son humeur vive & franche.

Ici l'orchestre imite le chant gai du chardonneret.

- « Que sert d'avoir le ventre plein ,
- » Sans douce fantaisie ?
- » J'aimerois mieux manquer de grain ,
- » Que n'avoir pas d'amie ».

Quatrième Couplet.

Sur son buisson se regorgeant ,
 La gentille fauvette
 Nous fait entendre par son chant
 Qu'elle est tendre & coquette.

Ici l'orchestre imite le chant de la fauvette.

- « On peut jouir d'un sort bien doux
- » Lorsqu'on est jolie ;
- » De la beauté que ferions-nous
- » Sans un peu d'amourette ?

Cinquième Couplet.

Modestement le franc moineau ,
Aux chanteurs semble dire ,
« Amis votre ramage est beau ,
» Aussi je vous admire ».

Ici l'accompagnement imite le chant
de toutes sortes d'oiseaux.

« Je ne prétends point avec vous
» Avoir une dispute ;
» Mais ce que vous exprimez tous ,
» Moi seul je l'exécute ».

Ami Blondel , dit le Gouverneur , vos
oiseaux étoient un peu savans ; je vou-
drois bien que ma fille n'apprît pas tout
cela. Mais , Seigneur , reprit le Musicien ,
il est indispensable qu'il n'y ait un peu
d'amour dans les chansons que l'on mon-
tre aux Demoiselles. Que voudriez-vous
donc que je lui apprisse ? Une chanson
à boire ? Ma foi , dit le père , tu me per-

fuades. La chanson à boire sera bonne pour moi ; reviens demain matin me conter quelques uns de tes Fabliaux. S'ils sont bien plaisans , tu en amuseras mon prisonnier.

Blondel ne manqua pas au rendez-vous si intéressant pour lui. Il avoit fait provision de ses meilleurs histoires gail-lardes ; & heureusement elles n'ont point été perdues pour la postérité. Nous ne les répéterons point ; mais du moins pouvons-nous indiquer la source où on les retrouve *.

* La véritable est dans les manuscrits de la Bibliothèque du Roi & autres ; mais d'ailleurs les meilleurs Fabliaux ont été imprimés en 1756 , trois volumes in-12 , à Paris , par les soins de feu M. de Barbazan ; on y trouvera tous ceux qui pourroient mériter d'être traduits en François moderne , & dont nous osons assurer qu'on pourroit faire un heureux usage en vers : ce sont ceux dont on verra ici les titres ; nous conseillons aux jeunes Auteurs de réparer à neuf

Pour débiter, Blondel conta d'abord au brave Gouverneur le *Fabliau du Valet aux Douze Dames*, puis celui de la *Femme aux cent Hommes*; le bon Diétrick en rit aux grands éclats. Corbieu, dit-il, je voudrois avoir été au moins le héros du premier Conte; mais. Les réflexions sont inutiles, mon Capitaine, dit Blondel; il suffit que mes Contes vous plaisent. J'en ai dans mon escarcelle vingt autres aussi plaisans; quand vous voudrez que j'en amuse votre prisonnier, vous ordonnerez. Oui, oui, dit le Gouverneur: mais quels sont les autres? Je vous les conterai tout à votre aise, reprit le Ménestrel: je fais ceux de *Brunain la Vache au Prêtre*, de la *Bourse pleine de sens*, histoire très-morale & très-intéressante: de la *vieille Tricande*, des *Braies au Cordelier*, des *Perdrix*, du *Chevalier à la robe vermeille*, qui ap-

ces vieux Contes. Après tout, s'ils sont un peu gaillards, il n'y a qu'à prendre garde à qui on les dédie.

prend que ce qu'on a cru voir & entendre, souvent on ne l'a que rêvé : celui d'*Eftula* ; celui du *Chevalier Garin*, qui faisoit parler de tant de choses souvent muettes. Mais il n'est pas possible que vous ne connoissiez celui-là : de l'année qui faisoit les naviaux grossir. Il doit aussi vous être connu celui de *Gauteron* & de *Maïon*, celui du *Vilain à la cuisse noire*, de la *Demoiselle qui songeoit*, de celle qui se pâmoit, du *Pêcheur de Pont-sur-Seine*, celui de la *Grue*, du *sot Chevalier*, du *Fèvre de Creil* ; enfin celui de *Berengier*. Corbieu, dit le Gouverneur, en voilà pour amuser long-tems mon prisonnier.

Il ne manqua pas de conduire, dès le lendemain, Blondel dans la prison de Richard, qui, se gardant bien de faire paroître qu'il connoissoit ce Trouvère, témoigna d'ailleurs qu'il s'amusoit fort de ses Contes, & pria instamment le Gouverneur de les lui laisser apprendre par cœur. Blondel s'y offrit de très-bonne grace ; & le Capitaine l'établit répétiteur du prisonnier, aussi-bien que Précepteur

de la jeune Hedwige, mais à condition qu'il feroit présent à toutes les leçons. Le Conteur se soumit à tout; il n'y eut que la patience du Gouverneur qui n'y tint pas. Il s'ennuya bientôt d'entendre le prisonnier répéter en écolier des Contes, qui à la fin lui parurent fastidieux. Les études de sa fille le fatiguèrent aussi, & bientôt il laissa le Ménestrel donner seul les leçons auxquelles il avoit présidé d'abord. On juge bien que Blondel profita de cette négligence pour se concerter avec le Monarque Anglois, & pour presser, de la façon la plus séduisante, l'aimable Hedwige de favoriser leur complot.

Il chanta tant & si bien l'amour, qu'il en inspira à la jeune Autrichienne, & parvint à la déterminer à fuir avec eux, lui promettant de l'épouser dès qu'ils seroient à la Cour de Richard, dont il lui fit un portrait enchanteur. Il fut convenu qu'au jour fixé on tiendrait des chevaux prêts à peu de distance du château, & qu'on profiteroit du moment où le Gouverneur seroit profondément

endormi , pour prendre ses clefs , ouvrir la prison , descendre dans les fossés avec une échelle de corde , remonter sur la contrescarpe par le même moyen , & de là joindre les chevaux , & s'échapper en toute diligence.

Le jour étant venu , tout favorisa leur entreprise. Le Capitaine s'avisa de se rappeler que Blondel lui avoit promis une chanson à boire. « Parbleu , dit-il au » Ménestrel , vous m'êtes redevable d'un » air à boire ». — Je paierai volontiers cette dette , répondit Blondel , quand il vous plaira de me donner à souper , & du bon vin sur-tout ; car sans cela ma chanson bachique seroit tout-à-fait déplacée. « — Oh ! oh ! qu'à cela ne tien- » ne , reprit le Capitaine ; je vous ferai » boire tantôt d'un bon vin de Hongrie » qui n'a point son pareil. Il est vieux ; » car il y a plus de vingt ans que reve- » nant de Jérusalem par Constantinople , » je le pris sur un parti de Bulgares. Il » falloit voir comme j'accommodai ces » *Bulgares-là* ! Je les étrillai , & je pris » leur vin : j'en ai encore ».

Le Capitaine fit donc préparer un bon souper, garnit sa table de bouteilles, s'y assit, & invita Blondel à s'y placer; & celui-ci ayant assuré que ses chansons à boire étoient très-modestes, la belle Hedwige eut aussi permission d'y prendre place. Le repas fut très-gai; le Gouverneur ne s'y épargna pas. Il fit d'abord boire quelques verres à Blondel, pour fortifier sa voix, & le pria de commencer. Seigneur, lui dit Ménestrel, voici ma chanson.

Premier Couplet.

A Grégoire on disoit un jour;
De la brunette & de la blonde
On voit les attraits tour-à-tour
Partager tous les cœurs du monde.
Dis-mois laquelle, à ton avis,
Sur l'autre doit avoir le prix?
Peu m'importe, reprit Grégoire,
J'aime mieux boire.

Second Couplet.

Le Sarrafin & le Croisé
Se font une guerre cruelle;
Entr'eux, l'univers divisé
A pris parti dans leur querelle.
Ami, dis-moi lequel des deux
Doit être le victorieux ?
Peu m'importe, reprit Grégoire,
J'aime mieux boire.

Troisième Couplet.

L'un soutient qu'il faut en amours
Être constant, discret & sage ;
L'autre, qu'il n'est point d'heureux jours,
Si l'on n'est pressant & volage.
Ami, dis-moi, pour mieux jouir,
De ces moyens lequel choisir ?
Peu m'importe, reprit Grégoire,
J'aime mieux boire.

Quatrième Couplet.

Nos Demoiselles autrefois
Laissoient flotter leur chevelure ;
Aujourd'hui , de plus de vingt doigts
On voit s'élever leur coëffure.
Leurs appas en sont-ils accrus ?
Ou la plume est-elle un abus ?
Peu m'importe , reprit Grégoire ,
J'aime mieux boire.

Cinquième Couplet.

Mode , que ton pouvoir est grand !
Tout se soumet à ton empire ;
Les vers , l'éloquence , le chant ,
L'art de faire pleurer & rire.
La Philosophie à tes loix
Soumet même ses justes droits.
Que m'importe , chante Grégoire ,
J'aime mieux boire.

Ce que cette chanson avoit de com-
mode & d'agréable pour le Gouverneur,
c'est que chaque couplet fournissoit un
prétexte très-légitime pour vuidér un
grand *wilcom* qu'il remplissoit autant de
fois, en répétant gaieinent, *parbleu, je
suis de l'avis de Grégoire, j'aime mieux
boire; buvons.*

Comme Blondel chantoit, & que la
Demoiselle ne buvoit point de vin, il
n'y avoit que le bon Capitaine qui s'en-
ivrât. L'affaire étoit déjà bien avancée,
& déjà l'on songeoit à sortir de table,
lorsque, pour faciliter sa digestion, le
Gouverneur s'avisa de dire au Trouvère:
ah ça! à présent que nous sommes repus,
& que je fais ta chanson, fais-moi un
peu quelqu'un de ces beaux Contes de
Fée que tu m'as dit que tu apprenois à
ma fille; je m'imagine que cela m'amu-
sera, car l'histoire de *Ricdin-Ricdon*,
quoiqu'assez bête, m'a diverti. Oh!
très-volontiers, dit Blondel, écoutez bien
la *Robe de Sincérité*, c'est une histoire
assez plaisante.

Alors il lui débita tout du long un
Conte que Mademoiselle l'Héritier a

jugé à propos de copier, dans toute son étendue, dans le volume que nous venons d'extraire. Il y occupe 250 pages, & ne pouvoit manquer de produire l'effet désiré, car il endormiroit tous les Gouverneurs de l'Europe. Comme nous n'avons aucun intérêt à produire cet effet sur nos Lecteurs, nous leur en épargnerons le récit. Il leur suffira de savoir que pendant que Blondel récitoit cette belle histoire, de ce ton monotone, & toujours également cadencé, qui, non seulement provoque le sommeil, mais le fortifie, Hedwige eut le tems de tirer de la poche de son père les clefs de la prison, d'aller ouvrir la porte au Roi Richard, de le conduire sur le rempart, de jeter l'échelle de corde dans le fossé; & pendant que le Prince y descendoit, d'aller avertir Blondel. Tous deux sortirent, sans bruit, de la chambre dans laquelle ils enfermèrent Diétrick, suivirent le prisonnier délivré, & enfin exécutèrent pleinement le projet de leur fuite. La Demoiselle monta en croupe derrière Blondel. En moins de vingt-quatre heures, ils furent sortis des Etats d'Autriche;

ils traversèrent le reste de l'Empire d'Allemagne , avec toute la rapidité possible , & arrivèrent sur les frontières des Pays Bas. Erant alors hors de tout danger, le premiet soin du vaillant & galant Roi d'Angleterre , fut de demander des nouvelles de la belle Comtesse de Flandre. Hélas ! on ne lui répondit que par des pleurs. Blondel qui comprit bien que la funeste nouvelle de la mort de cette Princesse affecteroit son maître , ne le quitta pas d'un moment ; Hedwige , par attachement pour son ravisseur , partagea ses soins ; ils séjournèrent quelque tems , inconnus , dans une petite ville de la Gueldre , où , sans l'attention la plus constante de leur part , Richard se seroit lui-même privé de la vie. Le Ménestrel adoucit l'excès de sa douleur , en lui jouant d'abord des airs languissans , qui ne sembloient propres qu'à l'entretenir ; ensuite d'autres airs aussi tendres , mais moins tristes : successivement il y mêla quelques nuances d'agrément , & même de gaieté : elles furent souffertes : le Roi commença même à prendre le violon , & à s'accompagner en chantant des Lays

douloureux, & pleins de ses regrets. Quand on peut chanter son affliction, elle est déjà diminuée; les grandes douleurs sont muettes. Blondel fut donc assuré d'avoir deux fois sauvé son Prince; il le pressa de s'approcher de la mer, & de s'embarquer pour l'Angleterre; ils s'y rendirent heureusement.

Richard ne s'y fut pas plutôt fait reconnoître de ses sujets, qu'ils revinrent tous se jeter à ses pieds; son perfide frère lui-même abandonné de ceux qu'il avoit excités à la révolte, fut obligé de se soumettre. Le Roi se contenta de le priver des Comtés de Mortain en Normandie, & de Lancastre en Angleterre, qu'il lui avoit donnés pour son apanage; de ce moment, ce Prince reçut le sobriquet humiliant, qu'il conserva toute sa vie, de *Jean sans terre*.

Richard, remonté sur son trône, reprit des vues d'ambition & de conquête. (Après avoir établi avantageusement à Londres Blondel, Hedwige, & même le bon Ecuyer Diétrick, qui trouva moyen de venir les y rejoindre,) il entreprit une guerre contre Philippe-Auguste; elle dura

plusieurs années, avec divers succès. Enfin notre malheureux héros périt au siège de Charlus en Guienne, sans laisser de postérité.

On peut lire, dans l'histoire d'Angleterre, & même dans celle de France, par quels forfaits son frère Jean parvint à lui succéder; & quels malheurs ce Roi cruel éprouva, en punition de l'assassinat du Prince Artus, son neveu, fils d'un autre frère de Richard, & qui avoit droit au trône avant Jean sans terre.

. Il est donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais.

Sémiramis, de M. de Voltaire.

Mademoiselle l'Héritier de Villadon, étoit fille de M. l'Héritier, Historiographe de France, dont nous avons une Traduction des Annales des Pays-Bas de Grotius, & deux Tragédies imprimées, quoique médiocres. Elle a composé plusieurs morceaux de Poésie, foibles, & dont quelques-uns sont restés manuscrits. Elle a fait aussi des Œuvres mêlées, où se trouve l'Apothéose de Mademoiselle de Scudéry, en prose & en vers; la Pompe Dau-

phine; le Tombeau de M. le Dauphin, Duc de Bourgogne; une Traduction d'une partie des Epîtres héroïques d'Ovide; les Caprices du Destin, Recueil d'Histoires) la Tour Ténébreuse, &c. (tous Ouvrages assez médiocres). Elle fut admise, comme Académicienne, à Toulouse, aux Jeux Floraux, où elle avoit obtenu des Prix. Elle fut admise aussi parmi les *Ricovrati* de Padoue. Elle est morte dans l'année 1734, âgée de soixante-dix ans. Elle avoit une sœur nommée Mademoiselle de Nouvelon, qui a fait aussi quelques Poésies.



TABLE du premier Volume de Juillet,

A VANT-PROPOS.	<i>page</i> 5
Perfile & Sigismonde.	18
Histoire de l'Hermitte Renauld,	30
Aventures de Rutile.	46
Récit de Dom Manuel de Squa-Coutino,	50
Histoire de Mauricio.	53
Aventures d'un Polonois inconnu.	68
Histoire d'Ambrosia.	77
Le Roman du Roi Artus, & des Compagnons de la Table Ronde.	90
Les Exilés de la Cour d'Auguste.	119
Histoire de Lentulus.	124
Cesar à Lentulus.	130
Histoire d'Ovide.	138
Pharamond.	149

TABLE du second Volume de Juillet.

L A Vie de Gusman d'Alfarache.	<i>page</i> 5
Histoire amoureuse d'Osmin & de Daraxa.	11

Histoire amoureuse & tragique.	page 52
Histoire de Gilblas de Sentillane , par M. le Sage.	86
Nouvelles d'Elisabeth , Reine d'Angleterre.	134
Histoire du Marquis de Bonneval , de Gravelle , & de Marianne.	136
La Tour Ténébreuse , & les Jours Lumineux , Contes Anglois , &c. par Mademoiselle l'Héritier.	163
Lay de l'Oiselet.	195

A P P R O B A T I O N.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume de Juillet, de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en sauve les longueurs, ne peut manquer d'être reçu très-favorablement du Public. A Paris, ce 14 Juillet 1776.~

CRÉBILLON.

THE HISTORY OF THE

ROYAL NAVY

FROM THE FIRST SETTLEMENTS

TO THE PRESENT TIME

BY

JOHN H. MANNING

OF THE

NAVY

OFFICE

OF THE

NAVY

OFFICE

OF THE

NAVY

OFFICE

OF THE

209675

LF C.
B582u

author

Titre Bibliothèque universelle des romans. Vols.17-18.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Poc

Under Pat "Ref Index Film

Made by LIBRARY BUR

